The
WALTER HINES PAGE
LIBRARY
RANDOLPH-MACON COLLEGE
Ashland, Virginia

That those who come after may find inspiration and guidance in his chosen field of labor, this

ROMANCE LANGUAGE
COLLECTION
is established in memory
of
JOHN MARVIN BURTON
Alumnus
who died in the service of his country at Vittel, (Vosges) France, October 5, 1918

ÉTUDES
D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Gottfried Keller, sa vie et ses œuvres. Un vol. in-8, broché ..... 7 fr. 50

Goethe en France, étude de littérature comparée. Un vol. in-8, broché..... 7 fr. 50

Bibliographie critique de Goethe en France. Un vol. in-8, broché ..... 7 fr. 50

Études d'histoire littéraire, première série (Comment le XVIIIe siècle expliquait l'universalité de la langue française; — Young et ses « Nuits » en France; — Le « genre troubadour »; — « Lénore » de Bürger dans la littérature française; — Les définitions de l'humour). Un vol. in-16, broché..... 3 fr. 50

Histoire littéraire de l'Émigration (1792-1815). (En préparation.)

POÉSIES DE FERNAND BALDENNE.

Mezza Voce (épuisé).

En Marge de la Vie. Un vol. in-16 (Bibliothèque de la *Plume*).

475-10. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 6-10.

F. BALDENSPERGER

ÉTUDES D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE

LA SOCIÉTÉ PRÉCIEUSE DE LYON AU XVII^e^ SIÈCLE
LES THÉORIES DE LAVATER DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE
CHATEAUBRIAND ET L'ÉMIGRATION ROYALISTE A LONDRES
ESQUISSE D'UNE HISTOIRE DE SHAKESPEARE EN FRANCE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^ie^
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1910

PQ
139
.B26

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/etudesdhistoirel0002fbal

ÉTUDES
D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

LA SOCIÉTÉ PRÉCIEUSE DE LYON AU XVII[e] SIÈCLE

La ville de Milet, écrit Somaize dans la première « apostille » de son *Grand dictionnaire des Précieuses* [1], étant une des plus grandes villes de Grèce et une de celles où il se trouve le plus de galanteries, je n'ai pas voulu vous priver du plaisir que vous devez avoir en lisant les aventures de tant d'illustres Précieuses de cette charmante ville; et comme les mémoires que j'en ai reçus me sont venus trop tard, et que j'avais déjà fait commencer à mettre ce dictionnaire sous la presse pour satisfaire à l'impatience de ceux qui le demandaient avec empressement, j'ai cru que les personnes dont j'ai à parler étaient assez illustres, et les accidents que j'ai à raconter assez remarquables pour me faire retourner à l'A, B, C.

La « charmante ville de Milet », c'est Lyon; et l'abondance des pseudonymes enregistrés par Somaize

1. *Le Grand Dictionnaire des Précieuses* (1661) dans l'édition Ch.-L. Livet. Paris, 1856, t. I, p. 247. Les renseignements fournis sur la Société de Lyon par cette « apostille » sont postérieurs à 1659 : on y parle de « la paix entre les deux premières couronnes de l'Europe ». L' « achevé d'imprimer » est du 28 juin 1661.

34820

dans leur ordre alphabétique témoigne assez de l'extension qu'y avait prise l'important épisode de notre civilisation qu'on appelle la Préciosité. Ce mouvement d'effort intellectuel, d'affinement social et d'émancipation féminine, que ses exagérations et ses caricatures ont fait juger trop sévèrement, ne pouvait manquer, en effet, d'être représenté dans la seconde ville du royaume. Lyon, ville opulente et distinguée, devait à ses relations continues avec l'Italie d'offrir un terrain particulièrement propice à ces sociétés polies dont Rome et Florence avaient fourni les premiers modèles. Le négoce et l'âpre vie mercantile n'empêchaient pas encore le souci de la culture désintéressée. Une certaine tolérance dans les mœurs, la « douce liberté lyonnaise », constatée à cette date par maint voyageur[1], y rendait peut-être plus facile qu'ailleurs ce que l'époque entendait par la *galanterie*, ce « composé où il entre du je ne sais quoi, ou de la bonne grâce, de l'air de la cour, de l'esprit, du jugement, de la civilité, de la courtoisie et de la gaîté, le tout sans contrainte, sans affectation et sans vice[2]... »

On ne semble pas s'être jamais préoccupé d'identifier exactement les personnages signalés par le *Grand Dictionnaire des Précieuses :* Rœderer, le plus attentif des historiens de la société polie[3], ne s'est pas laissé distraire par la province, par Lyon, Toulouse et Rouen, des ruelles et des chambres bleues pari-

1. Cf. le *Voyage en France* de Sébastien Locatelli (à Lyon en 1664 et 1665) éd. Ad. Vautier. Paris, 1905.

2. C'est la définition que donnait Vaugelas, en 1647, du mot « galant ».

3. Cf. son *Mémoire pour servir à l'histoire de la Société polie en France.* Paris, 1835.

ennes. Les annotations de l'édition Livet sont, pour yon, approximatives et peu développées; et même s données fournies par l'infatigable Péricaud restent rèves à l'excès [1]. La recherche a pourtant son intérêt, l est vrai qu'une bonne part de la culture française u XVII^e siècle, la constitution même d'un public mixte d'une société choisie, le développement des « salons l'on cause », ont leur origine dans la tentative des précieux et des précieuses. Ajoutons qu'à une date l'attrait de Paris n'avait pas encore produit tout n effet, le rôle joué par la plus grande des villes de rovince, dans cet épisode de notre civilisation, ait considérable : de fait, nous verrons que toutes ortes de liens de famille et d'affinités diverses ratta- ient les précieux lyonnais à divers personnages qui ennent une place en vue sur la scène française.

Somaize a fourni lui-même le premier élément e ces identifications en publiant la « clef » de son nuaire de la préciosité, où les pseudonymes des rsonnages cités sont suivis de leurs noms en clair, parfois de leurs titres et qualités. Les rensei- nements que lui envoyaient ses correspondants et u'il mettait simplement en œuvre paraissent en énéral exacts [2]. En ce qui concerne la société pré- ieuse lyonnaise, cette authenticité est confirmée par n garant indirect. La Bibliothèque municipale de yon possède, de la *Clef* de Somaize, un exemplaire ui a passé par les mains de Brossette. Le parchemin

1. A. Péricaud, *Notes et Documents : Lyon sous Louis XIV*. Lyon, d., p. 122.

2. Larroumet, *Un historien de la Société précieuse au XVII^e siècle : audeau de Somaize* (*Rev. des Deux-Mondes*, 1^er juillet 1892) Comme fond, il semble bien qu'il n'a point menti en déclarant u'il a travaillé sur mémoires et pièces authentiques. »

de la couverture porte, en effet, ce petit avis : « Monsieur Brossette gardera pour lui la Clef des Précieuses, me rendra le Dictionnaire à son loisir. » Or, une addition manuscrite et sans doute antérieure ajoute, page 42, deux noms supplémentaires à la liste fournie par Somaize. N'est-il pas probable que Brossette ou le propriétaire inconnu de la brochure, si soucieux de tenir ainsi au courant le lexique de noms locaux offert par la *Clef*, n'auraient pas manqué, eux si proches par le temps et le lieu de la société précieuse, de corriger les indications notoirement erronées qu'ils auraient pu y relever?

*
* *

Il n'y a guère, dans la société précieuse de Lyon, qu'un personnage à qui l'on puisse donner le titre d'homme de lettres — et c'est une femme, Françoise Pascal. Cette « fille lyonnaise », comme elle signe ses premières œuvres, était née au pied de la Croix-Rousse, rue Neyret, au commencement de l'an 1632 : elle est baptisée le 18 février dans l'église de sa paroisse, Notre-Dame de la Platière[1]. Son père, Séraphin Pascal, est à cette époque « commis pour la douane du roi à Lyon »; en 1636, il porte encore le même titre, mais, dès 1644, on le voit qualifié ainsi : « l'un des gardes de Monseigneur le gouverneur de

1. Archives municipales de Lyon, registres paroissiaux de l'église Notre-Dame de la Platière, vol. 290, f° 73. La famille Pascal habite en 1636 « près la porte Saint-Sébastien ». D'après une note de C. Brouchoud, *les Origines du théâtre de Lyon* (Lyon, 1865, p. 35), une fille sans doute plus âgée, et née d'un premier mariage du père de Françoise, serait morte en 1669.

Lyon », et lorsqu'on l'enterre, le 29 mars 1672, il est encore « garde de Monseigneur le gouverneur de Neuville ». Il fut donc de bonne heure de la « maison » des Villeroy, et ce n'est pas sans raison que la *Clef* de Somaize fera de sa fille, en 1661, une « domestique de la maison de Villeroy ». A en juger par les parrains de ses enfants, un « procureur ès-cours de Lyon », un magistrat « à la cour souveraine de Lyon », Séraphin Pascal, bien que de condition plutôt moyenne, n'était pas sans relations dans le monde judiciaire, l'un des plus cultivés de France à cette époque.

Est-ce à cette circonstance, est-ce à la sollicitude du gouverneur et à la précoce distinction d'esprit manifestée par l'enfant, que Françoise dut de recevoir une éducation comme il n'était guère fréquent d'en donner alors aux filles de la petite bourgeoisie? C'est en tout cas à sa situation familière auprès des Villeroy qu'elle fut redevable d'une initiation privilégiée aux choses du théâtre. Elle put assister de bonne heure, dans la salle contiguë à l'hôtel des gouverneurs, à des représentations que la société officielle était seule conviée, d'ordinaire, à venir applaudir. Des troupes de campagne italiennes et françaises — rappelons les séjours de Molière à Lyon, entre 1653 et 1658 — complétaient peut-être, dans des salles moins fermées, cette révélation de spirituels divertissements. La jeune fille semble y avoir pris un plaisir silencieux et ravi : elle le dit elle-même dans un *sonnet fait à la comédie :*

> Si je vois ces objets si brillants à mes yeux,
> J'en admire l'éclat avec un doux silence,
> Quand d'autres spectateurs avecque violence
> Par leurs bruits indiscrets troublent ces demi-dieux [1]...

1. *Poésies diverses.* Lyon, 1657.

Elle ne devait pas tarder à s'essayer à son tour dans la composition dramatique. A vingt-trois ans, elle fait imprimer une tragi-comédie, *Agathonphile martyr*[1], pièce chrétienne et romanesque à la *Polyeucte* et dont le sujet lui avait été sans doute suggéré par le roman pieux de Camus, l'évêque de Belley; quelques historiens ont conjecturé que cette œuvre de début de la jeune Lyonnaise avait eu la bonne fortune d'être jouée dans sa ville natale par Molière et sa troupe. Deux ans plus tard, elle publie coup sur coup une autre tragi-comédie, *Endymion*[2], où l'un des plus charmants sujets de la mythologie fournit la matière d'une sorte de féerie abondamment machinée et féconde en rythmes changeants, et des *Poésies diverses* dont les pièces de résistance sont deux comédies dans la manière italienne, l'*Amoureux extravagant* et l'*Amoureuse vaine et ridicule*. Un amant assez fou pour racheter à Pluton, par l'entremise d'un laquais déguisé en « pauvre passant », la belle Cloris qu'on disait captive aux enfers; une coquette persuadée, contre l'évidence même, du pouvoir de ses charmes : tels sont les personnages principaux de ces rapides saynètes.

La tragi-comédie de *Sésostris*, qui sera imprimée en 1661, semble avoir été jouée vers ce temps à Lyon : elle ramène sur le trône de ses pères, à la suite d'un oracle ambigu et de péripéties compliquées, un roi qui vit en berger loin des villes. Une nouvelle « pièce comique », *le Vieillard amoureux ou l'heureuse feinte*, place à Lyon, « proche le Change », la scabreuse affaire qui met Cléandre

1. Lyon, 1655.
2. Lyon, 1657.

aux bras d'Isabelle, à la barbe du vieil avare son père.

L'activité dramatique de Françoise Pascal semble s'être bornée à ces pièces, qui correspondent bien aux modes dominantes de l'époque. La jeune femme de lettres nous avertit d'ailleurs que la poésie n'est pour elle que l'occupation du matin ou du soir, le milieu de la journée étant réservé à la peinture. Comme elle est musicienne par surcroît, ses admirateurs ne manquent pas de célébrer son triple talent :

Melpomène, Thalie et l'illustre Clio
Trouvent en vous ce beau trio :
Et vous égalez bien ces trois doctes pucelles,
On le sait par tout l'univers :
Vous peignez, vous chantez et vous faites des vers,
N'est-ce pas valoir autant qu'elles?

Peu jolie, si l'on en juge par l'éloge discret de son physique,

— Elle a les traits bien faits et la taille bien prise :
Elle n'a rien de trivial;
Elle est fort belle en gros aussi bien qu'en détail;
Mais c'est ce que moins elle prise —

cette fille enthousiaste, sincère et franche jusqu'à une certaine âpreté combative[1], apparaît à distance comme une « vierge forte » dont le pétrarquisme facile, en poésie, n'a pas entamé un fonds de stoïque moralité et de forte discipline :

Elle est si bien d'accord avec ses passions
Qu'on peut voir par ses actions
Qu'elle est absolument maîtresse d'elle-même :
L'âme régit si bien le corps
Que si l'on doit juger d'elle par le dehors
On n'oserait dire qu'elle aime...

1. Elle-même se donne ce témoignage et un correspondant le lui rend. *Commerce du Parnasse*, p. 44 et 14.

Nul doute que Françoise Pascal ne traverse un peu plus tard une crise qui lui fera délaisser ses tableaux et ses vers, et qui la plongera « dans la mélancolie » : peut-être est-ce le secret de la détermination qui la conduit vers 1667 à Paris, où elle poursuit ses travaux de portraitiste; elle ne tardera pas à y publier une série de *Cantiques spirituels*, de paraphrases bibliques, de *Noëls* surtout, qui marquent dans sa carrière, et sans doute dans sa vie, une nouvelle période.

Mais pour l'instant, la jeune Lyonnaise, à qui ses concitoyens font fête, que la familiarité des Villeroy distingue et protège, est très satisfaite de « notre bonne et aimable ville de Lyon » : elle va jusqu'à revendiquer, dans l'*Avis au lecteur* de son *Sésostris*, les droits du provincialisme, « péché d'origine dont je ne suis coupable que parce que je suis Lyonnaise ». D'ailleurs, sa réputation ne laisse pas de passer les confins de sa ville natale : le chaste surnom d'Angélique, dans le *Cercle des femmes savantes* de Laforge, désigne Françoise Pascal et la met, en 1663, au nombre des auteurs d'élite, à une dizaine de vers de Mme de La Fayette, pas trop loin de Mme Desboulières et de Mlle de Scudéry elle-même [1].

Il est possible que cette femme de lettres connue ait été chargée de renseigner Somaize sur le mouvement précieux de Lyon, et de rédiger pour la seconde ville de France ces « portraits déguisés » sur lesquels devait travailler le chroniqueur. Ainsi s'expliqueraient, et la sèche brièveté de la notice qui

1. *Le Cercle des Femmes sçavantes*, dédié à Mme la comtesse de Fiesque, par M. D. L. F. Paris, 1663, p. 12; la Clef confirme cette attribution.

la concerne et qui est modestement reléguée à la fin, et la sévérité, dès lors humoristique, avec laquelle cette fille de vingt-huit ans est traitée de « vieille précieuse », enfin la parfaite absence de tout renseignement « galant » sur son compte :

Palimène est une vieille précieuse. Elle fait fort bien des vers, et l'on a représenté aux jeux du Cirque une pièce qu'elle a composée et qui a été trouvée fort belle.

Un autre membre de la société précieuse de Lyon s'essaya au théâtre : il eut même, s'il en faut croire un témoignage contemporain souvent cité, le comédien itinérant Molière pour interprète.

Bazare, dit le *Dictionnaire*, est un homme de trente-deux à trente-trois ans, qui, avant que d'avoir l'emploi qu'il a présentement, faisait parler de lui comme d'un des plus beaux génies de Milet. Il a fait représenter aux jeux du Cirque, étant encore fort jeune, un ouvrage de sa façon, qui a été généralement approuvé de tous ceux de cette ville; il ne travaille plus présentement, son emploi ne lui laissant pas de temps de reste.

Il s'agit de l'avocat Claude Basset, qui, né en 1629, fut, tout jeune encore, secrétaire des archevêques Alphonse du Plessis et Camille de Neufville. Il figure à ce titre dans la liste du Conseil archiépiscopal qui fut établi par ce dernier pour être convoqué tous les mercredis à l'archevêché[1]. C'est avant de remplir ces fonctions qu'il avait composé une tragédie d'*Irène* sur le sujet, si souvent traité, de Mahomet II et de la favorite chrétienne qu'il se résigne à déca-

1. P. Guichenon, *la Vie d'illustrissime et reverendissime Camille de Neufville, archevêque et comte de Lyon, primat de France.* Lyon, 1695, p. 175.

piter. Chorier, dans sa *Vie de P. Boissat*[1], nous en a laissé une analyse, en même temps qu'il nous renseigne sur les talents de cet ami de Boissat, si heureusement doué :

Claude Basset, dans le même temps, avait accès au sanctuaire des Muses. D'un esprit vif, droit, fécond, ce Lyonnais était le fils d'un homme riche et préoccupé de faire et d'augmenter sa fortune par tous les moyens honnêtes et décents. Dès son enfance, on attendait de lui son mérite futur, et le P. de Bussières, son professeur de belles-lettres, en augurait ainsi... En peu de temps il dépassa ses camarades et prit une avance extrême sur eux, même sur ceux qui étaient plus âgés que lui. Bien que passionnément épris de tous les genres d'études, il se voua spécialement, du consentement de son père, à la jurisprudence et au affaires du barreau. Mais un penchant irrésistible, souffle divin, l'entraînait par-dessus tout vers la poésie. Entré au palais, il y plaida avec éloquence et savoir. Ses discours plaisaient et charmaient par l'élégance du langage et par la valeur des pensées et des arguments. Mais de temps en temps les Muses le rappelaient à elles, et il écoutait leur voix; il leur consacrait avec joie et empressement toutes les heures que laissaient libres ses occupations d'avocat. A la fleur de l'âge, il servait ainsi Apollon plutôt que Bacchus: Minerve et non Vénus. Sa tragédie d'*Irène* fait voir jusqu'où serait allé son talent poétique s'il l'avait cultivé par un travail sérieux et suivi. J.-B. Molière, ce prince des comédiens, la jugea digne d'être représentée en public, et la joua en effet lui-même à Lyon : elle fut excellemment donnée et eut un grand succès. Lorsqu'elle fut jouée, l'auteur était encore dans les premières années de l'adolescence. Plus tard, il la remit sur le chantier et la polit si bien que, si elle revoyait le jour à présent, elle obtiendrait certainement un haut degré d'estime et de réputation. Il est l'auteur d'autres essais, en assez grand nombre, soit en vers, soit en prose,

1. *De Petri Boessatii equitis et comitis palatini viri clarissimi vita amicisque litteratis libri duo.* Gratianopoli, 1680, t. II, p. 232.

excellents chacun dans son genre. Distrait, d'ailleurs, par la multitude des affaires, il prit congé des Muses, mais sans divorcer tout à fait d'avec elles. Si la Destinée lui laissait des loisirs, il les courtiserait encore, car il conserve et nourrit au fond du cœur l'amour qu'il leur a voué dès ses plus jeunes ans. Honnête homme autant qu'homme d'esprit, il ne regarde comme honnête que ce que les gens d'esprit approuvent et comme spirituel que ce qu'approuvent les honnêtes gens.

Ce flatteur portrait d'un homme d'élite empruntet-il quelque emphase à l'enthousiasme de son auteur ou à la pompe du latin d'humaniste où il est rédigé? Il est certain que l'importance du poste où le confirme la confiance de Mgr. Camille de Neufville, les amitiés distinguées dont on le voit honoré, les fonctions d'échevin qu'il devait remplir en 1685-86, concordent à faire l'éloge de ce Lyonnais que la société précieuse devait s'enorgueillir de compter parmi ses membres, en dépit de ses fonctions plutôt graves.

*
* *

A part quelques tentatives isolées et accidentelles[1], Françoise Pascal et Claude Basset semblent les seuls de nos précieux qui se soient essayés à travailler pour la scène. Mais le goût de la littérature était lié par trop d'affinités à l'esprit de société pour que nombre de ces personnages ne figurent pas, dans le *Dictionnaire* de Somaize, avec l'indication d'un certain talent d'amateur pour les divertissements de

1. Philidian, second du nom, c'est-à-dire Palerne II (voir plus loin, p. 20), aurait mis au théâtre, à Lyon, une dramatisation de ses propres aventures à la cour de Turin.

l'intelligence. Tous les « petits genres » chers aux ruelles et aux alcôves sont représentés dans la production éphémère de ces provinciaux élégants : le portrait, dont la vogue est culminante à cette époque, le sonnet, qui trouvera longtemps encore, dans les exercices des amateurs, un accueil propre à le venger des dédains de la littérature académique ; le rondeau, le madrigal, autres survivants d'une poétique trop uniquement « courtoise », autres victimes désignées aux mépris des législateurs du Parnasse.... L'un « parle et écrit admirablement bien, en vers et en prose ». L'autre « fait des vers admirablement bien, et fait encore mieux de la prose ». Les dames ne se laissent pas distancer, et, au-dessous de Françoise Pascal, femme de lettres authentique ou peu s'en faut, on en cite plus d'une qui « fait fort bien toutes sortes de pièces galantes, comme portraits, sonnets, rondeaux et autres ouvrages de cette nature ».

On écrit beaucoup, mais on lit davantage ; car c'est, nous le savons, un des passe-temps favoris de la société précieuse que ces lectures attentives et que l'échange des impressions, la discussion « en visite » des livres nouveaux, toute la vive et libre critique par quoi s'établit une sorte d'opinion publique en matière littéraire. Les hommes ne font pas leur cour à moins de procurer aux dames les dernières nouveautés ; les femmes disent « qu'elles aiment souvent mieux s'entretenir avec les livres qu'avec une infinité d'ignorants dont la conversation est très ennuyeuse ». La lecture est la grande ressource, le refuge des victimes du sentiment, l'orgueil des âmes dédaigneuses qui prétendent ne rien donner à l'amour. Pour l'une, « les malheurs qui lui sont arrivés l'ayant contrainte

de s'entretenir avec les livres, comme elle a beaucoup d'esprit et qu'elle conçoit aisément ce qu'elle lit, elle est depuis peu devenue une des plus savantes précieuses de Milet ». Telle autre, qui n'a point de galanterie connue, « lit beaucoup, connaît tous les beaux endroits des meilleurs livres, et elle les a même souvent avant que les autres en aient ouï parler. Elle connaît le faible et le fort d'un ouvrage, et en récite les beautés avec tant d'éloquence et de vivacité d'esprit qu'elle dit souvent les choses en plus beaux termes qu'elle ne les a lues ».

C'est sur ce fond d'intellectualité, où s'empresse une génération peu blasée sur les choses de l'esprit, que se détachent les menues intrigues et les affaires de cœur, les flirts ou les passions d'une société encore très voisine des libres mœurs de l'autre siècle, et où l'on devine parfois, sous un affinement à fleur de peau, des violences et des rudesses singulières. Si le langage est parfois quintessencié, les sentiments ne sont nullement anémiés. Il y a, dans ce petit monde d'autrefois, des jalousies qui s'entrecroisent et des haines qui s'allument, des amants secrets dont malgré eux, en société, « les yeux et le visage découvraient les discours passionnés », des promesses trahies, des infidélités punies. Une veuve de soixante-dix printemps inspire une passion à un jeune homme de vingt à trente ans, qui « paraît aussi vain d'être bien auprès de cette vieille que s'il était aimé de toutes les plus belles dames de Milet. » Et quelle étrange survivance de pratiques superstitieuses que la démarche d'une belle, qui consulte « un homme qui savait la médecine » sur les moyens de ramener un infidèle; d'après son conseil, elle prépare « une certaine poudre » qu'elle essaie de lui faire prendre,

et la répand ensuite sur les cheveux d'un galant qu'elle voudrait séduire pour inspirer de la jalousie au premier! « Mais il n'eut pas de cette poudre sur la tête qu'il en pensa mourir, ce qui l'obligea à se faire ramener au plus tôt chez lui. » Quoi d'étonnant que l'archevêque de Lyon ait jugé nécessaire, vers ce temps précisément, de condamner les pratiques de magie qu'il trouvait encore, en son diocèse, diffuses d'une manière inquiétante? Dans cette société qui cherche à s'affiner et qui aspire à la culture de l'esprit et des manières, on sent la persistance d'une certaine rudesse latente, qui s'insinue bon gré malgré dans la liberté et l'agrément des relations sociales.

*
* *

Le père de Françoise Pascal appartenait, nous l'avons vu, au service des Villeroy, et son acte d'inhumation le qualifie de « garde de Monseigneur le gouverneur de Neufville ». La *Clef* de Somaize désigne la jeune femme elle-même comme « domestique de la maison de Villeroy »; sans doute y faisait-elle office de gouvernante ou de maîtresse de dessin, et il est certain, à ses dédicaces, que les membres de cette famille n'ont point cessé de lui accorder leur protection. Claude Basset était secrétaire de l'archevêché. Il n'est pas surprenant qu'autour de ces familiers ou clients de la puissante dynastie, nous trouvions d'autres membres, au moins intermittents, de la société précieuse, qui se rattachent à ces « rois de Lyon », le gouverneur et son lieutenant l'archevêque. La victime du singulier procédé de conquête amoureuse de tout-à-l'heure, c'est « Businian, qui

après les gouverneurs de Milet, occupe une des premières places ». La *Clef* nous aide à retrouver dans ce personnage un des plus proches parents de MM. de Villeroy. Leur sœur, Marie de Neufville, avait épousé en premières noces Alexandre de Bonne, vicomte de Tallart; Catherine de Bonne, issue de ce mariage, s'était mariée par contrat du 17 mai 1648 à Roger d'Hostun, marquis de la Baume, descendant de la riche famille florentine des Gadagne[1]. Il avait été promu, par lettres du 26 janvier 1641, à la dignité assez nominale de sénéchal de Lyon[2] qu'avait déjà revêtue son père après 1611 : ce n'est pas la dernière fois que le népotisme des Villeroy se manifestera au profit de cette branche de leur maison, et le maréchal de Tallart, le fils de leur nièce, en témoignera par sa surprenante fortune. Pauvre sénéchal de Lyon! La marquise de la Baume — à qui Françoise Pascal dédie son *Sésostris* — est jolie, capricieuse et fantasque. C'est elle qui danse à l'Hôtel-de-Ville de Lyon, le 5 mars 1654, un ballet dont le Consulat soldera les frais en s'estimant très honoré, et auquel assistent « Mgr. l'Archevêque, beaucoup de noblesse et les principaux magistrats et concitoyens de ladite ville[3]. » Et la Grande Mademoiselle rapporte d'elle un trait qui excuse peut-être son mari — puisque c'est lui — d'avoir pris tant de plaisir à se laisser verser sur les cheveux la poudre aphrodisiaque préparée par l'ardente Coriolane. « Il y avait une dame à Lyon dont la beauté faisait grand bruit, la marquise de la Baume, nièce du maréchal de Villeroy. Elle

1. Charpin-Feugerolles, *Les Florentins à Lyon*. Lyon, 1894, p. 112.
2. P. Anselme, *Histoire généalogique*, article *La Baume-Hostun*.
3. *Actes consulaires*, série BB, t. CCXXIV, folio 591.

était belle assurément; mais elle était grosse et elle n'avait point de cheveux, ayant coupé tous les siens un matin, qui étaient les plus beaux du monde, d'un blond admirable. Les uns disaient que c'était par caprice (car la dame est quinteuse); qu'un jour son mari étant entré dans sa chambre lorsque l'on la peignait, avait loué la beauté de sa chevelure; et à l'instant elle avait pris des ciseaux et les avait coupés. D'autres disaient que ce fut lorsqu'elle apprit la mort de M. de Candale, qui en avait fait le galant toutes les fois qu'il était passé à Lyon en allant et venant de Catalogne [1]. »

Un autre haut dignitaire qui se trouve au moins « tangent » à la société précieuse (car il apprécie fort, nous dit-on, la conversation d'une jeune femme qui en fait partie), c'est « une personne de grande qualité qui se nomme Nizander » : entendez le marquis Charles-Achille de Nerestang, grand-maître des ordres du Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem, d'une famille qui a fourni à l'abbaye de l'Ile-Barbe ses derniers abbés séculiers [2].

Le magnifique chapitre de Saint-Jean, « le plus beau chapitre de France », si pointilleux sur les quartiers de noblesse et les « preuves » de ses dignitaires, fournit aussi deux noms à notre recensement. « Cloridan » est M. Contenson, ou, plus exactement, M. de Faudras de Contenson, probablement François, le plus jeune membre de cette maison du Forez qui n'a pas donné, au début du XVII[e] siècle, moins de

1. *Mémoires de Mlle de Montpensier*, éd. Chéruel, t. III, p. 348. Mme de la Baume sera l'une des victimes de la malice de Bussy-Rabutin après avoir été, en 1663, son mauvais génie.

2. Le Laboureur, *Les Masures de l'Ile-Barbe*, éd. Guigue, t. I, p. 316; t. II, p. 68.

quatre chanoines-comtes à l'illustre primatiale[1]. Quant à « Didonius, âgé de vingt à trente ans, bien fait, avec des qualités capables de le faire aimer des plus belles et des plus spirituelles personnes du monde », c'est M. Chambost de Pierreclos, chanoine-comte depuis 1656 seulement, et appartenant à une famille noble de Bourgogne[2]. Ces hauts dignitaires ecclésiastiques n'ont pas, dans le *Grand Dictionnaire*, de notice indépendante, et il est visible qu'ils figurent surtout dans la société précieuse grâce à leurs amitiés, à leurs parentés, à l'intérêt qu'ils prennent aux entretiens d'une femme distinguée.

Il n'en est pas de même d'une « religieuse de Sainte-Ursule de Lyon », qu'un long article concerne :

> Delianide est une vestale de Milet; elle est d'une illustre famille et serait une des plus belles personnes de Grèce sans les maladies et les chagrins qu'elle a eus... quoiqu'elle n'ait encore que trente-deux ou trente-trois ans, on ne voit presque plus rien de ces dons si précieux, que la nature ne lui a fait que prêter, et quoiqu'elle soit présentement plus laide que belle, il y a tant d'autres choses aimables en elle qu'il n'y a personne de sa profession qui soit si visitée ni si estimée de tous les gens de mérite. Son esprit est d'une si grande étendue qu'à peine se le peut-on imaginer. Elle est avec cela véritablement précieuse, car elle parle juste, écrit parfaitement bien en prose et fait des vers que tout le monde estime, et qui ont un certain tour qui fait voir que celle qui les a faits a infiniment de l'esprit.

Mais on voudrait percer l'anonymat dont la *Clef* ne cesse pas de couvrir Delianide à qui elle attribue

1. Abbé Ad. Vachet, *Les anciens chanoines comtes de Lyon*. Lyon, 1897, p. 133.
2. Id., *ibid.*, p. 204.

le nom, un peu sujet à caution, de Mme Débugné[1]. Rien de plus naturel, en tout cas, que de rencontrer cette distinction intellectuelle chez une Ursuline, cet ordre demi-cloitré s'attribuant comme tâche l'instruction des jeunes filles et étant fait, suivant un de ses panégyristes lyonnais de l'époque, « pour enseigner et instruire la jeunesse aux lettres scolastiques et mystiques[2]. » Le *Dictionnaire* nous apprend que d'ailleurs notre Ursuline profite des relations distinguées que lui vaut sa réputation pour entreprendre des conversions d'hérétiques, et qu'il lui arrive d'y réussir.

*
* *

La société précieuse de Lyon recrute bon nombre de ses membres dans la magistrature judiciaire ou financière, Présidial, Bureau des finances, Parlement de Dombes. Il y a là, sans doute, de vieilles traditions de culture qui continuent à se manifester, qui s'affirment selon les tendances de l'époque : après avoir, au siècle précédent, apporté leur contingent à l'humanisme, il est dans l'ordre que les gens de robe fournissent un appoint à ces efforts d'une mondanité intelligente. Dans une ville à peu près dépourvue de noblesse d'épée, où la récente noblesse de comptoir et de banque est encore malhabile à jouer un rôle

1. On est assez tenté de croire à une faute de transcription commise par Somaize et de supposer un nom plus plausible : Desligneris? d'Espiné? D'Elbène? Notons qu'une sœur de Roger d'Hostun était également ursuline à Lyon.

2. Pierre Guérin, *L'Éloge des religieuses de Sainte-Ursule, appelées communément ursulines*. Lyon, 1649, p. 30. Il y a en 1656 trois maisons de cet ordre à Lyon. Cf. *État des revenus, charges et nombre des religieuses des dix-huit monastères de femmes à Lyon*, dans *Nouv. Arch. statistiques du Rhône*, 1832, t. II, p. 12.

d'apparat, les officiers de justice et de finances — les magistrats de cet oisif Parlement de Dombes en particulier — sont tout désignés pour tenir quelque place dans une société curieuse des choses de l'esprit.

L'un deux, « autrefois lieutenant de robe courte », porte le même nom que le greffier criminel du Présidial qui lut, en 1642, l'arrêt de mort à Cinq-Mars et de Thou, agenouillés et tête nue dans la grande salle du Palais de la Sénéchaussée et Siège présidial. Cependant cet autre Palerne, que ses fonctions avaient mêlé au dénouement d'un des faits les plus dramatiques que l'histoire ait vus se passer à Lyon, était mort le 18 octobre 1652, et c'est sans doute son fils[1], Claude Palerne, écuyer, lieutenant criminel de robe courte au moment où il testait le 9 janvier 1653, qu'il faut chercher sous le pseudonyme « de Philidian, second du nom ». Avant de se retrouver dans la société précieuse de Lyon, ce M. Palerne a eu des aventures plutôt scabreuses de magistrat galant. Il ne s'en est tiré, à en croire le *Dictionnaire*, que grâce à son talent littéraire et à l'intervention de cette princesse Marguerite de Savoie, que Mazarin feignit de faire épouser à Louis XIV et qui vint à Lyon pour s'y rencontrer avec le jeune roi, le 28 novembre 1658 : « il lui parla des plaisirs de Paris, note malicieusement la Grande Mademoiselle, et elle, de ceux de Turin. » Or le lyonnais Palerne, qui avait trop goûté des plaisirs de Turin comme de ceux de sa ville natale, a trouvé par bonheur un appui généreux auprès de la princesse savoisienne :

1. De Jouvencel, l'*Assemblée de la noblesse de la sénéchaussée de Lyon en 1789*. Lyon, 1907.

Philidian, second du nom, est un des plus galants hommes de ce siècle, qui, ayant dépensé une grande partie de son bien auprès des dames, a été contraint d'aller à Clusium [1] pour éviter la persécution de ses créanciers; mais, comme pour changer de lieu l'on ne change pas de naturel, il fit bientôt connaissance avec les dames de cette cour, et eut bientôt de nouvelles intrigues avec elles, ce qui l'obligea à de si grandes dépenses, qu'un homme à qui il devait de l'argent le fit mettre prisonnier. Cet accident n'empêcha qu'il ne fit diverses pièces galantes, qu'il envoya à la princesse Menodaphile, à présent princesse de Guide. Cette généreuse princesse, pour reconnaître sa peine, paya tout ce qu'il devait à Clusium et le fit sortir d'une prison où, sans son esprit, il serait longtemps demeuré. Il est depuis peu revenu à Milet, et je crois que depuis son retour il a fait représenter au Cirque une pièce où l'on voit toutes les intrigues qu'il a eues à Clusium.

Le témoignage de Somaize est difficile à vérifier en ce qui concerne les mésaventures de M. Palerne. En revanche, nous possédons le poème qui lui valut l'intervention de la princesse, et la pièce de vers où il la remercia d'une mesure de clémence qui semble avoir coïncidé avec la nouvelle du traité des Pyrénées, si mortifiant pour la Savoie. Le poème est une sorte d'élégie pastorale [2] qui met dans la bouche de l'infortuné Silvandre, en attendant que l'Amour lui-même le perce d'une de ses flèches, le genre de doléances que tant de bergers amoureux, depuis l'*Aminta* et le *Pastor fido*, ont tour à tour exprimées :

1. Turin.

2. *La Mort de Silvandre*, poème pastoral du XVII[e] siècle, dédié, en 1660, à Marguerite de Savoie par D. Palerne, forézien. Deuxième édition, conforme à la première [et publiée par A. Benoît]. Paris et Saint-Etienne, 1878.

Mais j'ai beau vous chercher, vous êtes disparue;
J'ai beau dedans ces lieux jeter partout ma vue,
Pour vous y rencontrer, mes soins sont superflus;
Je vous y cherche en vain, vous n'y paraissez plus.
Flatteuse illusion, agréable mensonge,
Vaine ombre d'un plaisir que je n'avais qu'en songe,
Ne me flattiez-vous donc que pour me décevoir
Et pousser plus avant mon juste désespoir?...

Quant à l'épitre adressée à la princesse libératrice par le galant prisonnier, elle est tenue dans un style marotique plus analogue à son objet :

On voit, lorsqu'on a bâti
Sur un fondement fragile,
Que l'amitié n'est fertile
Qu'autant que l'on peut semer
Le métal qui fait aimer;
Qu'aussitôt que, sans ressource,
Un homme a vidé sa bourse,
Pour le loup comme pour lui
On est égal aujourd'hui;
On tremble pour sa visite,
Chacun lui ferme son gîte;
Et (comme Ovide dit bien)
Dès qu'un homme n'a plus rien,
Il est quitte de la presse
De ceux qu'il voyait sans cesse
Assis au coin de son feu...

La carrière des autres magistrats que nous retrouvons dans la société précieuse semble avoir été moins mouvementée que celle de « Philidian. » Il y paraît aux notices plus brèves que le *Grand Dictionnaire* leur consacre. Plusieurs ne sont là qu'à titre de maris ou de sigisbées de quelque belle Lyonnaise. On ne nous dit rien de « Pisidore », sinon qu'il fut écouté favorablement de « Blomestris »; « et la conversation de Blomestris plaisait si fort à Pisidore, et celle de Pisidore à Blomestris, qu'ils se donnaient partout des rendez-vous pour en pouvoir goûter les douceurs sans être interrompus ». Mais il se maria inopinément, et une série singulière de complications sentimentales fit qu'il « devint en même temps jaloux du frère de sa première inclination, qui aimait sa femme, et de son ami, qui aimait sa maîtresse. » Or, ce Pisidore au cœur ombrageux, dont la *Clef* ne

nous donne que le nom et le principal titre, est Andé-Nicolas Prost, écuyer, conseiller du roi en la Sénéchaussée et siège présidial de Lyon. Il figure de ce chef, en mars 1660, au quatrième rang du défilé qui fait parcourir la ville à MM. du Présidial avec le corps de ville à leur gauche, « tous montés sur des chevaux blancs à la housse de velours noir traînant jusqu'à terre[1]. » Il succède à son père dans le titre de seigneur de Grange-blanche. En 1664-1665, il est échevin, dignité fréquente dans sa famille anoblie depuis 1584. Il sera impliqué en 1666 dans une fâcheuse affaire pour complicité de lèse-majesté, sera condamné à être pendu et, contumace, sera exécuté en effigie[2]. Mais son fils, M. Prost de Grange-blanche, ira offrir les présents de la ville, lors du voyage des Princes en 1701, aux royaux visiteurs[3].

Quant à Blomestris, c'est, nous dit Somaize,

> ... une femme âgée de vingt-cinq ans, qui a été mariée fort jeune; mais comme ce mariage se fit plutôt par raison que par amour, l'ardeur qu'elle a pour son mari ne l'incommode point; ce n'est pas qu'il n'ait le cœur grand, car il tient un équipage de chasse digne d'un prince et reçoit si admirablement bien tous ceux qui le vont voir, soit à sa maison de ville, soit à celle de campagne, que l'on n'en revient jamais sans s'entretenir de sa magnificence.

« Blomestris » s'appelle, de son véritable nom, Mme Blauf; elle est probablement la première femme de Hugues Blauf, seigneur de la Maison-Forte de Vourles, qui fut échevin en 1650-1651 : c'est

1. *Les réjouissances de la paix...*, par le P. C. F. M. de la Compagnie de Jésus (le P. Ménestrier). Lyon, 1660, p. 9.
2. Vachez, *Un procès criminel à Lyon. Revue Lyonnaise*, 1883, t. VI.
3. *Mercure galant*, 2e fascicule de mai 1701, p. 99.

à sa famille qu'appartient un directeur de la Compagnie des Indes en 1670, distingué par Colbert comme un homme « d'expérience, de très bon sens et de lettres. » Elle est la sœur de « Calistenès », qui est M. Croppet, conseiller au Présidial : sans doute Philippe Croppet [1], qui, échevin en 1650-1651, était qualifié à ce moment de « sieur de Pontournis, docteur ès droits », et qui était « juge des terres de l'Archevêché et de l'abbaye royale d'Ainay. »

Après le Présidial, le Parlement de Dombes : les fonctions en sont volontiers recherchées par des Lyonnais, que rien n'oblige encore à résider au ressort et qui ont l'habitude de s'accommoder des menues vexations d'un service d'ailleurs fort bénin. C'est à ce Parlement, qui fait parfois figure d'assemblée politique, qu'appartient, à titre de conseiller, à partir de 1630, César de Bernon, seigneur de Saint-Didier, de Formans et de Marcieu [2]; mais il n'a guère d'autre qualité que d'être le mari de « l'incomparable » Mme de Bernon, une des plus longuement portraiturées des précieuses lyonnaises :

Barimenide est une précieuse âgée de trente ans; elle est brune et elle a la taille grande et bien faite, l'œil noir, brillant et plein de douceur, la bouche un peu grande, les dents blanches et bien rangées, la gorge admirable et le teint aussi frais qu'elle avait à l'âge de quatorze ans, qu'elle fut mariée. L'humeur précieuse règne si fort chez elle, et elle aime si fort l'indépendance, que, si on ne l'eût mariée à cet âge, elle n'aurait jamais pu se résoudre à recevoir un maître. Elle a l'esprit fin et flatteur, et ses amants l'accusent d'avoir

1. G. Croppier, lyonnais, dédie en 1663 ses *Essais et définitions de mots* à Mme Louise Croppet.

2. Cf. P. Lenail, *Notice historique sur le Parlement de Dombes*, 1523-1771. Lyon, 1900, p. 175.

l'âme un peu inégale; mais ils ne savent pas que c'est une qualité nécessaire à une précieuse, qui ne doit pas toujours faire bonne mine à ceux qui la visitent depuis longtemps, de crainte d'empêcher que d'autres ne la viennent voir...

Mme de Bernon a eu, semble-t-il, l'honneur de poser devant Mignard, qui s'arrête à Lyon en 1658, à son retour de Rome, et qui fait le portrait de plusieurs notabilités lyonnaises. Car « l'ouvrage qu'on admira le plus, dit un ancien biographe de Mignard, fut un portrait de Mme de Bernon. Elle avait une fille fort jeune, qui est peinte prenant des fleurs sur une table auprès de sa mère, avec tant de force, tant d'agrément et de vérité, qu'on accourait de toutes parts pour voir ce tableau [1]. »

Mme de Bernon, « étant véritablement précieuse et ne se laissant pas gouverner par l'amour », le prend d'assez haut avec son intermittent cavalier servant, « Bagoras », c'est-à-dire M. de la Barouillière, conseiller au grand Conseil, passant à ce titre six mois de l'année à Paris, et dont Livet nous dit « qu'il faisait la cour, durant les mois d'exercice de sa charge, à Mme de Turgis, « une des plus fines coquettes de Paris » selon Tallemant ». Il s'agit de Claude Richard, seigneur de la Barouillère, qui n'est donc lyonnais que par intermittence; mais, neveu d'un conseiller au Parlement de Dauphiné, étant aussi « trésorier provincial de l'extraordinaire des guerres et des régiments ès provinces de Lyonnais, Forez, Beaujolais et pays de Dombes », il est ramené vers le Sud-Est par une partie des fonctions qu'il cumule [2].

1. Abbé de Monville, *La Vie de Pierre Mignard, premier peintre du roi*. Paris, 1730, p. 57. L'auteur écrit *Pernon*.

2. Il mourut en 1703, âgé de quatre-vingt-onze ans, doyen du

Sans doute y apporte-t-il un peu de l'air de la Cour. En tout cas, sa réputation d'ami des lettres est assez bien faite pour qu'un poète lyonnais, A. Noel, lui dédie un volume de vers, les *Nouvelles Fleurs du Parnasse*[1].

A côté de Mme de Bernon, une autre jolie femme qui tient au Parlement de Dombes par la situation qu'y avait récemment son mari, c'est « Filicrite », la veuve « aussi belle que riche » d'un conseiller que la *Clef* appelle « M. du Felan » : il faut lire André Bollioud, seigneur de *Félan* et de Fourqueveaux, qui fut nommé maître des requêtes le 18 février 1642 et installé le 29 avril 1643[2]. La même rectification s'impose au sujet d'un épisode qui marque le séjour à Lyon de la Grande Mademoiselle en 1658.

Nous allâmes à mon logis. Il vint deux femmes de la ville : l'une veuve d'un officier du parlement de Dombes, nommée Mme de Feteau, l'autre, Mme Mignot, dont le mari est lieutenant général de Villefranche en Beaujolais. Elles sont bien faites et spirituelles pour des femmes de province. Monsieur, en les voyant, s'écria : « Ah! ma cousine, chassez ces femmes, je ne veux point qu'elles nous voient souper. » Je lui dis que je le priais de trouver bon qu'elles demeurassent, qu'elles étaient si aises d'avoir cet honneur. Il y consentit avec bien de la peine[3].

Mme de Fétan a longtemps reçu les hommages du comte d'Angalerie, « un gentilhomme qui n'est pas de Milet », mais qui y épousa « Damestriane », « une

Grand Conseil. Cf. sa nécrologie dans le *Mercure galant*, août 1703, p. 31.

1. Lyon, 1667.
2. Lenail, *ouv. cité*, p. 171. Il était mort en 1653.
3. *Mémoires*, éd. Chéruel, p. 334.

beauté parfaite, qui a l'humeur douce... et plaît dès la première fois à tous ceux qui la voient ». Sans doute s'agit-il de quelqu'un de la famille de Langallerie, et peut-être du comte de Langallerie, qui mourut en 1693, « l'un des plus anciens officiers généraux, et fort estimé parmi les troupes », dont le *Mercure galant* enregistre la mort dans son fascicule de novembre.

Baptisée le 17 septembre 1623, mariée en 1644, Geneviève de Fétan était fille de N. Charrier, seigneur de la Barge, trésorier général de France en la généralité de Lyon[1]. Elle joignait ainsi les liens du sang à ceux qui rattachaient d'autre part les magistrats aux officiers de finance, assez largement représentés, eux aussi, dans la société précieuse de Lyon.

M. Gueston, trésorier dans la généralité, est le vrai nom de « Gisimaque », lequel nous est donné pour avoir « avec trente mille livres de rentes, un esprit des plus galants ». C'est, à cette époque, un des grands notables de la ville. Noble Barthélemy Gueston, seigneur de la Buissière et de la Duchère, conseiller du roi et trésorier de France, portant d'azur à la hure de sanglier, a été reçu capitaine pennon de la milice pour le quartier de la Juiverie en 1655[2]; il fait l'ornement du Bureau des finances de la généralité de Lyon depuis que la mort de son père l'a mis en possession de biens considérables[3]. Il est « le plus prompt et le plus violent de tous les hommes »; sa grande fortune lui permet des caprices d'amoureux

1. Pernetti, *Les Lyonnais dignes de mémoire*, II, p. 60.

2. *Les Forces de Lyon*, par J.-B. L'Hermite de Soliers, dit Tristan. Lyon, 1658, p. 35.

3. P. de Varax, *Notice sur le château de la Duchère* (*Rev. du Lyonnais*, 1872, t. XIV, p. 351).

grand seigneur, comme de faire bâtir, « ayant et beaucoup de bien et beaucoup d'amour », une maison tout près de celle d'une femme qu'il aime, « pour trouver un prétexe à des visites plus fréquentes qu'il avait dessein de lui rendre. »

Les attentions successives de M. Gueston, quelque soin qu'il mette à les cacher, font jaser les bonnes langues de la ville; d'autant que ce somptueux seigneur, lorsqu'il est le sigisbée d'une dame, « ne perd aucune occasion de lui plaire et de lui procurer tous les divertissements qu'il peut ». Avant d'aimer Gallidiane, qui est Mme Giraut[1], il a été l'attentif de Coriolane, « une précieuse qui approche de sa trentième année; elle est brune et bien faite, et n'a rien en sa personne qui ne plaise infiniment ». Il s'agit de « Mme Chartier, femme d'un trésorier dans la généralité de Lyon », ou, avec une variante légère, de la femme d'un des nombreux Charrier qui occupaient alors des fonctions dans le Bureau des finances[2]. C'est elle qui s'avise, pour retrouver l'amour de M. Gueston, de lui faire prendre la poudre magique qu'un charlatan lui a donnée; « mais comme il s'aperçut de ce qu'elle faisait, il ne voulut jamais goûter de la viande où elle en avait mis, encore qu'elle l'en priât fort, ce qui la pensa faire désespérer ».

*
* *

Le groupe des précieux de Lyon tient encore par deux autres de ses membres à l'administration argen-

1. Jean Giraud, moulinier de soie, obtient la noblesse consulaire en 1665. Cf. Vital de Valous, *Les origines des familles consulaires de la ville de Lyon.* Lyon, 1863.

2. Cf. Chappuzeau, *Lyon dans son lustre.* Lyon, 1656, p. 97.

tière de la France, et à la plus élevée cette fois : « Melianus, qui est un des mieux faits de cette ville, et qui paraissait alors dans un éclat où il était bien difficile de lui résister », et sa sœur « Meliane, précieuse de qualité, extraordinairement belle », désignent en effet M. et Mlle Manlich, le neveu et la nièce d'un des plus hauts dignitaires de la France de Colbert. Ce sont, par leur mère, les propres petits-enfants de ce Daniel Herwarth, issu d'une famille patricienne d'Augsbourg, qui se fixait à Lyon à la fin du XVI^e^ siècle, et dont le fils aîné, Barthélemy, après avoir joué un certain rôle mi-diplomatique mi-financier auprès de Bernard de Saxe-Weimar, devenait intendant des finances en 1650 et contrôleur général en 1657[1]. Bien que la résidence et le centre d'affaires de la maison Herwarth eussent été transférés à Paris vers 1642, Barthélemy et son frère Jean-Henri avaient conservé à Lyon diverses attaches qui ne se dénouèrent que petit à petit. Ils continuaient d'y posséder le comptoir qu'ils n'avaient pas cessé d'y tenir même lorsqu'ils se trouvaient auprès du duc de Saxe-Weimar, et les actes de l'état civil réformé, en 1629 et 1634, 1635 et 1638, persistent à les qualifier « marchands à Lyon[2] »; leur père y vivait encore en 1634. Enfin, différents mariages

1. Cf. P. Mesnard, *Notice biographique* sur La Fontaine en tête du premier volume de ses œuvres dans la Collection des grands écrivains, p. CLXVI, et surtout G. Depping, *Barthélemy Herwarth, contrôleur général des finances* (1606-1676). (*Revue historique*, 1879). Il y aurait, d'après lui, une généalogie manuscrite de la famille à la Bibliothèque nationale. C'est Herwarth qui vendit en 1658 le domaine de Saint-Cloud à Louis XIV pour Monsieur. Voir aussi l'article nécrologique d'Anne Herwarth, fils de Barthélemy, dans le *Mercure galant*, sept. 1699, p. 251.

2. A propos de leur mariage et de baptêmes où ils sont parrains.

leur créaient des liens dans la ville de leur jeunesse; les leurs d'abord — 1629 et 1635 — ensuite celui de leur sœur, Hélène, qui avait épousé Jean-Antoine Manlich, « un marchand allemand résidant à Lyon », et qui avait de lui plusieurs enfants auxquels il arrive que Barthélemy serve de parrain.

Ce Jean-Antoine Manlich, que son acte d'inhumation, à la date 23 décembre 1661, qualifie de « banquier », avait sans doute une grande fortune, si l'on en juge par celle que firent ses beaux-frères. Ainsi s'explique cet extraordinaire « éclat » dans lequel paraissait, vers 1659, son fils, qui est peut-être Jean-Barthélemy, baptisé le 18 mai 1638[1], ou Daniel, baptisé le 18 avril 1634[2]; un autre Jean, né en 1635, était mort après quelques semaines. Quant à Mlle Manlich, elle était née en 1639 ou en 1641; des deux filles que Jean-Antoine Manlich fait baptiser ces années-là, nous ne connaissons le prénom que de la seconde, Marie-Esther[3]. Est-ce elle, est-ce son aînée anonyme qui devint la « précieuse de qualité, extraordinairement belle », dont nous parle Somaize? « La première fois que l'on la voit elle paraît de l'humeur du monde la plus douce, et il semble qu'elle ignore ce que c'est que cruauté. » Ne nous étonnons pas que le goût des lettres se retrouve ici. Barthélemy Herwarth est sensible aux choses de l'esprit; sa femme est une des correspondantes de Samuel Sorbière, qui préci-

1. Il a pour parrain et marraine Barthélemy Herwarth et sa seconde femme, Marie Rosner de Philingen.

2. Il a pour parrain son grand-père Daniel Herwarth, pour marraine la première femme de son oncle Barthélemy, Esther Vimar.

3. L'acte de baptême de 1639 est incomplet. Le parrain de 1641 est Philibert Sarrazin, sieur de la Pierre.

sément s'arrête à Lyon, en 1657[1], et ne peut manquer de voir la famille Manlich, puisque Jean-Antoine est depuis 1649 le procureur général des frères Herwarth pour la gestion de leur belle propriété de Moncorin que Sorbière va visiter[2]. Et il n'est pas indifférent de rappeler que M. et Mlle Manlich sont les cousins germains de cet Anne d'Herwarth chez qui La Fontaine se réfugiera après la mort de Mme de La Sablière.

Mlle Manlich, en particulier, est une fille d'esprit : elle fait profession d'aimer également la lecture et l'indépendance, bien que sa mère, sans doute protestante rigide, lui fasse la guerre sur ses goûts. « Quoique la mère de cette aimable fille soit un peu sévère, et qu'elle ne lui donne pas toute la liberté qu'elle souhaiterait avoir, cela n'empêche pas qu'elle ne soit précieuse et qu'une de ses amies, qui est un des piliers de cet empire, ne lui fournisse tout ce qui se fait de nouveau et dans Athènes et dans Milet, à quoi elle prend autant de plaisir qu'à parler juste, délicatement et de bonne grâce ». Peut-être l'amie qui pourvoit ainsi de lecture Mlle Manlich est-elle une de ses coreligionnaires, très en situation de se tenir au courant du mouvement des livres, la fille d'un des membres de l'importante famille Huguetan, lequel est libraire à Lyon à cette époque. En tout cas, une autre protestante encore, appartenant à cet important milieu réformé, se rencontre dans la société précieuse : c'est Mlle Seignoret « la cadette », sans

1. S. Sorbière, *Lettres et discours sur diverses matières curieuses*. Paris, 1660, p. 348 et 354. Cf. A. Péricaud, *Sorbière dans ses rapports avec Lyon* (*Mém. de la Soc. litt. de Lyon*, 1867).

2. A. V. *Moncorin à Irigny*. (*Revue du Lyonnais*, 1847, t. XXV, p. 113).

doute Suzanne, fille de Jacques Seignoret, marchand à Lyon, et de Suzanne Huguetan, née le 21 février 1645, et sœur cadette, en effet, de Marie Seignoret, née en 1625 et mariée en 1643[1]. Suzanne est « la plus belle personne, non seulement de Milet, mais encore de la Grèce »; d'ailleurs le *Dictionnaire*, sans s'arrêter à une description « des qualités de son corps », s'étend sur la complaisante énumération de ses talents et de ses vertus morales.

Pour ce qui regarde l'esprit, l'on ne saurait douter qu'elle en ait infiniment; puis qu'elle chante, qu'elle danse, qu'elle joue du luth et qu'elle dessine en perfection. Elle aime la solitude, parce que peu de personnes lui reviennent, et que les choses que l'on dit communément dans le monde l'ennuient effroyablement. On la loue, sur toutes choses, d'être sincère, d'avoir l'âme grande et généreuse et d'être incapable de faire une lâcheté.

*
* *

Mlle Manlich et Mlle Seignoret, nous dit Somaize, ont été l'une et l'autre « servies » par M. de Robbio, un Lyonnais de famille piémontaise, appartenant à une de ces tribus italiennes qui contribuèrent le plus « à faire fleurir le commerce »[2], la soirie et la banque à Lyon. C'est, pour la seconde de ces précieuses, une affinité qui s'ajoute à celles qui semblent avoir créé, au-delà des Alpes, de nombreuses relations à la famille Huguetan : le *Voyage d'Italie* de l'avocat lyonnais de ce nom[3] va bientôt témoigner de ces per-

1. *Archives municipales. Registres du culte protestant.*
2. Pernetti, *Lyonnais dignes de mémoire*, t. II, p. 418 et M. Vigne, *La Banque à Lyon du XV[e] au XVIII[e] siècle*. Lyon-Paris, 1903.
3. Lyon, 1681. Spon, l'archéologue, a collaboré à l'ouvrage. Noter

sistantes curiosités transalpines. On nous donne de M. de Robbio un signalement flatteur sous le nom de « Rosomane ».

De tous les galants hommes de Milet, que j'ai mis dans ce Dictionnaire, il n'y en a pas un qui ne cède à Rosomane. Il écrit admirablement bien en prose et fait des vers avec une facilité inconcevable. Il est bien fait de sa personne, il est obligeant, il sait la fine galanterie, il est brave au dernier point; ce qui m'oblige à le nommer plutôt un homme accompli qu'un galant homme.

Même en faisant la part de l'hyperbole inévitable, quoi d'étonnant qu'un homme de cette distinction ait aspiré à des charges élevées? « Il fit un voyage à la cour, où, étant appuyé d'une personne de première qualité, il trouva un emploi considérable, ce qui l'obligea de faire céder l'amour à l'ambition ». Il est devenu, en effet, commissaire extraordinaire des guerres (peut-être grâce à l'appui du contrôleur général Herwarth), et ce n'est que depuis le traité des Pyrénées qu'il est de retour à Lyon, — où il voudrait bien rentrer en faveur auprès de Mme de Camot, de qui nous ne savons rien, sinon qu'elle a trente-deux ans, qu'elle a une taille un peu courte et beaucoup d'esprit, et « qu'elle est présentement tout à fait retirée, ne fréquente plus personne et n'a point d'autres occupations que les livres ».

Un autre précieux lyonnais que ses fonctions obligèrent souvent à faire à Paris des séjours prolongés est « Diorante », que les affaires arrachent au bel esprit et au bel air plus que ne le souhaiteraient les Précieux ses amis.

que Dante semble familier à l'auteur, curiosité rare à l'époque. Cf. A. Farinelli, *Dante in Francia*. Milano, 1908, t. II, p. 341.

Diorante est le secrétaire de la ville de Milet ; il a autant d'esprit et de vivacité que l'on peut avoir, et il ne part rien de sa plume qui ne soit achevé : mais, pour le malheur de ceux de Milet, l'occupation que sa charge lui donne est si grande qu'il n'a pas un moment de temps pour donner de nouvelles preuves de son esprit.

C'est noble Thomas de Moulceau, avocat au Parlement, dont le père était secrétaire « de la ville de Lyon et communauté d'icelle » depuis 1619, et qui à son tour, en considération de ces longs services, a été pourvu, en 1641, par des provisions du Consulat, de la même charge à sa survivance[1]. Thomas de Moulceau remplira de nombreuses missions à Paris où il résidera même quelque temps pour plus de commodité. Puis, en 1679-80, il ajoutera à ses titres d'écuyer et de seigneur du Mas la dignité de prévôt des marchands. Il aura en cette qualité à recevoir et à complimenter le duc de Bourgogne, en juillet 1679[2]. Il témoignera d'un grand sang-froid dans un conflit de préséance — comme il s'en produit si souvent en ce siècle — entre le corps consulaire et les officiers du Présidial[3]. Les goûts intellectuels sont de tradition dans cette famille : Thomas de Moulceau a un frère, président à la Cour des Aides de Montpellier qui est, en prose et en vers, un des correspondants préférés de Mme de Sévigné et un *aimable scélérat* que tout le monde aime à l'hôtel Carnavalet. D'ailleurs le précieux de Lyon n'est pas inconnu à la spirituelle

1. Chappuzeau, *Lyon dans son lustre*, p. 83; Tristan l'Hermite, *Forces de Lyon*, p. 22.

2. Cf. *Mercure galant*, septembre 1679, p. 59.

3. *Actes consulaires*, série BB, 1680. Noter que l' « oraison doctorale » de Th. de Moulceau était intitulée *De victoria sui. Ibid.*, BB, t. CIC, f[os] 58, 270 et suivants.

marquise, qui trouve en 1682 que le nouvel intendant du Lyonnais ferait de bien mauvaise politique si parmi ses administrés de la province il ne le distinguait pas comme il convient.

Un autre officier consulaire nous est présenté sous le nom de « Teliodante » :

> C'est un homme de qualité qui fait fort bien des vers et qui réussit bien à la satyre, comme l'on peut voir dans une pièce qu'il a faite, intitulée *le Tombeau des Dames de Milet*. Cette pièce fut trouvée si belle, que l'auteur n'y ayant point mis de nom, plusieurs que je ne veux pas nommer firent ce qu'ils purent pour en être crus auteurs.

Ce personnage appartient à une maison originaire de Thélys en Beaujolais[1] : Jacques de Thélys, baron de Chambost, seigneur de Chastel et Thorigny, trésorier de France. La Clef fait de lui, par surcroît, en 1659, le trésorier de la ville de Lyon; cette charge, depuis 1625, n'était plus conférée que pour trois années, à cause de la crainte qu'avait eue le Consulat de voir ceux qui en étaient revêtus prendre une importance qui fît ombrage à sa propre autorité[2]. Quand le cardinal Chigi fait en 1664 son entrée solennelle à Lyon, Jacques de Thélys le harangue, comme président du bureau des trésoriers, « avec une éloquence et une grâce sans pareille, qui marquait parfaitement la solidité de son grand génie, qui est un des plus beaux du royaume[3] ».

1. Cf. le mémoire de l'intendant d'Herbigny publié par M. Chavannes dans la *Revue d'histoire de Lyon*, 1902, p. 84.
2. *Ibid.*, p. 327.
3. *L'entrée solennelle dans la ville de Lyon de Mgr l'Eminentissime Cardinal Flavio Chigi*. Lyon, 1664, f° F.

*
* *

On regrette de ne rencontrer nulle part, en dehors de l'indication de Somaize, quelque trace de cette « satyre » d'un Lyonnais sur les femmes de sa ville natale : sans doute pourrait-on y retrouver plusieurs des figures dont le *Dictionnaire* nous fournit le répertoire. En voici quelques-unes encore.

Coriane est une veuve d'un des principaux magistrats de cette ville, qui lui a laissé beaucoup de bien ; et quoiqu'elle ait soixante et dix ans passés, l'âge ne lui a point encore fait perdre l'inclination qu'elle a toujours eue pour la galanterie. Elle n'a présentement rien de beau que le bras et la main ; car, pour son visage, il est tel qu'il faudrait avoir de l'encre plus noire que la mienne pour vous en faire la peinture... Cette femme aime plus que jamais tous les divertissements ; elle ne perd aucun des jeux du Cirque et se trouve dans toutes les assemblées de plaisirs... Elle aime encore les vers et toutes les galanteries de cette nature comme ferait une précieuse de vingt-cinq ans.

Cette Bélise lyonnaise, qui a pour sigisbée le jeune comte de Saint-Jean, M. de Pierreclos, est désignée par la *Clef* comme Mme Coutton : Péricaud propose de lire Cotton. Elle serait alors vénérable Anne d'Ossaris[1], veuve de Hierosme de Cotton, qui fut échevin en 1635, et peut-être la mère de noble Louis de Cotton, qui avait été reçu, en 1653, capitaine pennon au quartier de Saint-Nizier[2].

1. Péricaud, *art. cité.*
2. Cf. *L'entrée solennelle dans la ville de Lyon de Mgr l'Eminentissime Cardinal Flavio Chigi*, f° G[2].

Quant à « Martane », qui est « mademoiselle Monrozat la mère », et qui, déjà « sur le déclin de son âge, peut encore plaire à une personne qui en a été épris »; quant à « Martane », seconde du nom, dont M. de Nerestang recherche les spirituels entretiens, et qui est « mademoiselle Monrozat la fille », on ne peut que les rattacher à Antoine Monrozat, lequel eut à remplir les honorables et onéreuses fonctions de recteur de la Charité [1].

Même approximation pour « Gallidiane », « une précieuse de trente ans, dont l'humeur est fort enjouée », qui a épousé en secondes noces M. Giraut, et pour une autre « Gallidiane », « qui est une dame fort bien faite, et dont l'humeur est tout à fait douce » : il faut se contenter de supposer qu'elles appartiennent à l'une des nombreuses branches de ce nom qui s'acheminèrent à la noblesse par l'échevinat : J.-B. Giraut, seigneur de Saint-Try, né en 1630, fut en particulier échevin « pour le côté de St-Nizier » en 1673. « Camestris » est Mme de Camot, et c'est tout ce qu'on sait d'elle à part qu' « elle est une des mieux faites de Milet; et si elle était un peu plus grande, il n'y aurait rien à souhaiter en sa personne, ayant les yeux beaux, la bouche petite, les dents bien rangées et le teint des plus déliés... avec ces avantages de la nature, de l'esprit infiniment, et aussi fière qu'elle est belle ». Mlle Hebrais, c'est-à-dire « Hilarine », habite Paris, après avoir rempli Lyon, dès l'âge de dix ans, du bruit de sa beauté, « les cheveux blonds, les yeux bleus et brillants » [2]. Elle était

1. *Archives de la Charité,* série E, p. 70 (tome III de l'*Inventaire des Archives hospitalières*).

2. C'est la seule mention faite par le *Grand Dictionnaire* d'une précieuse blonde à Lyon; il s'y trouve en revanche deux brunes

— on nous le dit expressément — « d'une condition médiocre » et son bien égalait sa qualité ; et M. Saint-André, qui avait promis le mariage à cette jolie et pauvre roturière, s'en fut déloyalement à Paris, « sans songer à sa foi ni au contrat qu'il venait de faire, se maria avec une autre. »

Mme Ponsaimpierre, « qui a plus d'agrément que de beauté », paraît jouir au contraire d'une fortune qui, même dans ce monde de large aisance, la met en grande situation. Car « Palamedonte » « donne plus souvent des collations que l'on ne lui en donne » elle achète toutes les nouveautés littéraires, et « dès que l'on veut voir ou que l'on recherche quelque chose de nouveau à Milet, l'on ne manque jamais de le trouver dans sa bibliothèque ». Cette dame, Marguerite Laure, fille de César Laure, « à jamais mémorable par l'institution des Pénitents de la Miséricorde[1], » est la femme de Dominique de Ponsaimpierre, échevin en 1660-61, qui met dans ses armes deux colonnes d'argent[2], et la bru de François de Ponsaimpierre, « qui devint si riche par le commerce des soies, qu'il faisait presque tout seul alors. » La famille lucquoise à laquelle appartiennent ces opulents « soyeux » est venue en 1535, sous le nom d'Andretti, du village de Ponsampieri et a été naturalisée en 1559.

expressément désignées : ce qui fait pour une quarantaine de notices trois désignations de couleurs de cheveux, alors que pour l'ensemble de Paris Somaize n'en donne pas plus de trois non plus. On sait qu'à ce moment la couleur à la mode, à Paris, est le blond.

1. Pernetti, *ouv. cité*, t. II, p. 389.

2. Claudine Brunand, *Noms, surnoms, qualités et blason de MM. les Prévots des marchands et échevins de la ville de Lyon.* Lyon, s. d.

On est assez tenté de reconnaître, dans « Cirois », non pas « Mlle Cabry », mais Mlle Chevry, qui devint grande-prieure de l'abbaye royale de Saint-Pierre de Lyon. Cette fille d'un conseiller du roi, président en la Chambre des Comptes, était, dira l'article nécrologique du *Mercure galant*, « un des plus beaux esprits de ce temps. Les ouvrages de poésie qu'elle a faits de temps en temps l'ont fait regarder comme une des merveilles de son siècle [1]. » La notice de Somaize est d'accord avec ces éloges :

Cirois est une femme qui fait fort bien toutes sortes de pièces galantes, comme portraits, sonnets, rondeaux et autres ouvrages de cette nature. Cette précieuse est fort estimée dans Milet, et ses ouvrages vont de pair avec ceux des plus habiles et des plus galants hommes de cette ville-là [2].

*
* *

Mais voici venir, un compliment aux lèvres, musqué, enrubanné à souhait, canons plissés et gants parfumés, l'arbitre des élégances et la fleur des ruelles lyonnaises :

Disimante est un des plus galants hommes de Milet, et un de ceux qui écrit en prose et en vers avec plus de facilité et qui divertit le mieux les dames.

« Disimante », soyons-en sûrs, ne serait pas de ces gens qui vont en visite, comme dit Cathos, « avec

1. *Mercure galant*, décembre 1702, p. 234.

2. Elle figurera en bonne place dans Vertron, *la Nouvelle Pandore*. Paris, 1698, t. II, p. 319. Les recueils collectifs du XVII[e] siècle font la place la plus flatteuse aux vers de cette religieuse : cf. F. Lachèvre, *Bibliographie des recueils collectifs*, t. III.

une jambe toute unie, un chapeau désarmé de plumes, une tête irrégulière en cheveux, et un habit qui souffre une indigence de rubans. » Il n'aurait garde! Si quelqu'un fut jamais à bonne école pour connaître le fin de toutes les élégances de costume, de manières et de langage, c'est bien Disimante : il se fait appeler M. de Belair, et se pique de justifier ce triomphant nom de guerre et, du même coup, de faire honneur à M. son père, son premier maître en matière de maintien distingué et d'ingénieux propos. M. de Belair est, en effet, le propre fils de M. Forestier, lequel est directeur de cette Académie, une des gloires lyonnaises de l'époque, où l'aristocratie française et étrangère était conviée à « apprendre les mathématiques et les exercices de monter à cheval, tirer des armes, voltiger, danser, jouer du luth », et en général tout ce qui pouvait « rendre recommandables ceux qui font profession de noblesse [1] ». Gratifiée de subventions croissantes par la ville, qui revaut ainsi le lustre que cet institut confère à Lyon, l'Académie royale d'art et d'équitation militaire, est, à cette époque, dans tout son éclat. Chappuzeau, en 1656, consacrait un paragraphe ému de son dévotieux ouvrage à cette « école de la gentillesse et de la vertu [2] » ; et sa situation florissante, l'accroissement de sa riche clientèle — une trentaine d' « académistes » de condition — sont officiellement constatés, en 1659, par les Actes consulaires. Elle était installée près des jardins d'Ainay, vis-à-vis de l'Arsenal, sur un vaste emplacement qui faisait l'angle

1. *Actes consulaires*, BB, 1652. Le *Mercure galant* de novembre 1688 publie un véritable prospectus pour l'Académie lorsqu'elle est rétablie.

2. *Lyon dans son lustre*, p. 41 ; il y revient p. 105.

des rues Sala et du Plat[1]. C'est là qu'on formait aux belles manières et à la parfaite gentilhommerie des jeunes gens venus de tous les points du royaume et, çà et là, de l'étranger; or, avec son nom de Belair qui est tout un programme, le fils de M. Forestier ne pouvait manquer d'être un des produits les plus distingués de cette pépinière. On ne le verra pas, cependant, succéder à son père lorsque l'Académie, après une période de décadence, sera rétablie en 1685 sous la direction de « M. de Pavan, seigneur de Floratis », qui reprend le même programme (« équitation, danse, bon air, mathématiques, etc. ») et le poursuit avec assez de succès pour aller, en mars 1701, à la rencontre des Princes[2] avec son escadron d'académistes.

D'ailleurs, sous la direction de M. Forestier, et quand M. de Belair faisait partie des cercles précieux de Lyon, un plus grand honneur avait été réservé à l'Académie. Louis XIV l'avait honorée d'une visite durant son séjour à Lyon en 1658. Le 22 mars 1660, elle participe aussi à l'ample déploiement de solennités et de festivités qui célébraient à Lyon la conclusion de la paix et les mariages espagnols. Lyon voit « sur la carrière dressée par l'ordre de Messieurs les Prévot des marchands et échevins en la place Bellecour », paraître « trente gentilshommes, montés sur de très beaux chevaux » pour courir la bague en présence des autorités et de « grand nombre de seigneurs et de dames de considération[3] ».

Cependant M. de Belair ne semble pas avoir pris

1. B., *L'école d'application* dans la *Revue du Lyonnais*, 1867, t. III, p. 123.
2. *Mercure galant*, mai 1701, t. II, p. 87.
3. *Les réjouissances de la paix*, p. 29.

part à ces joutes : la galanterie et la haute école, ce jour-là, ne furent pas représentées par lui. En revanche, dans la liste de ceux qui coururent la bague, nous retrouvons le nom de M. de Villeneuve, « gentilhomme provençal ». Cette désignation est probablement plus exacte que celle de la *Clef*, qui fait de ce M. de Villeneuve un gentilhomme anglais : il est probable que c'est un des jeunes élèves de l'Académie, et l'un de ceux qui ont le mieux « l'air cavalier »; sans doute peut-on le rattacher à la maison des barons de Vitrolles et Villeneuve en Provence.

M. de la Villardière — Dicaste — serait alors un de ses compatriotes. C'est un gentilhomme « mieux fait d'esprit que de corps », et plus riche en devis ingénieux qu'en écus sonnants; « l'estime que l'on a pour lui fait voir que l'esprit nous fait souvent plus respecter que les richesses ». Il est logé par M. de Vaillac, peut-être un membre de la famille comtale de ce nom.

Trois officiers, M. Herre qui appartient au régiment de Navarre et qui a été assassiné en allant en Italie, MM. Sardy et de Mepeau[1], ne figurent dans le *Dictionnaire* que pour mémoire. Il en faut dire autant de « Sinesandre », ce « déloyal » qui se marie à Paris après avoir promis mariage à Lyon, et dont le nom de Saint-André ne permet guère l'identification[2]. M. Margat, « l'homme de Milet qui a le génie le plus beau pour les vers », cache ses élégances un peu séniles — il a soixante ans — sous le nom de

1. Peut-être faut-il lire de Mépieu; il s'agirait alors du chef de la maison de Grolay en Dauphiné, qui mourut en 1680.

2. Péricaud propose Pierre de Sève, seigneur de Saint-André, ou Nicolas Prunier de Saint-André, plus tard président au Parlement de Dauphiné.

Mézence. En revanche, « Dordonius, un des habiles hommes de la ville de Milet, qui n'ignore rien, et qui parle et écrit admirablement bien en vers et en prose », s'il ne nous a rien transmis de sa production littéraire, a laissé quelques reliques de son activité professionnelle. C'est M. François du Faisan, avocat en parlement et aux cours de Lyon, et les Archives hospitalières conservent de lui une interprétation juridique d'un testament (2 mai 1670) et quelques autres pièces relatives aux années 1674 et 1675[1].

*
* *

On sait que c'est à la préciosité que la société française doit l'usage mondain du « jour », où le visiteur est assuré de trouver une dame chez elle « parce qu'on observe maintenant, écrit l'abbé de Pure dans la *Précieuse ou le mystère de la ruelle*, pour la commodité du public, cette manière de rendez-vous. Un jour est pris par l'une, et l'autre par l'autre; de sorte que quiconque veut avoir une conversation ou la rencontre d'une dame n'a plus besoin de confident, ni de poulet, pour convenir de rendez-vous[2] ». Il serait piquant que l'abbé de Pure, originaire de Lyon où son père avait été prévôt des marchands, indiquât en ces termes un usage de provenance lyonnaise. Mais rien, d'après le *Dictionnaire* de Somaize, ne permet de supposer que ces précieuses provinciales aient déjà préludé à une pratique qui devait peu à peu devenir la pierre angulaire de la vie mon-

1. *Archives hospitalières du Rhône*, t. II, série C, p. 29.

2. Paris, 4 vol. 1656-8 (privilège du 14 décembre 1655), t. I, p. 70. L'usage même des visites est assez récent à cette date.

daine. Les alcôves, ici, ne s'ouvrent pas à jour fixe. Il est vrai que beaucoup des familles intéressées à la préciosité sont parentes ou alliées entre elles; mais c'est « en compagnie » que l'on se voit, et une plus étroite intimité, un cercle resserré n'y semblent guère de mise. Les conversations intellectuelles, la lecture des petites nouveautés littéraires, les galanteries déclarées voisinent, pour nos précieux, avec les danses et les parties de jeu et souvent s'y mêlent. Peut-être que, toutes les « après-dînées », cette société si peu affairée se retrouve en ces « assemblées » qui sont composées « de tout ce qu'il y a de plus illustre » à Lyon, et dans des maisons « où il y a toujours grand monde ».

Quelques détails de cette sociabilité infatigable — à laquelle cependant, dès cette époque, plusieurs femmes ont hâte de se soustraire pour accorder plus de temps à la lecture solitaire et à la vie intérieure, — ont un accent très particulièrement local qui vaut d'être signalé. Les « jeux du cirque » qui, dans le *Dictionnaire*, désignent le théâtre, concernent vraisemblablement les locaux de hasard et les jeux de paume où des troupes de campagne françaises et italiennes — des *Gelosi* à l'*Illustre Théâtre* — donnaient leurs représentations, aussi bien que la salle de spectacle adjacente à l'hôtel des gouverneurs. Cette société de notables, qui se meut presque toute aux environs du Consulat, du Présidial, du bureau des Finances, ne pouvait en effet manquer d'avoir accès à ce théâtre dont la tribune communiquait directement avec les appartements des Villeroy. Rien n'empêche d'admettre, comme on l'a fait, que non seulement l'*Irène* de Basset, mais telle pièce de Françoise Pascal, ait eu la faveur d'être jouée ici, fut-ce

par Molière dont Lyon est presque le domicile professionnel de 1653 à 1657 [1].

C'est ailleurs, « à un lycée qui se tient ici tous les ans, » que M. Palerne revit Mlle Giraud; et il s'agit de l'une des quatre foires, honneur et presque raison d'être de la cité lyonnaise, qui s'y tenaient annuellement, et qui transformaient la ville en une vaste hôtellerie. La place Bellecour de son côté, si contestée qu'en fût la propriété entre le Consulat et des particuliers, recevait sous les frondaisons de ses tilleuls le va-et-vient élégant de la société. La vieille Mme Coutton elle-même va « au Cours », c'est-à-dire « en Bellecour ». « C'est sous ces ombrages agréables, écrit Chappuzeau à cette époque même, que se vient rendre par bandes toute la noblessse et tout le peuple, c'est où se donnent parfois des sérénades, où se tiennent des concerts, où se pratiquent toutes sortes d'honnêtes galanteries [2]... » La Saône coule tout auprès; « on la passe, nous dira Mme du Noyer un peu plus tard, sur un grand pont de bois où il y a des bancs des deux côtés, sur lequel on va le soir respirer au frais... »

Enfin il est un trait que le *Dictionnaire* de Somaize marque infiniment moins, pour les cercles précieux de Paris ou d'ailleurs, que pour celui-ci; il nous est

1. Voir à ce sujet Brouchoud, *les Origines du théâtre de Lyon*. Lyon, 1865; Aug. Bleton, *Molière à Lyon* (*Revue du Lyonnais*, 1900, 5e série, t. XXX, p. 315); L. de Combes, *Molière à Lyon* (*Nouvelles littéraires de Lyon*, 25 mars, 1 et 8 avril 1906). Mademoiselle note dans ses *Mémoires* (éd. Chéruel, t. III, p. 328) : « Nous étions dans une tribune où l'on entrait par chez M. le maréchal de Villeroy. » Ailleurs (p. 317) « on dansa sur un grand théâtre fort bien éclairé. »

2. Chappuzeau, *ouv. cité*, p. 16.

assez facile à ce sujet de compléter notre chroniqueur. Le plein air, la nature ou du moins la maison des champs jouent ici un rôle qu'il n'est pas surprenant de leur voir attribuer par cette haute bourgeoisie lyonnaise. Il est inutile de rappeler les goûts de Camille de Neufvillè, dont l'existence en partie double comportait de fréquents séjours sur les rives de la Saône qu'il aimait, dans cette villa de Vimy qui lui dut ses embellissements[1] et où il était naturel qu'un prélat hospitalier reçût une société qui lui tenait de si près. « Les plus belles terres du pays, notait Mademoiselle, sont possédées par les officiers du Parlement et du présidial de Lyon[2] ». M. de Robbio possède plusieurs maisons de campagne. C'est à Th. de Moulceau qu'appartiennent les résidences de Grigny et de Millery, avec les vignes qui produisent le crû réputé de la Gallée[3]. M. Blauf « tient un équipage de chasse digne d'un prince et reçoit admirablement bien tous ceux qui le vont voir, soit à sa maison de ville soit à celle de campagne ». Les Ponsaimpierre sont devenus acquéreurs — non sans difficultés — de la terre du Perron[4]. Le château de la Duchère à Vaise, avec ses belles terrasses et sa galerie de tableaux, appartient jusqu'en 1652 à la famille de

1. Guichenon, *ouv. cité*; le poème latin de Jean de Bussières, *Vimiacum villa*, Lugdunum, 1661, célèbre la résidence de Vimy, qui va devenir Neuville (aussi dans les *Miscellanea poetica*, 2^e partie). Cf. la *Relation d'un voyage de Paris à Lyon en 1652*, dans le Recueil de Sercy, analysée par Péricaud, *Notes et Documents*, année 1652 : « Ce lieu de plaisance est celui de tous les honnêtes gens, parce que, avec ce caractère, chacun y est le bienvenu, et c'est le billet qu'il faut pour y rentrer. »

2. *Mémoires*, éd. Chéruel, t. III, p. 339.

3. E. Vial, *Un Noël en patois lyonnais. Rev. d'hist. de Lyon*, 1909, p. 462, note 6.

4. *Archives hospitalières*, séries F, p. 29.

Nérestang, pour passer ensuite à celle des Gueston [1]. La famille Prost occupe le château de Grangeblanche [2]. Enfin Jean-Antoine Manlich, le père de « Melianus » et de « Meliane », a été chargé par ses beaux-frères Herwarth, dès 1649, d'administrer leur splendide propriété de Moncorin à Irigny, « lieu incomparable, écrit Sorbière après sa visite, avec sa vue vers les quatre coins de l'horizon... Il n'y a point d'allée où je ne sois retourné, après lui avoir dit adieu. Les deux bois ont tellement partagé leurs avantages que j'ai laissé indécise la question, lequel des deux est le plus agréable? [3] » Il est certain que dans ces aimables résidences d'été, pour lesquelles ils quittaient leurs maisons de la rue du Bœuf ou du quartier d'Ainay, les précieux de Lyon, beaucoup plus que ceux du Marais ou de l'Ile de la Cité, pouvaient donner aux groupes et aux devis un cadre qui rappelait les origines mêmes de cette forme de sociabilité, les grands arbres de Ferrare ou la villa proche de Florence où se réfugièrent, durant la peste, les sept dames et les trois jeunes hommes dont les récits composent le *Décaméron*...

*
* *

Assurément, leur littérature avait plus de relief et de force que celle de nos précieux lyonnais. Les œuvres poétiques de Françoise Pascal, les pièces liminaires de ses recueils, hommages et louanges de ses

1. Paul de Varax, *Notice sur le château de la Duchère. Rev. du Lyonnais*, 1872, 3e série, t. XIV, p. 351.

2. L. Niepce, *Les environs de l'Ile-Barbe*. Lyon, 1892, p. 120.

3. Sorbière, *Lettres et Discours sur diverses matières curieuses*. Paris, 1660, p. 354.

admirateurs, les harangues prononcées, quelque jour solennel, par les plus diserts de ces magistrats amis des belles-lettres, peuvent nous donner la mesure du goût dominant de ce groupe tout entier. Des survivances de l'*Astrée*, des tragi-comédies avec un arrière-plan pastoral et merveilleux, des comédies de situation plutôt que de caractère, un lyrisme d'un badinage marotique

> Vous pourrez la nommer Françoise
> Puisqu'elle n'est jamais à l'*aise*
> Que parmi les feux et les dards...

ou bien un pétrarquisme doucereux, que rompt par instants la véhémence contenue d'une confidence personnelle

> Soucis, chagrins, ennuis! retirez-vous de moi...
> . . . . . .
> Quand vous me poursuiviez sans me dire pourquoi,
> Je n'aimais que la nuit, et fuyais les lumières,
> Pour mieux m'entretenir de fâcheuses chimères
> Où mes tristes esprits se donnaient à l'effroi...

— telle est la direction que gardent ces beaux esprits de province[1] : et c'est, à cette époque, avec une légère avance de Paris, celle de tout le public français. Certes, on donnerait ici plus de suffrages au sonnet d'Oronte qu'à la « vieille chanson » préférée par Alceste. Mais absolument rien n'autorise à croire que les petites mignardises qui sont devenues légendaires, le parler gras et les propos biscornus des « précieuses de campagne » qui ne visent qu'à singer Paris, fussent de règle dans ces réunions. Il est peu vraisem-

1. Une nuance plus libertine et gauloise semble caractériser vers le même temps la société polie de Grenoble. Cf. E. Roux, *les Précieuses à Grenoble au XVII^e siècle* (*Bull. de la Soc. dauphinoise d'ethnologie*, 1901, t. VIII, p. 133.

blable que les officiers de judicature et de finance qui dominent ici, gens du monde avant tout, se plaisent aux tortillements et aux périphrases qu'une certaine préciosité aurait mis à la mode; Françoise Pascal revendique assez hardiment, dans la préface de son *Sésotris*, le droit au provincialisme dans la langue. La lettre qu'elle écrit de Paris à sa sœur, après son installation dans la capitale, n'a rien de contourné : Barbin l'imprime, dans le *Commerce du Parnasse*, avec un certain nombre de pièces en vers et en prose qui peuvent fournir la moyenne des artifices littéraires chers à des gens soucieux de réagir contre la vulgarité courante. C'est plutôt chez les pédants qui tournent autour de ces groupes que sévit la préciosité ridicule : témoin ce Lyonnais, Guillaume Coppier, qui dédie en 1663 à Mme Louise Croppet ses *Essais et définitions de mots*, et qui y découvre que « les afflictions sont les soufflets dont nos âmes sont allumées à la vertu... »

Il faut noter, à ce propos, que le cercle précieux, d'accord avec l'esprit de tout ce mouvement, semble se garder de tout contact avec l'érudition caractérisée. « Il n'y entre personne, dit Furetière à propos des vrais « réduits », qui portât la livrée de pédanterie » ; et aucun de ceux qui, à cette époque, représentent à Lyon la science livresque, les Monconys, les Spon, les ecclésiastiques érudits, ne paraît avoir eu accès dans ce groupe, assez accueillant d'ailleurs pour admettre à la fois des religieuses et des réformés[1]. A l'autre extrémité des professions trop « spéciales »,

1. L'inquiétante Confrérie du Saint-Sacrement, par plusieurs de ses adhérents, M. Du Faisan, des membres des familles Cotton, Palerne, a d'ailleurs déjà des ramifications dans ce monde (communication de M. Guigue).

la rudesse de manières des gens d'épée a tout l'air d'inspirer, elle aussi, quelque défiance ; c'est une histoire amusante que la confusion d'un guerrier qui a eu querelle avec Mlle Monrozat, et qui, « ne sachant pas comme il faut se gouverner avec le sexe, lui dit, comme s'il eût parlé à quelque brave, que, puisqu'elle connaissait tant de personnes de sa profession, elle en exposât un pour la venger ; mais elle lui répondit, en raillant avec beaucoup d'esprit, qu'elle n'avait que faire de hasarder ses amis ; qu'elle était seule capable de lui faire peur, et qu'elle n'avait besoin que de sa quenouille pour le bien battre[1] ». Un certain féminisme avant la lettre se trouve d'accord avec la défiance inspirée par tout ce qui sentait de trop près la soldatesque ou la cuistrerie, pour consigner à la porte tous les hommes qui ne savent pas se muer au moins en « honnêtes gens » le moment venu.

Surtout — et c'est là ce qui importe au point de vue de l'histoire générale des sociétés précieuses — nous sommes singulièrement éloignés, pour ce qui est de la condition moyenne de ces Lyonnais, des « pecques provinciales » immortalisées par Molière. Mascarille et Jodelet ne sauraient se glisser dans un monde recruté parmi cette oligarchie bourgeoise, parmi ces familles consulaires qui faisaient dans Lyon figure de noblesse et qui, les unes après les autres, déclaraient « dorénavant vivre noblement ». Des parents ou des clients immédiats des Villeroy, ces podestats de Lyon, des chanoines-comtes de la primatiale de Saint-Jean n'auraient garde de se commettre

1. Cf. une répartie analogue dans l'ouvrage qui a servi de bréviaire initial à la société polie, le *Courtisan* de B. Castiglione, livre I[er], où l' « incivilité » de la caste guerrière est pareillement tancée.

avec de semblables fantoches. Et le frère d'un correspondant très cher de Mme de Sévigné, les cousins d'un protecteur obstiné de La Fontaine ne sauraient être les porte-paroles d'une littérature grotesque et, de propos délibéré, tarabiscotée et artificielle.

Molière remarque dans la préface des *Précieuses ridicules* « que les plus excellentes choses sont sujettes à être copiées par de mauvais singes, qui méritent d'être bernés; que ces vicieuses imitations de ce qu'il y a de plus parfait ont été de tout temps la matière de la Comédie ». F. Brunetière veut, au contraire [1], que cette cinglante petite pièce s'en soit pris à « toutes les précieuses de Paris ou de la province, les *illustres* comme les *ridicules*, à fond et indistinctement » : vérification faite, il semble préférable de croire à la sincérité de Molière et d'admettre que la contrefaçon ridicule, avec ses affectations de langage et de manière, fut vraiment le fait de ce qu'on pourrait appeler le *second ban* de la préciosité, le premier ayant simplement commencé à constituer le type de sociabilité — curiosité des œuvres littéraires actuelles, admission des femmes au jugement des choses de l'esprit, exclusion de tout ce qui sentait sa spécialité — qui a été une des caractéristiques de la civilisation française.

1. *La Société précieuse au XVII^e siècle.* (*Revue des Deux-Mondes* du 15 avril 1882 et *Nouvelles Études critiques*, t. I.)

LES THÉORIES DE LAVATER DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

Aussi vieille, sans doute, et aussi éternelle que la curiosité humaine et que le désir de déchiffrer les âmes et les destinées sur les simples apparences physiques, la science des visages semble émerger épisodiquement de l'empirisme des tireurs d'horoscopes et des aventuriers, de l'intuition courante des bonnes gens, pour gagner les régions de la science et de la littérature. La Renaissance italienne, merveilleusement avisée, avec un Alberti ou un Léonard de Vinci, des mystérieuses correspondances du physique et du moral, tente de mettre en forme, dans les écrits d'Équicola et de Della Porta, ses impressions, ses secrets ou ses subtiles déductions : mais il ne reste bientôt, de cet effort qu'il serait aisé de rattacher à la fois à la notion de l'unité du monde et à la résurrection enthousiaste de l'individualisme, que des curiosités éparses chez les érudits, une défiance assez générale à l'endroit d'une science prétendue que des aigrefins, communément italiens, ne se lassent pas d'exploiter. Montaigne estime que « c'est une faible garantie que la mine », mais qu'il y a néanmoins

« quelque art à distinguer les visages débonnaires des niais; les sévères, des rudes; les malicieux, des chagrins; les dédaigneux, des mélancoliques, et telles autres qualités voisines... d'en pronostiquer les aventures futures, ce sont matières que je laisse indécises[1]. » C'est cependant l'auteur des *Essais* que cite, à un siècle de là, l'auteur d'une *Défense de la physionomie*[2] : « Science conjecturale » assurément, mais qui renferme sa très grosse part de probabilités. Seulement « il n'appartient pas à tout le monde d'être physionomiste. L'art et l'étude y ont peu de part. C'est un enthousiasme divin qui, à l'aspect d'une personne, fait découvrir les plus secrets mouvements de son âme. »

A cette apologie de l' « enthousiasme divin » nécessaire au physionomiste, ne répond en général que le dédain, ou que la simple constatation des indices qui n'échapperont jamais à un œil exercé. « Il n'est rien de plus trompeur que la physionomie, écrit Vigneul-Marville, et ceux qui prétendent avoir l'art de connaître l'esprit et les mœurs des personnes par les traits de leurs visages, se trompent souvent eux-mêmes, et ceux qui les croient. Quelque chose qu'on puisse dire, il n'y a point de règles certaines de cet art[3]. » Ch. Perrault se contente d'admettre que le visage humain offre à l'ingéniosité divinatrice deux sortes distinctes de caractères physionomiques, dont les premiers seuls pourraient révéler le tréfonds de l'être : les « traits », qui sont donnés, fondamentaux et innés chez chacun, et les « mouvements », qui sont

1. *Essais*, livre III, ch. XII : *De la physionomie.*
2. La Fèvrerie dans le *Mercure galant* de février 1702, p. 8.
3. Vigneul-Marville, *Mélanges d'histoire et de littérature*, t. II, p. 435 de la 4e édition. Paris, 1740.

le résultat de causes multiples et qu'on aurait sans doute grand tort d'interpréter comme des « signatures astrales[1] ». Lebrun recommande surtout, aux artistes, l'étude de l'expression, de sa concordance avec les sentiments. Un observateur de profession comme La Bruyère s'en tiendrait, vers le même temps, à la simple pénétration intuitive : « Il n'y a rien de si délié, de si simple, et de si imperceptible, où il n'entre des manières qui nous décèlent[2]... »

Défiance d'esprits amoureux d'évidence, à l'égard d'une science incertaine au premier chef, aussi peu ferme dans ses principes que dans ses vérifications? Répugnance d'une époque très confiante dans la puissance de l'éducation, de la culture, de la vie de société pour des conjectures qui risquent d'attribuer à la fatalité du sang une part indiscrète dans la détermination de l'être humain? Il est évident, en tout cas (à part une vogue très notable du « merveilleux » de tout genre aux environs de 1700), que les temps ne sont guère favorables à des spéculations fort poussées en cette matière. Ils ne le sont guère plus à un emploi conscient des données physionomiques dans le roman — le genre littéraire le plus susceptible cependant, par sa forme même, d'établir des correspondances systématiques entre la psychologie, la conduite, la destinée de ses personnages et leur signalement extérieur.

On ne trouve pas, en effet, en parcourant la galerie de portraits qu'offrent les personnages de l'ancien roman, beaucoup de physionomies qui soient l'indice

1. Ch. Perrault, *Parallèle des anciens et des modernes*, t. IV, p. 62.
2. La Bruyère, *Du mérite personnel*, t. I, p. 126 de l'éd. Jouaust. La suite de la pensée de l'auteur des *Caractères* annonce à sa manière la *théorie de la démarche*.

et le reflet matériel d'une disposition intérieure. Le souci de fixer par des mots les particularités d'un visage inspire bien, vers 1660, toute une mode qui tente de rivaliser avec l'art des maîtres hollandais, des Philippe de Champaigne et des Petitot : mais cette curiosité passe dans les collections de « portraits » et dans les jeux d'esprit des salons[1], sans guère toucher les procédés des romanciers. Elle a en effet à lutter, dans ce domaine, avec la manie de la description métaphorique, puis avec l'idéalisme simplificateur et abstrait du classicisme : Mandane du *Grand Cyrus* aura « le teint si éclatant, si lustré, si uni et si vermeil, que la fraîcheur et la beauté des plus rares fleurs du printemps n'en saurait donner qu'une idée imparfaite » ; la princesse de Clèves restera blonde et « blanche », et Valincourt raillera son futur mari de juger de son caractère sur ces simples apparences. Le réalisme dans le roman, toujours volontiers burlesque, ne fera guère état, de son côté, que des verrues et des déformations de ses personnages. Et l'on ne peut guère citer que dans les romans de Des Challes des signalements circonstanciés où s'affirme une véritable corrélation entre certains traits physiques et des dispositions morales ; témoin ce portrait d'une jeune fille[2] qui fait prévoir « la femme qu'on n'épouse pas » de Dumas fils : « Elle était d'une taille moyenne, la peau un peu brune et rude, la bouche un peu grosse ; mais on lui pardonnait ce défaut en faveur de ses dents qu'elle avait admirables, les yeux bruns et étincelants ; un peu maigre

1. Cf. les *Recueils des portraits et éloges* publiés chez Sercy en 1668 et le *Recueil Conrart*.

2. Cf. Max Freiherr von Waldberg, *Der empfindsame Roman in Frankreich*. I. Strassburg-Berlin, 1906, p. 412.

et un peu veine, et toujours pâle; tous signes qui montraient son penchant aux plaisirs de l'amour ».

Mais déjà, avec ces romans d'un homme qui semble s'être frayé très consciemment sa voie indépendante entre la « stylisation » classique et la sentimentalité des auteurs féminins, nous sommes au début du XVIII^e siècle. Il semble qu'il faille enjamber la plus grande partie de ce temps pour trouver de nouveau une diffusion réelle d'idées physiognomoniques. Car aux yeux de la plupart des romanciers de l'âge intermédiaire, même réalistes, même attentifs à tous les remous de la vie de l'âme, c'est l'*expression* qui importe. Pour Marivaux, pour l'abbé Prévost[1], les « jeux de physionomie », la « tournure de mine », — toute la « dynamique », si l'on peut dire, des manifestations psychiques — font tort à une « statique » plus secrète qui pourrait s'inscrire dans les traits du visage au repos.

*
* *

Les controverses touchant la légitimité de la physionomie se poursuivent cependant, entre théoriciens que l'histoire naturelle, la pédagogie, l'esthétique, peuvent placer en face de ces questions. Mais, là encore, on accorde plus, en général, au résultat de la vie sociale ou aux manifestations dont elle est le point de départ, qu'à la donnée primordiale de la nature et à la première mise, en quelque sorte, que l'homme apporte avec lui. Rousseau en veut au

1. Cf. le *Paysan parvenu* de Marivaux : « je ne sais quoi de franc dans ma physionomie »; « l'œil vif qui annonçait un peu d'esprit et qui ne mentait pas totalement. »

« masque » de l'homme du monde de lui cacher l'indice du vrai moi; il admet d'ailleurs une combinaison de signes primitifs et de signes acquis dans toute physionomie. « On croit, dit-il au livre IV de l'*Émile*, qu'elle n'est qu'un simple développement de traits déjà marqués par la nature. Pour moi, je penserais qu'outre ce développement, les traits du visage d'un homme viennent insensiblement à se former et prendre de la physionomie par l'impression fréquente et habituelle de certaines affections de l'âme. Ces affections se marquent sur le visage, rien n'est plus certain; et quand elles tournent en habitude, elles y doivent laisser des impressions durables... » D'ailleurs, Rousseau ne croit pas à la possibilité de fonder une étude sérieuse de ces indices. « Voilà comment, continue-t-il, je conçois que la physionomie annonce le caractère, et qu'on peut quelquefois juger de l'un par l'autre, sans aller chercher des explications mystérieuses qui supposent des connaissances que nous n'avons pas. »

Buffon, qui examine de si près les nuances des yeux et la plantation des cheveux, s'en tient néanmoins, lui aussi, aux indices fournis par les traits « en mouvement ». « Lorsque l'âme est agitée, la face humaine devient un tableau vivant, où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie, où chaque mouvement de l'âme est exprimé par un trait[1] ».

A plus forte raison les « signes pathétiques », au détriment du possible témoignage des traits au repos, enchanteront-ils, en plein XVIII^e^ siècle, les amis de *l'expression*, ceux qui, avec Diderot, s'imaginent qu'en peinture, au théâtre, comme dans l'état

1. *De l'homme*, § VII.

spontané de l'humanité, toutes les impressions, les états d'âme, les émotions doivent s'accompagner d'une sorte de signalement presque immuable : la vie de société en atténue l'énergie, et il convient que l'art en retrouve le dessin efficace et la valeur communicative. Parmi tant de bras ouverts à des enfants prodigues, de larmes suspendues à des cils éplorés de veuves et de mères, parmi tant de poings serrés, de fronts barrés de rides ou de lèvres soulevées par un pli amer, il n'y a guère de place, dans la littérature, pour des indications d'un autre genre, qui laisseraient se manifester cette « nature primitive de l'homme » dont la fin du XVIII[e] siècle aura bientôt la hantise, ou qui, en tout cas, rattacheraient les apparences extérieures de l'individu à quelques dispositions fondamentales.

Même les survivances théoriques, en matière de physionomie, restent dédaignées. L'*Année littéraire*, en 1760, raille les *Lettres philosophiques sur les physionomies* de l'abbé Pernetti, qui avaient eu un succès de curiosité; l'Académie de Berlin, en 1769, s'occupe de la question sans adhérer aux conclusions de cet ecclésiastique[1]. Il fera pourtant figure de précurseur[2], lorsqu'un enthousiasme quasi-européen saluera les travaux du pasteur zurichois qui va être pour longtemps l'apôtre d'une science singulièrement séduisante, à la fois enrichissement de la connaissance de l'homme, semble-t-il, et vue générale sur l'harmonie de la création.

1. *Histoire de l'Académie de Berlin*, année 1769, p. 437.

2. Son cousin Pernetti entretient le 30 septembre 1786 le libraire Royez d'une fusion possible de divers ouvrages (dont ceux de l'abbé) avec le livre de Lavater. Bibl. municipale de Lyon, fonds Coste, n° 16 063.

*
* *

La France entretenait avec la Suisse des relations trop anciennes et trop étroites[1] pour ignorer longtemps cette synthèse où Lavater entreprit de systématiser des vues contestables, de vieilles notions empiriques, et tout un détail de remarques et de conjectures qui trahissent tantôt une faculté d'observation très aiguë, tantôt la fausse naïveté d'un demi-savant qui finit par être dupe de lui-même et par ne plus bien distinguer entre des vérités acquises et des hypothèses invérifiables. A tout cela s'ajoutaient une onction de vicaire savoyard qui ne fut pas le moindre de ses moyens de séduction, et une admiration enthousiaste pour les voies de la Providence, telles que les révèlaient les mystérieuses concordances qu'il se flattait de pénétrer : et ce n'est pas sans raison qu'une génération élevée dans le culte des « âmes sensibles » fut souvent tentée de révérer en lui « le fils qu'aurait eu Fénélon, s'il n'avait été un saint prélat ». En cinq fois, de 1772 à 1778, Lavater publia le résultat de ses observations. De bonne heure, le charme opéra en France. Un des intermédiaires les plus efficaces entre le pasteur zurichois et le public français fut le poète alsacien Pfeffel, qui dirigeait à Colmar une Académie militaire et recevait, dans ce carrefour de l'Europe que n'a pas cessé d'être l'Alsace, les visiteurs les plus divers : Lavater et les jeunes écrivains allemands du *Sturm und Drang*, Seb. Mercier et Cagliostro, Grimm et

1. D. Mornet, *Le sentiment de la nature en France de J.-J. Rousseau à B. de Saint-Pierre*. Paris, 1907, p. 55.

Alfieri, de Pange et l'abbé Grégoire figurent parmi les hôtes successifs de la maison[1]. C'est là que le jeune Custine, élève de l'Académie, va se prendre d'enthousiasme pour Lavater : « sa ferveur était si grande qu'il ne put s'empêcher de l'exprimer dans une lettre. Une réponse de Lavater fit au jeune comte une joie infinie[2] ».

Plus encore, en effet, que la lettre imprimée et les vignettes gravées de ses ouvrages, l'ascendant personnel du prédicateur philanthrope, le déconcertant mélange de religion, d'ingénuité et de rouerie dont témoignait sa conversation, semblent avoir exercé une action singulière sur les esprits. Lavater est avec Gessner, et en attendant Klopstock à Hambourg et Gœthe à Weimar, le premier écrivain de langue allemande qui ait trouvé chez des Français une admiration sympathique, due a des particularités de manières et d'esprit où l'âge antérieur aurait vu des bizarreries et des ridicules, et où cette génération-ci trouve de touchantes nouveautés.

Une visite à Lavater, avec une consultation physionomique s'il est possible, fait partie des rites obligés d'un voyage en Suisse. Dès 1777, Ramond de Carbonnières s'enflamme à son voisinage. « J'ai vu sans émotion plusieurs hommes célèbres, je n'ai point trouvé dans leur commerce l'espèce d'enchantement que leur nom seul inspire; Lavater seul a surpassé mon attente... Je l'ai vu dans l'intérieur de sa maison, au milieu de ses affaires comme dans ses délassements, partout je l'ai trouvé simple, grand, intéressant. On a beau critiquer son système et son ouvrage,

1. G. K. Pfeffel, *Fremdenbuch*, hrsg. von H. Pfannenschmid. Colmar, 1892.
2. *Ibid.*, p. 42.

les doutes cessent quand on l'entend, et l'on ne peut être son ami sans devenir son disciple[1] ». Le même charme opère sur La Borde en 1781. « Ceux qui ne font que le lire se rendent rarement à ses raisons; mais on dit que ceux qui l'écoutent ne peuvent résister au charme impérieux de sa brûlante éloquence; il prouve, ou paraît prouver tout ce qu'il avance; et son air franc, grand, simple, sérieux, doux et majestueux inspire une si grande confiance, qu'on n'est jamais tenté de former des doutes sur ce qu'il dit[2] ». Quant à S. Mercier, qui profite de son séjour forcé en Suisse pour aller voir à Zurich l'enthousiaste pasteur en 1784, il reconnaît en lui le fils spirituel de Fénelon et revient féru de physiognomonie[3]. Même des visiteurs moins disposés à l'exaltation laissent agir cette influence d'une individualité singulière; le baron de Frénilly, en 1787, trouve que sa personne, sa voix, sa conversation respiraient la simplicité, la candeur et la vérité », mais sans admettre que ses « fables » aient plus qu'un « principe de vérité[4]. » Hérault de Séchelles et Saint-Fargeaud, l'avocat Target, de Mézy et Rolland de Chambaudoin, conseillers au Parlement de Paris, Grimod de la Reynière et l'abbé Grégoire s'honorent d'être ses correspondants.

Quant aux femmes, comment n'auraient-elles pas été disposées à se soumettre à l'enthousiasme persuasif du mage zurichois, et à justifier du même coup,

1. *Lettres de M. William Coxe à M. W. Melmoth, sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse*; traduites de l'anglais et augmentées des observations faites dans le même pays, par le traducteur. Paris, 1781, p. 126.

2. (La Borde). *Lettres sur la Suisse*. Genève, 1783, t. I, p. 124.

3. L. Béclard, *Séb. Mercier*. Paris, 1903, p. 461.

4. *Souvenirs du baron de Frénilly*, p. p. Chuquet. Paris, 1908, p. 59.

par son système, les pressentiments et les intuitions qui ont de tout temps constitué une « physiognomonie » féminine[1] ? Mme Roland voit Lavater à Zurich en 1787 et reste en relation avec le « célèbre pasteur, connu par ses écrits, sa brillante imagination, son cœur affectueux et la pureté de ses mœurs[2] ». Mme de Genlis, qui a des « principes » différents de ceux de Lavater, en cette matière, et qui « ne juge que par l'expression du sourire », ne laisse pas de tirer vanité de son interview[3]. Mais la plus flatteuse rencontre est celle qui mettra Mme de Custine, en 1797 ou 1798, en face de Lavater, devenu dès 1789 et redevenu, durant l'émigration, l'ami de sa mère Mme de Sabran. En l'apercevant, il se tourna vers celle-ci et s'écria : « Votre fille est transparente ! On lit à travers son front ! Jamais je n'ai vu tant de sincérité ![4] »

Les vicissitudes de la Révolution, loin de diminuer la notoriété de ce voyant helvétique, lui valent en effet la visite de nouveaux pélerins. Le sage et tolérant ami de la liberté avait tenté, par l'entremise de Roland, de sa femme et d'Hérault de Séchelles, d'agir sur le cours des événements et de modérer les rigueurs qui frappaient la maison royale, l'aristocratie, le clergé : effort inutile, qui du moins laissera Lavater particulièrement pitoyable à l'émigration[5]. On ne se lasse pas de lui demander des consultations, même quand le hasard d'un voyage l'amène près des champs de bataille : il tire en 1794 le sinistre

1. G. Finsler, *Lavaters Beziehungen zu Paris in den Revolutionsjahren 1789-1795*. Zürich, 1898.
2. Mme Roland, *Mémoires particuliers*, éd. Dauban, p. 177.
3. *Souvenirs de Félicie*, p. 91.
4. A. Bardoux, *Madame de Custine*. Paris, 1888, p. 126.
5. Neuilly, *Souvenirs et Correspondance*, Paris, 1865, p. 201.

horoscope du comte Charles de Sombreuil[1]. Et quand lui-même tombe blessé à mort par une main française, le commandant de l'armée républicaine exprime à sa veuve les condoléances les plus pathétiques[2].

*
* *

Des relations personnelles de ce genre, une occulte action de bonne heure exercée sur les sectateurs français du magnétisme animal et du somnambulisme, Bergasse et Pougens, Mmes de Bourbon et de Chastené, une sympathie latente avec certaines intuitions de Saint-Martin lui-même, « le philosophe inconnu », avaient fait de Lavater un des inspirateurs invisibles et lointains de l'extraordinaire effervescence qui agita les esprits avant la Révolution. Ses études physionomiques, bien qu'elles se rattachent à ce côté de son activité où le piétisme voisine avec les sciences magiques, avaient malgré tout une allure moins ésotérique. Dès 1778, il s'était préoccupé de faire mettre en français, non l'original allemand de son ouvrage, mais une refonte qu'il avait lui-même entreprise. « Il y travaille d'arrache-pied, écrit Gessner à Meister le 11 octobre; je me demande ce que les Français en diront et s'ils se laisseront jeter de la poudre aux yeux... » Et Meister répond le 22 : « Si la copie ressemble à l'original, nous n'aurons guère pour lecteurs que quelques convulsionnaires ou quelques disciples échappés de l'école de Mme Guyon. J'en suis fâché, avec le fonds d'esprit et

1. *Souvenirs et Fragments* du marquis de Bouillé. Paris, 1908, t. II, p. 144.
2. Cf. le *Publiciste*, 10 pluviôse an IX.

de génie qu'on trouve dans ses quatre volumes on pourrait sans doute faire un ouvrage assez intéressant, mais comment se résoudre à chercher quelques vues ingénieuses, quelques observations pleines de finesse et de tact dans un aussi énorme fatras de folies et de platitudes....[1] »

L'Essai sur la Physiognomonie, destiné à faire connaître l'homme et à le faire aimer, par Jean Gaspard Lavater, citoyen de Zurich et ministre du Saint-Évangile[2], est le résultat de ce labeur, auquel l'auteur associa, pour la rédaction française, Mme de la Fite, femme d'un pasteur à La Haye, Caillard et Renfner : trois volumes luxueusement édités, munis de gravures démonstratives et de déférentes dédicaces, mais qui durent attendre jusqu'en 1803 le complément d'un quatrième tome, les *Règles physiognomiques, ou Observations sur quelques traits caractéristiques*[3]. Or c'est à vrai dire ce volume, différé jusqu'après la mort de l'auteur, qui renfermait le détail de la méthode de Lavater, les applications réellement pratiques d'un système qui était surtout justifié, expliqué, comparé dans les trois volumes publiés à la date de 1786.

Par là s'explique sans doute le vague où reste, à la fin du XVIIIe siècle, l'influence de Lavater en France. Il faut savoir l'allemand pour aborder, dans le texte original, les exercices de divination psychologique dont sa méthode doit fournir la clef ; ou bien, après avoir vu opérer, dans son logis zurichois, « le scrutateur de pensées », on s'ingénie à imaginer les principes d'après lesquels sa clairvoyance a reconnu

1. *Archiv* de Herrig, 1908, 3-4, p. 371.
2. La Haye, 1783-6.
3. La Haye et Paris, an XI-1803.

en Roland une « âme droite et sage », une nature « bonne et fidèle » chez sa femme, et, à travers la séduction « enchantée » d'Hérault de Séchelles, un caractère que l'adoration des femmes et une imagination trop inflammable risquent de mener à sa perte.

Cette manière tout intuitive de pratiquer la physiognomonie aboutit simplement à l'enthousiaste affirmation des merveilleuses correspondances que la divinité a mises dans l'âme et dans la figure humaines. « O visage de l'homme, s'écrie Séb. Mercier, ô miroir plus vrai, plus expressif que son geste, son discours et même son accent, tu peux te déguiser quelquefois; mais tu ne peux éteindre ce rapide éclair qui part de l'âme... Le poète doit croire à la physionomie : tout considéré, elle est moins fautive que toute autre apparence. On forme son langage, ses manières, son ton, son attitude, son style; mais la physionomie, moulée, pour ainsi dire, par le caractère intérieur, est indestructible comme lui.... L'homme de génie ne se distingue-t-il pas au premier bond? Sa physionomie le caractérise[1]... »

Mais, pour un « génie » aussi aisément discernable, qu'il est difficile de découvrir chez des centaines de médiocrités les éléments primordiaux du caractère! Un M. Mallet, qui a lu les *Fragments* de Lavater, lui demandait des éclaircissements qu'il confiait à l'*Année littéraire*[2]. Mme Roland, avant de s'enflammer pour le vénérable Zurichois, sous l'action de son prestige personnel, n'avait pas trouvé assez méthodique le début de sa publication, que son ami Bosc lui avait fait connaître, et qu'elle jugeait bien coûteuse pour

1. *Mon bonnet de nuit*. Neuchâtel, 1784, t. II, p. 126.
2. *Année littéraire*, 1786, t. VI, p. 333.

ce qu'on y découvrait. « On cherche avidement une suite de propositions, de principes qui fassent la base de la science physiognomique; on ne trouve que des descriptions, des portraits...[1] » Cela ne l'empêche pas de tracer son propre dessin « physiognomique », un peu comme les précieuses de 1660 détaillaient les particularités de leur visage. Mais quelles différences dans l'orientation respective de ces portraitistes littéraires! Et comme on sent qu'un siècle de curiosités naturalistes a succédé à une époque de « stylisation » et d'abstraction plus ou moins cartésienne!

Les railleries à l'adresse de la clairvoyance de Lavater ne manquent pas. La plus célèbre est la brochure où Mirabeau, bien qu'il fût l'obligé du pasteur zurichois, affectait de le mettre au même rang que Cagliostro et entendait démasquer en lui un composé bizarre d'instruction et d'ignorance, un dévôt et un magicien, un voluptueux et un mystique[2] : ce libelle, auquel Lavater dédaigne de répondre, fait prévoir les attaques qui ne tarderont pas à assimiler le système tout entier à une des manifestations les plus condamnables de l'illuminisme, du dangereux mysticisme qui met en péril la civilisation européenne.

Chemin faisant, la doctrine physionomique occupe le public et gagne des adhérents. Le *Journal de Lausanne* en fait connaître quelques points en 1792. J.-J. Sue, en 1797, extrait des œuvres de Lavater la

1. *Lettres de Mme Roland*, éd. Perroud. Paris, 1900-2, t. I, p. 309, 314, 334 (1784). Cf. ses *Mémoires*, éd. Perroud, Paris, 1905, t. II, p. 98.

2. *Lettre du comte de Mirabeau à M... sur MM. Cagliostro et Lavater*. Berlin, 1786. Cf. Stern, *Mirabeau und Lavater. Deutsche Rundschau*, 1903-4, t. II, p. 448.

partie la plus substantielle et l'insère dans son *Essai sur la physiognomonie des corps vivants, considérés depuis l'homme jusqu'à la plante*, dont la *Décade philosophique* parle avec éloge[1]. Quand Lavater meurt, le *Publiciste* du 4 pluviôse an IX publie une apologie de l'homme et de la doctrine, et s'élève contre les « sophistes intolérants » qui ont pu s'acharner à le dénigrer et à le tourner en ridicule, parce qu' « amoureux de leurs systèmes, bouffis d'orgueil, se croyant les oracles de la raison universelle », ils s'indignaient « de ce que Lavater ne se prosternait pas devant leurs réputations usurpées ».

Nous rencontrons la même impatience des objections sceptiques dans une note de l'*Essai sur les Révolutions* : Chateaubriand émigré, d'ailleurs, ne néglige pas d'appliquer les indications de Lavater sur la graphologie[2], se faisant fort de lire dans le fond des âmes médiocres et fermées au moyen de ces procédés que « notre siècle raisonneur a trop dédaignées... Toute l'antiquité a cru à la vérité de cette science, et Lavater l'a portée de nos jours à une perfection inconnue. La vérité est que la plupart des hommes la rejettent parce qu'ils s'en trouveraient mal. Nous pourrions du moins porter son flambeau dans l'histoire. Je m'en suis servi souvent avec succès dans cette partie. Quelquefois aussi je me suis plu à descendre dans le cœur de mes contemporains. J'aime à aller m'asseoir, pour ces espèces d'observations, dans quelque coin obscur d'une promenade publique, d'où je considère furtivement les personnes qui passent autour de moi. Ici, sur un

1. *Décade philosophique*, an V, t. III, p. 267.
2. Cf. A. Le Braz, *Au pays d'exil de Chateaubriand*. Paris, 1909, p. 44.

front à demi ridé, dans ces yeux couverts d'un nuage, sur cette bouche un peu entr'ouverte, je lis les chagrins cachés de cet homme qui essaye de sourire à la société; là, je vois sur la lèvre inférieure de cet autre, sur les deux rides descendantes des narines, le mépris et la connaissance des hommes percer à travers le masque de la politesse; un troisième me montre les restes d'une sensibilité native étouffée à force d'avoir été déçue... [1] »

Un autre émigré, un peu plus tard, s'en prenait au contraire à cette révélation prétendue des caractères par les dehors, comme à la coupable et inquiétante intrusion des sociétés secrètes allemandes — et peut-être françaises — sur la sécurité civile. La connaissance de ces signes, telle que l'abbé Barruel l'extrayait d'instructions envoyées à des « illuminés majeurs » [2], semblait être l'habileté fondamentale de ces recruteurs d'un nouveau genre : il y avait là une pratique insidieuse des groupements occultes auxquels on attribuait la Révolution, — et, par conséquent, une fâcheuse doctrine que devait rejeter la conservation sociale...

Les idées de Lavater, chemin faisant, ont rencontré la vogue passagère dont jouit dans toute l'Europe une doctrine qui présente, dans les applications pratiques que le grand public en voudrait tirer, de grandes analogies avec la physiognomonie : le système de Gall. Assurément, la littérature n'a pas grand chose à extraire de celui-ci. Les gens un peu informés, d'ailleurs, se rendent compte que sur un point seulement, — la correspondance relative de la forme exté-

1. *Essai*, 1re partie, chap. XIX.

2. *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*. Hambourg, 1798, t. III, p. 49; t. IV, p. 39.

rieure de la boite crânienne à la construction intérieure du cerveau, — « la doctrine du docteur Gall se trouve en contact avec la science réchauffée par Lavater, dans les dernières années du siècle précédent », et que « ce serait la mal juger que de la prendre pour une *physiognomonie*[1] » Mais il va sans dire que pour le commun des gens, c'est bien une divination qui vient compléter les horoscopes lavatériens : on palpera, dans les salons, la bosse de l'imagination, de la bonté ou du « penchant au larcin » avec la même désinvolture qu'on mettait à interpréter « l'œil pendu » qui laisse paraître le blanc de la cornée au-dessous de l'iris, ou la gencive trop visible sous le retroussement de la lèvre supérieure.

Aussi les deux systèmes sembleront-ils avoir lié partie[2], et peut-être au détriment de celui de Lavater. Il garde, au début du XIXe siècle, une apparence quelque peu mystérieuse : il se rapproche de la bonne aventure, ou peu s'en faut, dans une publication comme celle-ci, qui est de 1801 : *Le Petit Lavater, ou tablettes mystérieuses; almanach dans lequel on trouve le télescope de l'astrologue, le symbole de la sagesse et de la justice, d'après les savants Égyptiens et le petit Lavater; fin du grand Lavater; ce qu'il a fait, ce qu'il a dit en mourant...* A peine réhabilité par les deux volumes de 1802, *Physiologie, ou l'art de connaître les hommes sur leur physionomie,* qui avaient précédé la fin de la traduction de l'original, Lavater est l'objet, en 1807, d'une sérieuse publication due à

1. *Lettre* de Charles Villers à Georges Cuvier *sur une nouvelle théorie du cerveau par le Dr Gall.* Metz, 1802, p. 39.

2. X. *Sur les systèmes de Lavater et du Dr Gall,* dans le *Publiciste* du 13 février 1806; *Exposition de la doctrine physionomique du Dr Gall,* dans la *Biblioth. franç.* de Pougens, nov. 1803.

un médecin de valeur, Moreau de la Sarthe, qui, dans son *Art de connaître les hommes par la physionomie*, ordonne et complète sur quelques points les données du maître. Mais les objections ordinaires n'ont pas cessé d'avoir cours; et il est probable que Désaugiers répondait à la défiance générale en représentant, dans son *Avis au public, ou le Physionomiste en défaut*[1], les méprises du provincial Jeannin, que sa perspicacité prétendue, en matière de physiognomonie, n'empêchait pas d'être bouffonnement berné.

Détail significatif : ce sont les hommes que leur destinée a mis dans la situation de « connaisseurs d'âmes » par excellence qui font à Lavater les plus graves objections. Manque de souplesse, dit le prince de Ligne, d'un système qui prétend fournir des indications générales en des cas où l'infinie variété des apparences ne souffre que des observations de détail; « Lavater et ceux qui travaillent dans son genre ont tort s'ils s'imaginent que les yeux de tel pays disent ce que les mêmes yeux expriment dans un autre. Les figures diffèrent comme les langues[2]... » Charlatanisme, affirme Napoléon, d'une doctrine qui procède inconsidérément aux plus hâtives associations d'idées. « A peine voyons-nous les traits d'un homme, que nous voulons prétendre connaître son caractère. La sagesse serait d'en repousser l'idée, de neutraliser ces circonstances mensongères. Un tel m'a volé; il avait les yeux gris; depuis, je ne verrai plus d'yeux gris sans l'idée de la crainte du vol, etc.[3] » En face

1. Opéra-comique en deux actes, musique de Piccini; Opéra-Comique, 22 novembre 1806.

2. *Lettres et pensées du maréchal prince de Ligne*, coll. Barrière, p. 21.

3. *Mémorial de Sainte-Hélène*, juillet 1816. Paris, 1823, t. V, p. 85.

de ces réalistes, il n'y a guère, avec les médecins attentifs aux relations du physique et du moral, que des rêveurs, presque des mystiques, pour rester fidèles, au début du XIXe siècle, à l'admiration soulevée par Lavater à la fin de l'Ancien Régime. « Si je vous accorde que Lavater est un enthousiaste, écrit Senancour, vous m'accorderez qu'il n'est pas un radoteur. Je soutiens que de trouver le caractère et surtout les facultés des hommes dans leurs traits, c'est une conception du génie, et non pas un écart de l'imagination... Au reste, nulles recherches peut-être ne sont moins susceptibles de la certitude des sciences exactes[1]... »

Pour trouver enfin une conciliation de tant de vues contradictoires, et surtout une vivante utilisation de données restées si longtemps suspectes ou spécialement techniques, il faut arriver au plus grand pétrisseur de masques de la littérature moderne, Balzac.

***

Rechercher ce que doit à Lavater l'auteur de la *Comédie humaine*, c'est préciser l'origine de maintes correspondances physiques et morales, assignées à ces personnages dont la galerie fait concurrence à l'état civil par l'allure vivante autant que par le nombre ; et c'est, du même coup, ramener à leur source bien des signalements physiologiques attribués à leurs héros, à la suite de Balzac, par des romanciers français plus récents. C'est esquisser aussi un paragraphe de ce chapitre, *La philosophie scientifique dans l'œuvre de*

1. *Oberman*, lettre LI.

Balzac, qu'ont en général négligé biographes et critiques[1].

Sans doute une partie des indications signalétiques employées par le grand romancier pour individualiser tout un peuple de héros ou de comparses lui auraient-elles été suggérées par l'observation, ou par les *on-dit* traditionnels en matière de physiognomonie; et, de même, quelques-unes de ses hypothèses les plus caractéristiques, en fait de biologie humaine, lui seraient venues aisément d'ailleurs, même avant Geoffroy Saint-Hilaire : cependant le nom de Lavater, le code « lavatérien » des visages et de leur signification se trouvent trop expressément associés, dans son œuvre, à la différenciation physique de ses personnages, pour qu'il ne faille pas se préoccuper en toute première ligne de cette méthode qui permettait de lutter contre l'uniformité apparente et les « types effacés » du XIX^e^ siècle niveleur.

C'est le 20 août 1822 que le jeune écrivain mande à sa sœur, avec une satisfaction où la vanité du propriétaire le dispute à l'impatience du néophyte : « J'ai acheté un superbe Lavater qu'on me relie. » Sans doute s'agit-il de la belle réédition, publiée en 1820 par le docteur Maygrier, du *Lavater* qu'avait donné Moreau de la Sarthe en 1807, avec les six cents gravures qui en illustraient le texte[2]. On y trouvait, au tome II, un large développement sur l'homogénéité des corps humains propre à justifier l'ambition qu'eut de bonne heure le romancier, de « coordonner ses créations » : il préparait Balzac à adopter d'enthou-

1. Cf. A. Le Breton, *Balzac*. Paris, 1905, p. 99 et suiv., où l'importance de cette question est signalée.

2. *L'Art de connaître les hommes par la physionomie*. Paris, 1820, 10 vol. in-8°.

siasme, à quelques années de là, l'hypothèse de l'unité organique[1].

... Une partie tient à l'autre comme à sa racine... Chaque partie d'un tout organique est semblable à l'ensemble et en porte le caractère... Comme chaque partie du corps se trouve en rapport avec le corps auquel elle appartient, la mesure d'un seul membre, d'une seule petite jointure du doigt, peut servir de règle pour trouver et pour déterminer les proportions de l'ensemble, la longueur et la largeur du corps dans toute son étendue... C'est ce qui fait que chaque corps organique compose un tout dont on ne peut rien retrancher, et auquel on ne peut rien ajouter sans qu'il résulte du désordre ou de la difformité... *La nature ne s'amuse pas à apparier des parties détachées, elle compose d'un seul jet; ses organisations ne sont pas des pièces de rapport...* Le corps humain peut être envisagé comme une plante, dont chaque partie conserve le caractère de la tige...

Il ne s'agissait encore, pour Lavater, que de « l'homogénéité des corps humains » : mais déjà de tels articles étaient gros d'encouragements. Cuvier et la fameuse reconstitution d'êtres disparus dont il ne reste qu'un os, Geoffroy Saint-Hilaire et la théorie de l'unité de composition organique transporteront dans les sciences biologiques cette hypothèse de la parfaite cohésion des êtres. Pour Balzac comme pour son Raphaël, « les formes infinies de tous les règnes étaient les développements d'une même substance, les combinaisons d'un même mouvement, vaste respiration d'un être immense... » D'ailleurs, d'accord avec les mystiques, il maintient en face des séductions du panthéisme un dualisme persistant. Bien que « dans la vie réelle, dans la société, les faits s'enchaînent si

1. Cf. dans Spœlberch de Lovenjoul, *Histoire des œuvres de Balzac*. Paris, 1879, les Préfaces de F. Davin.

fatalement à d'autres faits, qu'ils ne vont pas les uns sans les autres[1] », le monde de l'esprit constitue un domaine distinct, où se meut cette « volonté » dont Louis Lambert, dans le traité que lui attribue Balzac, aurait décrit les attributs en se servant d'arguments empruntés à Mesmer, Lavater et Gall : ordre quasi transcendant de facultés, métapsychisme auquel se rattachent les idées du grand romancier sur les pressentiments et les rêves, les antipathies instinctives, l'action de l'âme à distance et la transmission de la pensée; car « si les idées sont une création propre à l'homme, si elles subsistent en vivant d'une vie qui leur soit propre, elles doivent avoir des formes insaisissables à nos sens extérieurs, mais perceptibles à nos sens intérieurs quand ils sont dans certaines conditions[2]. »

Mais l'unité de l'univers empêche des solutions de continuité de se produire entre le monde de la matière et celui de l'esprit : nulle part, le contact n'est perdu de l'un à l'autre, et l'interpénétration reste parfaite. Sur deux points, en particulier, Balzac se préoccupe, tout en continuant « l'œuvre analytique dont il portait la synthèse en lui-même[3] », de rendre manifeste l'action réciproque du monde de la volonté et du monde de la matière.

D'une part, « l'influence exercée sur l'âme par les lieux est une chose digne de remarque[4] »; les eaux, les montagnes, la diversité des milieux naturels et sociaux impriment leur marque sur le moral de

1. *Dernière incarnation de Vautrin*, p. 18 de l'éd. M. Lévy.
2. *Ursule Mirouët*, p. 315.
3. Introduction de F. Davin pour la quatrième édition des *Études philosophiques*.
4. *La Femme de trente ans*, p. 53.

l'homme. « Il est des monuments dont l'influence est visible sur les personnes qui vivent à l'entour » (*Béatrix*). « La loi qui régit la nature physique relativement à l'influence des milieux atmosphériques pour les conditions d'existence des êtres qui s'y développent, régit également la nature morale » (*Envers de l'histoire contemporaine*). Cette accommodation, ce « travail d'harmonie intime qui se fait chez les êtres organisés » (*Duchesse de Langeais*) détermine peut-être des caractères que l'hérédité pourra transmettre : « les êtres humains prennent-ils, comme les autres, quelque chose aux milieux dans lesquels ils se développent, et gardent-ils pendant des siècles les qualités qu'ils en tirent? » En tout cas, l'analogie est constante entre l'être humain et son milieu. *Milieu surtout physique* (d'où la nécessité de prolonger les descriptions, « les cadres devraient passer avant les portraits ») : Gobseck et sa maison, Guérande et ses habitants se ressemblent, « vous eussiez dit de l'huître et son rocher »; « à Paris, les différents sujets qui concourent à la physionomie d'une portion quelconque de cette monstrueuse cité s'harmonisent admirablement avec le caractère de l'ensemble. Ainsi portier, concierge ou suisse, quel que soit le nom donné à ce muscle essentiel du monstre parisien, il est toujours conforme au quartier dont il fait partie, et souvent il le résume [1] ». *Milieu plus complexe*, où des influx moraux s'ajoutent à des actions physiques : « la réunion des condamnés est un des plus grands crimes sociaux » (*Envers de l'histoire*); « La nature, pour l'employé, c'est les bureaux; son horizon est de toutes parts borné par des cartons verts; pour lui, les

1. *Ferragus*, p. 87.

circonstances atmosphériques, c'est l'air des corridors, les exhalaisons masculines contenues dans des chambres sans ventilateurs, etc. » (*Les Employés*).

Et voici, d'autre part, et à l'inverse, l'action exercée par le monde moral sur la matière physiologique. Les matérialistes diraient simplement que la vivacité ou l'âcreté du sang, le déséquilibre d'un tempérament, déterminent à la fois le caractère et l'apparence physique. Pour Balzac, au contraire, « la vie habituelle fait l'âme, et l'âme fait la physionomie » (*Curé de Tours*). Non pas seulement l'expression du visage et l'harmonie des traits, résultats « de cette beauté morale qui réagit sur la forme, et qui, non moins que les travaux et les veilles, dore les jeunes visages d'une teinte divine » (*Un grand homme de province*); le détail même des linéaments lui semble résulter d'une sorte de modelage effectué sur la matière humaine par un influx mystérieux. « La phrénologie et la physiognomonie, la science de Gall et de Lavater, qui sont jumelles, dont l'une est à l'autre ce que la cause est à l'effet, démontrent aux yeux de plus d'un physiologiste les traces du fluide insaisissable, base des phénomènes de la volonté humaine, et d'où résultent les passions, les habitudes, les formes du visage et celles du crâne[1]. » C'est cette sorte d'évaporation du fluide impondérable qui, pour Balzac, détermine les modalités de l'être extérieur. Même les yeux en peuvent être affectés : l'éclat solaire de ceux de Wilfrid (*Séraphita*) « annonçait avec quelle avidité sa nature aspirait la lumière »; ceux de B. Claës (*Recherche de l'absolu*) ont « la vivacité brusque que

1. *Ursule Mirouët*, p. 91.

l'on a remarqué chez les grands chercheurs de causes occultes » ; le regard de l'avare, celui du voluptueux, du joueur ou du courtisan, « contracte nécessairement certaines habitudes indéfinissables, des mouvements furtifs, avides, mystérieux » (*Eugénie Grandet.*)[1] Le grand observateur a cru voir dans la main l'incarnation la plus évidente de la pensée, et dans la chirologie un autre procédé d'investigation : « apprendre à connaître les sentiments par les variations atmosphériques de la main est une étude moins ingrate et plus sûre que celle de la physionomie[2] » ; ou bien c'est la *Physiologie gastrologique* dont il lui semble que Lavater a fait trop peu d'état — ou la *Théorie de la démarche* qu'il lui faudra élaborer lui-même parce que, indiquée par Lavater, elle « occupe peu de place dans son magnifique et très prolixe ouvrage ».

Cependant, fondée comme elle semblait dans ses principes et justifiée par des apparences scientifiques, trouvant enfin son complément dans les localisations cérébrales proposées par la doctrine de Gall, comment la *Physiognomonie* n'offrirait-elle pas à l'observateur de profession la plus précieuse des méthodes pour scruter les visages et procéder à cette investigation « intuitive » que le grand romancier s'est vanté d'avoir exercée dès sa jeunesse? « Elle pénétrait l'âme sans négliger le corps, ou plutôt elle saisissait si bien les détails extérieurs qu'elle allait sur-le-champ au-delà. » Il ne se contentera pas d' « étudier comme Lavater sur tous les visages, les

1. Cf. la *Théorie de la Volonté* dans *Louis Lambert*, p. 43 et 53 ; dans la *Physiologie du mariage*, p. 127.
2. *Physiologie du mariage*, Méditation XVII.

stigmates qu'y impriment les passions et les vices[1] ». Il répètera souvent ce qu'il proclame pour la première fois avec netteté dans la *Physiologie du Mariage* : « la physiognomonie de Lavater a créé une véritable science. Elle a pris place enfin parmi les connaissances humaines. Si, d'abord, quelques doutes, quelques plaisanteries accueillirent l'apparition de ce livre, depuis, le célèbre docteur Gall est venu, par sa belle théorie du crâne, compléter le système du Suisse, et donner de la solidité à ses fines et lumineuses observations[2]. » Il ira même jusqu'à admettre la partie « divinatoire » du système, au moins pour certaines destinées singulières. « Les lois de la physiognomie sont exactes, non seulement dans leur application aux caractères, mais encore relativement à la fatalité de l'existence. Il y a des physionomies prophétiques. S'il était possible, et cette statistique vivante importe à la société, d'avoir un dessin exact de ceux qui périssent sur l'échafaud, la science de Lavater et celle de Gall prouveraient invinciblement qu'il y avait dans la tête de tous ces gens, même chez les innocents, des signes étranges. Oui, la fatalité met sa marque au visage de ceux qui doivent mourir d'une mort violente quelconque![3] »

L'observateur, le physionomiste, le précurseur de Lombroso, le visionnaire intuitif redevient romancier : et il ne manque pas, en nous présentant ses personnages, d'accorder leur signalement extérieur à leur psychologie intime. Sur la plupart des points, il reste fidèle aux données lavatériennes dans cette éla-

1. Mme Laure Surville, *Balzac, sa vie et ses œuvres, d'après sa correspondance.*
2. Méditation XV.
3. *Une ténébreuse affaire*, p. 3.

boration des visages. Le front est pour Lavater « ce qui se trouve de plus prophétique en l'homme ». Il connaît les « fronts à idées imparfaites et confuses »[1], « les fronts très en avant, mais dont le haut se replie fort en arrière, avec un nez arqué et la partie inférieure du visage très allongée, traits d'un homme qui chancelle sur les bords de l'abîme de la folie[2] ». Le front de Mme de Mortsauf, « arrondi, proéminent comme celui de la Joconde, paraissait plein d'idées inexprimées, de sentiments contenus, de fleurs noyées dans des eaux amères » (*Lys dans la vallée*). « Des fronts hauts, mais fuyant à leur sommet... trahissent une pente au matérialisme... » (*Ursule Mirouet*). « Tous les fronts bombés sont idéologues » (*Grandissart*). Comme Lavater[3], Balzac attribue au nez une valeur révélatrice éminente; il s'étonne que Mlle Cormon ait « un nez aquilin contrastant avec la petitesse de son front, car il est rare que cette forme de nez n'implique pas un beau front » (*Une vieille fille*). Le nez aquilin de M. d'Hauteserre « relevait un peu sa figure » (*Ténébreuse affaire*); celui de Sylvain Pons, donquichottesque, « exprime une disposition native à ce dévouement aux grandes choses qui dégénère en duperie » (*Cousin Pons*), tandis que celui de Roguin est « ignoblement retroussé » (*Cousin Pons*). Pour Balzac comme pour Lavater, « l'immobilité des narines accuse une sorte de sécheresse » (Camille Maupin dans *Béatrix*).

« De grosses lèvres bien prononcées, affirme la *Physiognomonie*[4], répugnent à la fausseté et à la

1. T. II, p. 125.
2. T. III, p. 84.
3. T. II et III, *passim*.
4. T. II, p. 191.

méchanceté » : Mlle Cormon aura « de grosses lèvres rouges, l'indice d'une grande bonté » (*Une vieille fille*), et Popinot « une bouche sur les lèvres de laquelle respirait une bonté divine... de bonnes grosses lèvres rouges, à mille plis... » (*l'Interdiction*). Tous les personnages largement sympathiques, l'abbé Bonnet, le Dr Benassis auront de grosses lèvres. Inversement, le méchant homme a « les coins de la bouche abaissés[1] ; » et des lèvres resserrées, remontant aux deux extrémités, dénotent un fond de vanité, peut-être aussi de malice[2] : Grandet et Gobseck, naturellement, auront les lèvres minces que l'observation a toujours attribuées aux avares. Chez le farouche capitaine italien de l'*Autre étude de femme*, « la lèvre inférieure, mince et très mobile, s'abaissait aux deux extrémités, au lieu de se relever, ce qui semblait trahir un fonds de cruauté dans ce caractère en apparence flegmatique et paresseux ». Un retroussement habituel, à la commissure des lèvres, annonce des penchants à l'ironie (*Langeais*). Les dents petites et courtes, selon l'observateur zurichois, dénotent une force de corps extraordinaire[3] : voilà un détail qu'il aurait fallu attribuer à l'incomparable lutteur, Vautrin! En tout cas, Balzac a tenu à spécifier que, dans la physionomie de l'assassin Tascheron, « un trait confirmait une assertion de Lavater sur les gens destinés au meurtre, il avait les dents de devant croisées ». De même pour Tonsard dans les *Paysans*. Quant au menton, la *Physiognomonie* lui attribuait une grande importance. « Un menton mou, charnu et à double étage est, la

1. T. II, p. 194.
2. T. II, p. 192.
3. T. II, p. 204.

plupart du temps, la marque et l'effet de la sensualité[1] ». Chez Véronique (*Curé de village*), « le menton et le bas du visage étaient un peu gras,.. et cette forme épaisse est, suivant les lois impitoyables de la physiognomonie, l'indice d'une violence quasi-morbide dans la passion ». « Les femmes à menton gras sont exigeantes en amour » (*Béatrix*). Même trait chez la Natalie du *Contrat de mariage*. Inversement, « les mentons plats, disait Lavater, supposent la froideur et la sécheresse du tempérament[2] ». Le déplorable mari du *Lys dans la vallée*, M. de Mortsauf, a le menton « droit et long ». Enfin, le *menton de galoche*, indice d'un vice rachitique, marque de la pusillanimité[3], a été attribué à M. d'Hauteserre (*Ténébreuse affaire*) qui en reçoit « un air de soumission en parfaite harmonie avec son caractère », à Athanase Granson (*Vieille fille*) qui finit par le suicide.

Balzac n'a guère multiplié, dans ses signalements, les indices offerts par l'oreille humaine : il suivait sans doute, ici encore, son modèle qui, de l'aveu de ses commentateurs[4], avait très peu avancé l'interprétation de ce détail du visage. En revanche, le grand romancier a merveilleusement différencié son étude et sa description des yeux et des regards, alors que son guide, visiblement coloriste médiocre, s'en tenait aux formes, à la coupe de l'œil, sans fournir, en matière de nuances, d'autres indications que les généralités attribuant au « génie » les yeux d'un jaune tirant sur le brun, ou associant la couleur bleue

1. T. II, p. 186.
2. T. II, p. 186.
3. T. II, p. 187.
4. T. II, p. 208.

à la douceur et la couleur brune à la fermeté[1]. Sans doute Balzac a-t-il emprunté à Lavater, — pour qui « des yeux qui, vus de profil, semblent presque de niveau avec le profil du nez... indiquent constamment une organisation faible[2] » — ce trait qu'il attribue à Mlle Cormon : « des yeux d'une couleur indécise, à fleur de tête, donnaient au visage un air d'étonnement et de simplicité moutonnière qui seyait d'ailleurs à une vieille fille. » Quant au reste, il a singulièrement étendu la gamme des iris humains et de leur signification, depuis les petits yeux jaune clair du juge Camusot, « pleins de cette défiance qui passe pour de la ruse », jusqu'aux « yeux verdâtres de Mme de Mortsauf, semés de points bruns », depuis l'œil clair, jaune et dur, lumineux sans chaleur, de son mari, ou les yeux, jaunes comme ceux d'une fouine, de Gobseck, jusqu'aux yeux gris, à la fois doux et fiers, d'Ursule Mirouët, aux yeux gris mélangés de noir, et si résignés, de Mlle Taillefer, aux yeux d'un bleu clair et riche de B. Claës. Contrairement à Lavater, il attribue volontiers l'œil bleu à des natures « terribles à froid », et il le signale chez Me Grévin, caractère absolu, chez Maxime de Trailles, chez l'abbé Bonnet, « lumineux de foi, brûlant d'espérance vive ». Il sait que la couleur apparente des prunelles trompe parfois; Natalie a des yeux « noirs en apparence, mais en réalité, d'un brun orangé » (*Contrat de mariage*). Surtout, il sait distinguer entre les yeux et le regard, admire le coup d'œil impénétrable de Talleyrand (*Ferragus*), parle de « ces regards à l'aide desquels les femmes blondes paraissent être brunes » (*Secrets*

1. T. II, p. 138.
2. T. III, p. 89.

de la Princesse de Cadignan), admet que chez un avare comme Grandet le regard contracte « des habitudes indéfinissables, des mouvements furtifs, avides, mystérieux ».

Lavater n'avait guère fait qu'indiquer le parti que l'observateur pouvait tirer d'autres indices encore, l'écriture, le maintien, la démarche : « ceux-ci ne sont naturels qu'en partie, et la plupart du temps nous y mêlons quelque chose d'emprunté ou d'imité ; mais ces imitations même, et les habitudes qu'elles nous font contracter, sont encore des résultats de la nature, et rentrent dans le caractère primitif ». On sait quel développement ces suggestions secondaires ont pris dans la pensée de Balzac, et comment ses idées sur les variations atmosphériques de la main, ou sa théorie de la démarche, s'y viennent rattacher.

Le neuvième volume tout entier du *Lavater* de 1820 était consacré à l'illustration d'une autre thèse qui n'était pas nouvelle, mais qui se trouvait systématisée ici d'une manière saisissante : l'analogie des types humains avec les types animaux. Balzac n'en a pas seulement retenu quelques traits particulièrement expressifs, les yeux de chèvre [1] qu'il attribue à Goupil dans *Ursule Mirouët*, « deux yeux de chèvre, une prunelle cerclée de jaune, à la fois lascifs et lâches », la tête de cheval, la tête de lion [2] qui caractériseront respectivement Balthasar Claës ou, dans *Une ténébreuse affaire*, Mlle Goujet la « grande haquenée », et Z. Marcas avec ses cheveux en crinière, son nez court, écrasé, large et fendu au bout comme celui d'un lion, son front partagé par un sillon puissant,

1. T. IX, p. 168.
2. *Ib.*, p. 112.

ses pommettes velues et ses joues creuses. Il a rendu hommage au « système scientifique qui attribue à chaque visage humain une ressemblance avec la face d'un animal » (*Recherche de l'absolu*); car « les ressemblances animales, inscrites sur les figures humaines, et si curieusement démontrées par les physiologistes, reparaissent vaguement dans les gestes, dans les habitudes du corps » (*Peau de chagrin*). Et par là, il se ralliait encore à la grande théorie unitaire qui peut paraître prétentieuse à ses lecteurs d'aujourd'hui, mais qui a donné une partie de sa signification à l'effort même de la *Comédie*.

La nature fondamentale de l'homme, ses rapports fonciers avec ses compagnons de planète seront-ils seuls à apparaître dans le visage et les autres indices extérieurs, démarche, attitudes et gestes? Et comment les modifications apportées par l'habitude ne s'inscriraient-elles pas à leur tour dans ce répertoire si complet? Moreau de la Sarthe, au tome VI, avait repris et développé les idées de Lavater sur l'influence des métiers et des professions. « On a bien observé et bien décrit les grandes variétés de l'espèce humaine : il ne serait pas moins curieux et moins utile d'étudier les variétés de détail, qui sont si nombreuses, et qui dépendent de la diversité des conditions des hommes chez les peuples policés... Chaque métier, chaque profession doit être regardée en général comme une éducation spéciale prolongée, et de toute la vie, qui développe, exerce, fortifie quelques organes, et établit un rapport particulier de l'homme avec la nature... » Le roman des *Employés* devait illustrer « cette partie de la physiologie, si peu connue et si féconde, qui explique les rapports de l'être moral avec les agents extérieurs de la nature. » Toute la série,

d'ailleurs, des *Études de mœurs* prétendait bien prouver par des démonstrations particulières cette loi d'adaptation et d'assimilation sociale, avec toutes les conséquences qu'elle doit manifester au regard de l'observateur. Et l'introduction écrite par F. Davin, en 1835, sous l'inspiration de Balzac, pour présenter au public cette partie de la *Comédie humaine*, ne manquait pas d'y insister. « Il ne suffit pas d'être un homme, il faut être un système, disait-on de l'auteur... Certes on peut dire de lui qu'il a fait marcher les maximes de La Rochefoucauld, qu'il a donné la vie aux observations de Lavater en les appliquant... »

*
* *

Balzac est, de toute la génération de 1830, l'écrivain qui a coordonné le plus rigoureusement — en y ajoutant — les données lavatériennes : il est permis de croire que c'est par son œuvre, grâce à sa diffusion et à l'intensité d'évocation qu'elle recèle, que le plus grand nombre de notions physiognomoniques ont passé dans la littérature française. Autour de lui, d'ailleurs, les fervents ne manquent pas. Stendhal ne pousse pas aussi loin qu'on pourrait croire la liaison des indices physiques avec les caractères moraux. Il se contente, par exemple, de signaler chez Julien Sorel, comme une « spécialité saisissante parmi les innombrables variétés de la physionomie humaine », des cheveux châtain foncé, plantés fort bas, qui lui donnaient un petit front, et dans les moments de colère un air méchant[1]. La grande pâleur de ce

1. *Le Rouge et le Noir*, chap. IV.

héros par excellence de Stendhal, son nez aquilin et ses grands yeux noirs ne complètent que modérément son signalement.

George Sand, elle, est une admiratrice enthousiaste des idées de Lavater. « Je suis convaincue pour ma part que ce système est bon, et que Lavater doit être un physionomiste presque infaillible. Mais je pense qu'un livre, si excellent qu'il soit, ne peut jamais être une parfaite initiation aux mystères de la science. Il serait à souhaiter que Lavater eût formé des disciples dignes de lui, et que la physiognomonie, telle qu'il parvint à la posséder, pût être enseignée et transmise par des cours et par des leçons, comme l'a été la phrénologie[1] ». En attendant, l'auteur de *Mauprat*, qui « avait eu Lavater entre les mains dans son enfance », qui en 1829 avait rencontré « un homme très distingué qui croyait fermement à Lavater » et qui sans doute l'y avait ramenée, est très avisée des objections opposées par les partisans de l'éducation à un système qui semble admettre une prédestination et un déterminisme absolus. « Lavater, accusé de fatalisme aussi dans son temps, était l'homme le plus chrétien que l'Évangile ait jamais formé[2] ».

Le Richelieu de Vigny dans *Cinq-Mars* a « une bouche presque sans lèvres, et nous sommes forcé d'avouer que Lavater regarde ce signe comme indiquant la méchanceté à n'en pouvoir douter » : intrusion au moins singulière de la science de l'auteur dans un récit historique. Hugo se garde de

1. Cf. toute la 7e *Lettre d'un voyageur*, « sur Lavater et sur une maison déserte ».

2. *Mauprat*, p. 381. Sur l'enthousiasme de G. Sand pour Lavater, cf. Dora d'Istria, *Die deutsche Schweiz*. 2e éd. Zürich, 1860, t. II, p. 46.

pareilles maladresses, mais le costume de ses personnages de roman l'intéresse plus que leurs traits. Quant à Th. Gautier, il est trop artiste pour ne pas tirer parti des indications fournies par la physionomie quand il s'agit de présenter au lecteur des personnages imaginaires, mais le goût du pittoresque et du truculent le pousse à détailler, dans le *Capitaine Fracasse*, des visages dont l'aspect extérieur est souvent contredit par les dispositions réelles. Si la marquise de Bruyères a bien la psychologie afférente à ses deux yeux à fleur de tête et à ses sourcils en arc, si le Scapin possède la laideur d'âme qui convient à sa tête de renard et à sa prunelle jaune, le Tyran de la troupe dément par son humeur débonnaire son signalement horrifique, « de gros soucils charbonnés, larges de deux doigts, noirs comme s'ils eussent été en peau de taupe, se rejoignant à la racine du nez ».

Même des romanciers mondains comme Ch. de Bernard se préoccupent d'accommoder à la doctrine de Lavater leurs créations, ou de relever les contrastes qui, dès l'examen du visage, indiquent chez elles des conflits de sentiments. Chez Mme de Bergenheim, dans *Gerfaut*, « les détails étaient féconds en nuances et en oppositions. Les cheveux d'un châtain clair et doux s'arrondissaient autour des tempes en courbes larges et plates avec une sorte d'ingénuité, tandis que les sourcils plus foncés donnaient parfois au front une gravité imposante. Le même contraste régnait dans la bouche : le peu de distance qui la séparait du nez eût paru, d'après Lavater, l'indice d'une énergie virile; mais la lèvre inférieure, qui avançait en s'arrondissant avec cette grâce qu'on a nommée autrichienne, en imprégnait le sourire d'une volupté

angélique[1] ». Un vaudeville en deux actes[2], en 1848, fait triompher sur la scène du Gymnase le bon Lavater en personne, qui a démasqué un vil assassin dans la figure du jeune marquis de Trevel.

*
* *

A mesure que la science se montrait plus exigeante à l'égard de ceux qui se réclamaient d'elle, la doctrine de Lavater se dépouillait de quelques-uns des titres qui lui avaient conféré son prestige. Challemel-Lacour renverra aux Petites-Maisons, ou peu s'en faut, le sot qui se cache derrière « cette énigme qu'on appelle Lavater, lequel, justement ridiculisé de son temps, est resté chez nous, je ne sais par quelle fortune propice, en possession d'une sorte de popularité et l'objet d'admirations plus vives qu'éclairées ». Ces admirations, on sent qu'elles se détachent de lui et de son système dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle : on n'est plus aussi sûr des diagnostics que sa doctrine semblait permettre de porter. D'autre part, les procédés de composition des romanciers, s'efforçant de mettre en vedette un seul détail, mais caractéristique, abandonnant le portrait *composé*, le personnage campé une fois pour toutes et muni de prime abord de toutes ses particularités physiques, sont moins favorables à ces états signalétiques où excellait un Balzac. Enfin, les théories de Zola sur l'hérédité donneront la principale importance à un indice dominant, legs des névroses ancestrales accumulées et tyranniques, plutôt qu'elles ne rechercheront

1. P. 45.
2. Par Dumanoir et Clairville.

un ensemble de traits qui refléterait un amalgame de dispositions psychologiques.

Aussi la science de Lavater semble-t-elle reprendre, dans la littérature française, la place un peu mystérieuse et l'apparence occultiste qu'elle avait au XVIIIe siècle. Dumas fils y croit et s'en vante, comme il croit à la chiromancie : D'Arpentigny et Desbarolles voisinent avec le sage zurichois dans ses admirations. « Ce n'est pas impunément qu'on a le teint brun, blanc, rose, ou jaune, les cheveux blancs et plats de l'albinos, ou les cheveux noirs et crépus du nègre, les mains courtes ou longues, minces ou grasses, molles ou dures; bref, vous êtes bien convaincus comme moi qu'on ne saurait être César avec le masque de Grassot, ni Raphaël avec la face de Marat[1] ». Aussi Paul, dans le *Régent Mustel*, a-t-il « ce même nez aquilin, signe d'énergie, de courage et de volonté ». L' « homme à femmes » est « un grand gaillard au teint ambré, à la voix métallique, à l'œil cave, au front pâle, à la crinière, à la moustache noires, aux belles dents larges et fortes[2] ». Et comme une prédestination impitoyable enserre chaque individu et l'enclôt dans le cercle infranchissable de ses dispositions morales et physiques, les erreurs de la fille à tempérament, les crimes de la *Femme de Claude*, les destinées des peuples telles que les décidèrent les auteurs de la guerre de 1870, sont impliqués dans les spatules des doigts, les courbes des crânes ou l'épaisseur des lèvres...

Ailleurs, bien que son auteur soit de moins en moins nommé par les romanciers, l'*Art de connaître*

1. *Nouvelle Lettre de Junius* (*Entr'Actes*, t. II).
2. Préface de l'*Ami des Femmes*.

les hommes par la physionomie ne laisse par de fournir, soit directement, soit à travers la *Comédie humaine*, plus d'un trait signalétique à notre littérature d'imagination. Flaubert ne néglige pas le nez pointu du père Roque, « l'énergie impitoyable qui reposait dans les yeux glauques, plus froids que des yeux de verre », de M. Dambreuse, les « yeux bleuâtres à fleur de tête » de Martinon, le « crâne en pointe » du systématique Sénécal : Bouvard et Pécuchet, néanmoins, sont là qui guetteront ces synthèses en même temps que bien d'autres. Zola, qui dans *Thérèse Raquin* et *Madeleine Péral* fournit encore des descriptions lavatériennes, s'en tiendra de plus en plus à la tare dominante. Richepin connaît « les yeux gris, indice de domination[1] »; Bourget « les larges yeux très bruns de charmeur, mais aussi d'aigrefin... de ces yeux dont la prunelle est humide, caressante, veloutée, avec un arrière-fond brutal et implacable[2] »; Barrès « les yeux gris au regard singulier, avec quelque chose de retourné en dedans, pas très net, un peu brouillé, vraiment d'un homme qui voit des abstractions[3] ». Et par là ils marqueront, sans doute, leur souci des concordances incontestables que l'observateur établit entre le physique et le moral — sans engager cependant la doctrine même de la *Physionomie*.

Mais l'auteur du *Disciple* rappelle deux fois « l'indice d'une duplicité innée » que manifeste un contraste de couleur entre les cheveux et la moustache, entre les prunelles et les cheveux[4] : il développe ainsi

1. *Cauchemars*, p. 126.
2. *Recommencements*, p. 6.
3. *Les Déracinés*, p. 190.
4. *L'Irréparable* et *Voyageuses*.

une indication très précise que Lavater avait expressément donnée[1]. Richepin maintient, dans l'*Aimé*, les narines palpitantes et le menton gras des sensuels, ailleurs le nez long, le menton fuyant, le front bombé, les tempes serrées des mystiques. De même, chez M. Prévost, chez P. Adam, d'autres détails survivent et s'affirment, dont l'observateur zurichois avait le premier fourni l'énoncé. Même Maupassant se plaît à reprendre pour son compte[2] les assimilations de personnages humains à des types de bêtes, « la marque de la ligne primitive », « une similitude de gestes, de mouvements, de tenue qu'on dirait être du souvenir ».

Qu'on dirait être du souvenir... Ni Lavater ni Balzac, pour qui les analogies de ce genre marquent plutôt identité foncière des types que descendance animale de l'homme, n'auraient admis cette allusion à l'hypothèse évolutionniste. Au contraire, les signalements physionomiques offerts par nos romanciers les plus récents supposent plus ou moins des persistances dont le darwinisme serait la clef[3] : il arrive même, comme dans les livres de J. H. Rosny, que cette préoccupation des survivances — animales ou ethnologiques — soit poussée jusqu'à la hantise.

Pris entre ces nouvelles curiosités plus ou moins scientifiques et les procédés impressionnistes dans la description et la présentation des personnages, le souci des concordances physionomiques ne saurait plus aboutir à des masques définis et à des types classés. Lavater a eu son heure, et il l'a eue, dans le

1. Edition française de 1820, t. II, p. 217.
2. *Sœurs Rondoli*.
3. Cf. L. Faure-Favier, *Le signe de la race chez les romanciers modernes*. *Rev. bleue*, 1903, t. XX, p. 315.

roman français, grâce au plus fougueux modeleur de figures que nous possédions, grâce aussi à des circonstances qui ne se trouvent pas deux fois dans une littérature. Entre un classicisme sollicité par l'abstraction ou la généralisation et un réalisme plus soucieux de préciser les particularités et les détails individuels que de rechercher les traits permanents et les linéaments essentiels, il y avait place pour une littérature objective qui interprétât au bénéfice de la psychologie les indices offerts par le monde extérieur. Les émotions seules, pour un Buffon, étaient susceptibles de ces déchiffrements; l'indice d'une tare particulière, au gré d'un réaliste, importera uniquement; entre ces deux conceptions opposées, c'est le *substratum* même du visage, de l'habitus et du corps qui semble révélateur à ceux qui éprouvent aussi vivement qu'un Balzac le sentiment de l'interdépendance des phénomènes.

CHATEAUBRIAND
ET
L'ÉMIGRATION ROYALISTE A LONDRES

S'il est une période de la vie de Chateaubriand qu'il importe de bien connaître, c'est assurément celle qui, de mai 1793 à mai 1800, le retient en Angleterre, le réduit à toutes les dures nécessités de l'exil et lui fait traverser une crise qui prépare la retentissante révélation de son talent dans le *Génie du Christianisme*. Pendant sept années, le jeune Breton est l'hôte d'Albion. Il mène à Londres l'existence incertaine de l'émigré, à moins qu'il ne se soumette, dans la province anglaise, à toutes les exigences du métier improvisé de maître de français. Flâneur solitaire ou mercenaire de librairie, il bat mélancoliquement le pavé londonien que brûlera, à un quart de siècle de là, son carrosse d'ambassadeur. Mais il se soumet aux influences offertes par une grande ville, une civilisation variée et d'anciennes traditions, et par un mouvement d'idées qu'il a vu d'assez près. Il a passé la première jeunesse. Il est à l'âge où les linéaments d'une destinée commencent à

se fixer, où les curiosités successives du jeune âge se cristallisent autour d'un noyau de plus en plus déterminé. Ce sont des années décisives, d'où Chateaubriand sortira méconnaissable pour plusieurs de ses anciens amis.

Or lui-même, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, a resserré en deux chapitres ce qu'il lui plaisait de dire de cette époque. Longtemps limitée, dans Sainte-Beuve[1] et après lui, à l'exposé pur et simple des quelques données fournies par le héros lui-même, la biographie de Chateaubriand vient seulement dans les tout derniers temps de s'éclairer de quelques lumières nouvelles. Deux points de détail ont été examinés par MM. L. Séché[2] et R. de Gourmont[3]. MM. Dick[4] et A. Le Braz[5], l'un avec une rigueur assez sèche, l'autre en des pages charmantes de pittoresque et de bonne grâce, ont étudié le séjour de Chateaubriand dans le Suffolk. Ce sont ses rapports avec les groupes de Français émigrés comme lui qu'on voudrait entourer ici de quelques précisions. Car il y trouvait un milieu politique et intellectuel qui offrit au jeune littérateur mainte excitation féconde, et qui, par l'accoutumance insensible de relations qui furent souvent à peu près quotidiennes, agit efficacement sur sa pensée encore indécise et plastique.

1. *Chateaubriand et son groupe littéraire.*
2. *La genèse du « Génie du Christianisme ». Revue bleue*, 1902, t. I, p. 500.
3. *Les premières idées de Chateaubriand. Mercure de France*, 1er juin 1908.
4. *Le séjour de Chateaubriand en Suffolk. Rev. d'hist. litt. de la France*, 1908, p. 76.
5. *Au pays d'exil de Chateaubriand.* Paris, 1909.

I

Ce n'est pas sans raison que Chateaubriand, dans les *Mémoires d'outre-tombe* [1], a mis au premier rang de ses compagnons d'exil le journaliste Peltier : c'était un Breton, fils d'un négociant de Nantes, et nous savons que Chateaubriand s'est toujours souvenu volontiers de ce « cousinage que tous les Bretons ont entre eux ». Le jeune Malouin, encore invalide de sa campagne à l'armée des Princes, traînant sur le pavé de Londres sa misère et ses rêves, dut à ce compatriote sa première aubaine. Il achevait de dépenser les trente louis apportés de Jersey le 17 mai 1793; il partageait le « grenier » de son cousin La Bouëtardais, sans doute dans le quartier de Covent-Garden [2], et supportait vaillamment « la misère commune de l'émigration » : le bohème Peltier, dont il accuse à plaisir, dans les *Mémoires*, la vulgarité et le débraillé, lui procura un logis plus indépendant et un provisoire gagne-pain. « Mon Gil Blas, grand, maigre, escalabreux, les cheveux poudrés, le front chauve, toujours criant et rigolant, met son chapeau rond sur l'oreille, me prend par le

1. Ed. Biré, t. II, p. 111.

2. Entre le Strand, Holborn et l'aboutissement de Tottenham Court Road, mais sans doute plus près du Strand. Chateaubriand parle (*Mém. d'outre-tombe*, t. I, p. 319) du « bout d'une petite rue qui joignait Tottenham Court Road; ailleurs de Holborn (t. II, p. 109); mais dans l'*Essai*, note finale du livre II, chap. XVI, il rappelle longuement un pèlerinage fait, il y a déjà assez longtemps, sur l'emplacement de l'exécution de Charles Ier : « Je demeurais alors dans le Strand. » Peltier, à ce moment, habite tout près de là, quoique de l'autre côté de l'actuel Trafalgar Square : 24, Oxendon Street, Haymarket.

bras et me conduit chez l'imprimeur Baylis, où il me loue sans façon une chambre, au prix d'une guinée par mois.... Peltier me procura des traductions du latin et de l'anglais : je travaillais le jour à ces traductions[1], la nuit à l'*Essai historique* dans lequel je faisais entrer une partie de mes voyages et de mes rêveries. Baylis me fournissait les livres, et j'employais mal à propos quelques schellings à l'achat des bouquins étalés sur les échoppes. »

Quand cette manière de sauvetage eut-elle lieu? Si les souvenirs de Chateaubriand sont exacts, le plan de l'*Essai* était déjà assez avancé, à cette date, pour que l'exposé en pût être écouté favorablement par Peltier et fait ensuite à l'imprimeur Baylis : or, si chaotique et décousu que soit l'ouvrage lui-même, il était nécessaire que divers événements historiques se fussent passés afin que l'idée même de ce livre, le parallèle indiscret et aventureux des révolutions anciennes et modernes, pût avoir quelque vraisemblance. C'est ainsi que la chute des Jacobins et la campagne de 1794 font partie trop intégrante, pour la « Révolution moderne », de ces analogies essentielles que recherche l'auteur, pour qu'un projet eût grande chance d'être approuvé avant la date correspondant à ces événements.

D'autre part, les premières publications londoniennes de l'ancien rédacteur parisien des *Actes des Apôtres*, la *Correspondance politique ou Tableau de l'Europe* (2 novembre 1793-2 août 1794) et les seize numéros du *Tableau de l'Europe* qui y font suite en 1794 sont l'une et les autres imprimés chez

1. Sans doute le *Paradis perdu* de Milton (sous une première forme) et les *Poésies erses* de J. Smith furent-ils traduits à cette époque.

W. Glindon, et non chez Baylis : ce n'est qu'à partir de son *Paris pendant l'année 1795* qu'on voit figurer sur les périodiques rédigés par l'infatigable publiciste la mention : *Londres, de l'imprimerie de T. Baylis.* Puisque le pamphlétaire breton put proposer et procurer à son malheureux compatriote « une chambre chez son imprimeur Baylis », il est vraisemblable que cette entrevue décisive n'eut pas lieu avant les derniers mois de 1794, au début des nouveaux arrangements de Peltier : cette nouvelle installation, nous l'avons vu, est d'ailleurs suivie d'une période de travail intense et de première rédaction; et Chateaubriand a toujours dit en effet qu'il « commença à écrire l'*Essai* en 1794 »[1].

Quant à l'emplacement du nouveau gîte occupé par le futur ambassadeur de France à Londres, il ne l'écartait pas sensiblement de sa première résidence. L'imprimerie Baylis est située à cette époque dans Grevill Street, numéro 15, près de Gray's Inn, non loin de Red Lion Square et du quartier de Bloomsbury[2], où résident, au cours de l'Émigration, nombre de Français exilés : c'est ainsi que Mgr de la Marche, évêque de Saint-Paul-de-Léon, que citent les *Mémoires d'outre-tombe*, loge « chez Mme Silburne, 10, Little Queen Street, Bloomsbury »[3]. Hingant, autre compatriote breton rencontré sur le paquebot de Jersey, et avec qui s'est lié Chateaubriand, « se logea, assez près de Baylis, au fond d'une rue qui

1. Préface de l'édition de 1826.

2. D'après les publications qui sortent de ses presses, Debolfe a sa boutique dans Gerrard Street, près de Leicester Square.

3. D'après des avis concernant les secours à donner aux émigrés. L'abbé Péricaut, vicaire général de l'évêque de Dol, habite 6, Little Russell Street, Bloomsbury Square; etc.

donnait dans Holborn » : c'est avec ce voisin laborieux et instruit que le chevalier-littérateur passe une bonne partie de ses heures de loisir, à moins qu'il n'aille errer dans les prairies de Kensington ou sous les voûtes de Westminster-Abbey[1].

Comme il n'est, à cette heure, royaliste que par honneur, et qu'il adhère quant au reste à une sorte d'anarchisme sentimental, Chateaubriand a des curiosités politiques que s'interdirait sans doute un doctrinaire de l'Émigration. Il est disciple de Rousseau, et justement l'influence de la philosophie du droit naturel en Angleterre a été représentée d'une façon fort active par la *Société correspondante*, que l'*Essai* cite dans une note (livre I, chapitre XIV) : il fait prévoir, pour un cinquième livre qui ne sera jamais écrit, un exposé en règle des « vues peu communes en politique » de l'auteur de *General Justice*, et cite sous des initiales probables Thelwall et Th. Hardy, deux agitateurs réformistes; dans son article de juin 1800 sur l'*Angleterre et les Anglais*, il mentionnera de même Horne Tooke, « devenu l'apôtre de la liberté ». Or, les réunions de la *Corresponding Society* ayant pris fin après l'arrestation de Hardy et de Thelwall en mai 1794, pour n'être reprises qu'en juin 1795[2], il est vraisemblable que les notions acquises par Chateaubriand à cet égard datent de la toute première phase de son émigration, mais qu'avec ses théories sur la Révolution « inévitable » à cause

1. La mésaventure qui lui fait passer la nuit dans l'abbaye est racontée, comme advenue à « un de ses amis », par un émigré bas-breton, La Tocnaye, dans l'édition allemande de sa *Promenade dans la Grande-Bretagne* (Riga, 1797, p. 132), et manque dans la 2e édition française (Brunswick, 1801).

2. Cf. Cestre, *John Thelwall*. London, 1906, p. 120.

du progrès de la société à la fois vers les lumières et vers la corruption, il est encore en communion de doctrine avec ces « libertaires » lorsqu'il se met à rédiger l'*Essai*.

II

Cependant cette seconde période de la vie de l'émigré, relativement tolérable, et de subsistance à peu près assurée, va prendre fin. L'imprimeur Baylis et l'éditeur Deboffe, — « l'aveugle et innocent Deboffe », comme l'appellera un jour Peltier [1], — s'étaient hasardés à commencer l'impression de cet *Essai sur les Révolutions anciennes et modernes* où le débutant jetait pêle-mêle les aperçus de sa jeune expérience politique, les découvertes d'une érudition de fraîche date et l'incertitude d'une âme profondément désespérée et « dissociée ». Mais les ressources produites par les traductions se font rares. L'*Essai* ne s'achève pas. Chateaubriand traverse avec Hingant une crise de misère qu'il faut sans doute placer vers la fin du glacial hiver 1794-1795 : il parle d'une « rude soirée d'hiver » où il resta deux heures planté devant un magasin de comestibles (il est vrai qu'un peu plus haut il mâchait de l'herbe). Pendant cinq jours, les deux amis souffrent de la faim ; la tentative de suicide où Hingant se blesse dénoue le plus cruellement du monde cet épisode de détresse et de privations. « J'écrivis à M. de Barentin [2] et lui révélai la situation de

1. Dans l'*Appel au public* joint au plaidoyer de son avocat Mackintosh. Cf. plus loin, p. 144.

2. C'était le chef de la magistrature émigrée, le « chancelier » du comte de Provence.

mon ami. Les parents de Hingant accoururent et l'emmenèrent à la campagne... Privé de la compagnie de Hingant, je ne gardai pas chez Baylis un logement d'une guinée par mois; je payai le terme échu et m'en allai. »

Voilà notre chevalier replongé dans les pitoyables bas-fonds de l'Émigration. Il est assez probable qu'il a tenté à ce moment de se rappeler au souvenir ou à l'attention des gens de lettres parisiens. Un peu plus tard il saura leur faire parvenir l'*Essai sur les Révolutions*; le 6 avril 1795 — à supposer que cette date soit authentique[1] — Rœderer, rédacteur influent au *Journal de Paris*, reçoit ce court message :

Un malheureux banni recommande à l'indulgence de M. Roederer le petit ouvrage qu'il a l'honneur de lui envoyer. Chateaubriand.

Sainte-Beuve suppose que « ce petit ouvrage » est la *Nuit chez les sauvages de l'Amérique*, le futur chapitre final de l'*Essai*, dont Chateaubriand pourra dire en effet qu'il est « connu des gens de lettres de Paris ». Il faut noter que la *Lettre sur l'art du dessin dans les paysages* est précisément datée de 1795 et que deux détails semblent en situer la composition à l'instant présent. « Nous sommes en hiver; vous avez du feu », dit humoristiquement l'auteur; et il se plaint aussi des prédictions pessimistes des médecins qui le soignent : or les privations des derniers temps avaient particulièrement éprouvé sa santé. Sans doute, d'ailleurs, est-ce pour cette raison que Chateaubriand ne

1. Ce qui permet d'en douter, c'est que les *Œuvres* de Roederer, publiées par son fils (Paris, 1856, t. IV, p. 138), qui donnent le texte de ce billet et lui attribuent une date, ajoutent cependant *sans date*.

figure pas sur les états des officiers français émigrés, résidant à Londres ou aux environs, fin 1794, ou des volontaires qui se sont fait inscrire en janvier 1795 pour servir dans les compagnies nobles que le gouvernement anglais forme à Jersey[1].

Il s'est réfugié, dit-il, dans une mansarde que son cousin germain La Bouëtardais viendra bientôt partager avec lui, dans New Road, aux environs de Mary-le-Bone, c'est-à-dire presque hors ville, et dans le voisinage d'un cimetière sur lequel donne la lucarne du galetas. Ses relations, durant cette période assez courte, semblent se recruter surtout parmi ses compatriotes bretons. « Nous tenions des conseils dans notre chambre haute, nous raisonnions sur la politique, nous nous occupions des cancans de l'émigration. Le soir, nous allions chez nos tantes et cousines danser, après les modes enrubannées et les chapeaux faits... »

En dépit de cette gaieté désespérée, c'est le moment où Chateaubriand aurait connu la détresse la plus profonde. Par bonheur, « l'homme aux ressources, Peltier, me déterra, ou plutôt me dénicha dans mon aire » : Chateaubriand misérable, La Bouëtardais apoplectique, et « deux émigrés en guenilles qui se trouvèrent sous sa main », il emmène dîner ces quatre compatriotes à London Tavern : si les souvenirs de Chateaubriand ne le trompent pas, il s'agit sans doute de l'hôtel-restaurant situé Bishopsgate Street et qui, dit un guide de 1802, « contient des salles élégantes où des marchands et des gentlemen se donnent souvent rendez-vous pour discuter des affaires publiques

1. Ch. Hettier, *Relations de la Normandie et de la Bretagne avec les îles de la Manche pendant l'Emigration.* Caen, 1885, p. 170 et 371.

ou faire honneur à des dîners parfaitement préparés [1] ».

Ces pauvres diables se régalent, et Chateaubriand considère à loisir la proposition que Peltier vient lui faire : pourquoi n'irait-il pas se mettre au service d'une société d'antiquaires de province qui demande, par voie d'annonces de journaux, un collaborateur capable de déchiffrer des manuscrits français du XII[e] siècle? Sa décision est prise, et après quelques jours de préparatifs, il se met en route pour le Suffolk.

C'est là, du moins, ce que relatent les *Mémoires d'outre-tombe*. Mais il est certain que nulle association savante ne le fit venir à Beccles; il est probable que le directeur d'une des deux écoles de cette petite ville engagea en sa personne le maître de français qui manquait à son établissement [2], et qu'ayant déjà donné à Londres des leçons particulières [3], notre Breton fut attiré par la perspective d'un salaire fixe et d'une résidence plus agréable et pl saine. Un fait reste

1. *The Picture of London for 180* a co rrect Guide... London, t. II, p. 82.

2. M. Brightley, directeur de la *Exconberge School*, se retire à Noël 1794 pour se faire imprimeu peut admettre avec . Le Braz, qu'avant de quitter la direction de son établissement tenu à le pourvoir d'un enseignement qui lui faisait défaut afin de mieux négocier la cession à son successeur), ou au contraire — ce qui me semble plus logique — qu'il profite après sa retraite de ses relations avec l'imprimeur Baylis pour lui demander un Français dont a besoin son successeur.

3. Dans ses conférences sur Chateaubriand, J. B. Robertson, professeur à Dublin, ancien ami de Lamennais et de Newman, fait allusion à « plusieurs de ses amis d'autrefois et de plus tard, qui l'ont mis en possession de divers détails concernant l'écrivain français ». Et, racontant sa vie à Londres, au début de son émigration : « Ce fut en donnant des leçons de français et en faisant des traductions pour un libraire qu'il fut mis en mesure de gagner sa vie. » J. B. Robertson, *Lectures on some subjects of modern history and biography*. Dublin, 1864, p. 236.

acquis : sous le nom de M. de Combourg, plus facile à prononcer et à retenir que son patronymique, Chateaubriand quitta Londres quelque temps pour occuper, dans l'est de l'Angleterre, les fonctions de professeur de français.

Lorsqu'il s'éloigne de la capitale, sans doute au printemps de 1795, le jeune émigré n'est guère différent de ce qu'il était à son arrivée en 1793. « Né, comme il dira, avec un cœur indépendant », il a persévéré dans l'espèce d'anarchisme farouche et d'insociabilité rousseauiste qui avait été longtemps son attitude favorite. « Indépendance individuelle, voilà le cri intérieur qui nous poursuit. » Émigré sans conviction, à la fois éloigné du principe d'autorité par sentimentalisme libertaire, et hostile à la foi républicaine que la « corruption des mœurs » lui paraît menacer et interdire d'avance, il est resté grand partisan de l'état sauvage et n'a pas cessé d'en vouloir à la nécessité sociale. Et ce ne sont pas ses premières relations dans le monde émigré qui ont pu rien changer à cette humeur ombrageuse. Hingant de la Tiemblais ou La Bouëtardais, de Ferron du Quengo, leurs parents et leurs amis sont assurément d'aimables et vaillants compagnons, supportant la détresse de l'exil avec une bonne humeur charmante, se pliant s'il le faut à la nécessité des labeurs serviles sans bien admettre au fond la dignité du travail, changeant allègrement « la légèreté en vertu », mais ne comprenant pas grand chose, en somme, à ces événements politiques qu'ils ne se lassent pas de commenter passionnément. Peltier lui-même, avec son âpre verve de polémiste anti-révolutionnaire, manque de véritable sens politique et fait campagne en franc-tireur, sans esprit stratégique, pour la royauté déchue. On

sait que Burke disait, des émigrés qu'il avait vus en 93 : « Ils sont seulement affectionnés à la monarchie, ou plutôt aux personnes du feu roi et de la feue reine. Sous tout autre rapport, leur conversation est jacobine ». Les premiers compagnons d'exil de Chateaubriand, avec leur fierté frondeuse de gentilshommes ou de parlementaires bretons, ne contrediraient qu'en apparence cette boutade. Et quant aux choses religieuses, la foi traditionnelle des uns ne compense guère l'indifférence des autres, ou leur enthousiasme pour Swedenborg et pour ses rêveries sur l'organisation du monde spirituel. Ce qui manque le plus à ces êtres violemment jetés hors de leur milieu ancien, c'est l'*esprit social*, et Chateaubriand, en 1795, en est plus profondément dépourvu qu'eux tous. Il a, par surcroît, son originalité d'artiste et de sentimental, et cette manie, qu'on lui reproche, « de voir les objets différemment des autres ». Il appartiendrait passionnément à la *fraction des insociables*, dont Rœderer, vers le même temps, parlait en France avec une sagesse ironique.

*
* *

Il n'apparaît pas que notre chevalier ait rapporté, de son séjour dans la province anglaise, un sens plus développé d'autres nécessités. Ce séjour a duré peut-être plus longtemps que ne l'insinuent les *Mémoires d'outre-tombe* et que ne le fait supposer le repérage chronologique tenté ci-dessus : M. Dick et M. le Braz nous invitent à déplacer le plus possible les dates qui le limitent[1], et à faire partir Chateaubriand pour

1. A. Le Braz, *ouv. cité*, *passim*.

Beccles dès le printemps de 1794; ils apportent à l'appui de cette suggestion quelques intéressantes précisions, l'écho des traditions locales, des hypothèses parfois séduisantes, et un seul document, daté de Beccles, le 26 juillet 1795. La démonstration en est faite en tout cas : le jeune Breton trouva à Bungay, dans la personne de Charlottes Ives, une « Sylphide » dont le souvenir hantera longtemps son esprit; « son cœur reçut, au moment propice, la grande initiation douloureuse et féconde sans laquelle sa puissante imagination eût continué de travailler à vide... » Et nous savons aussi que le jeune maître de français, qui monte à cheval et est servi par un *lad* portant ses couleurs, a été contraint de s'endetter pour une somme assez importante auprès de plusieurs personnes du Suffolk. Il est parfaitement reçu par la *gentry* de la région et trouve auprès des révérends Bence Sparrow et John Ives, l'un amateur d'antiquités et l'autre hélléniste et mathématicien, un accueil particulièrement cordial. Cependant il fait, après ce séjour si décisif par la longue hantise qu'en gardera son cœur, de persistantes objections à la société; la solitude lui reste sainte, toute communion avec les hommes ne s'effectue pour lui que sous un angle sentimental et imaginatif; il a vu chez les grands « des femmes ignorantes et mal élevées »; il constate que « le ministre anglais, riche et homme du monde, ne se rapproche pas assez du peuple ». Les pauvres, d'autre part, ont le tort de jalouser les riches, et il n'est disposé lui-même à les chérir que de loin. Si bien que l'*Essai sur les Révolutions*, dont la préparation le rappela à Londres, est toujours le livre de doute et de douleur qu'il avait esquissé en 1794, et où l'impatience rousseauiste se mêle à une érudition désordonnée.

Telle que nous la possédons, cette singulière rapsodie contient sans doute quelques parties rédigées à Beccles et à Bungay, mais le gros effort de rédaction n'en doit pas moins être situé à Londres et attribué à l'année 1796 : réinstallé chez Baylis, Chateaubriand continue vraisemblablement à donner des leçons de français, à Londres encore [1] ; il fait dans la campagne, aux heures de loisir, ces promenades mélancoliques et désolées qui lui valent les railleries de ses anciens compagnons ; il s'occupe surtout de préparer pour la presse la plus grande partie de son manuscrit.

Il est probable que la typographie de l'*Essai* n'avait pas été bien avancée durant le temps où le jeune auteur était une première fois l'hôte de son imprimeur, ou du moins que les formes n'en avaient été conservées qu'en très faible partie ; dans l'intervalle, un rafraîchissement abondant des lectures grecques et latines de Chateaubriand, une documentation puisée dans les bibliothèques anglaises du Suffolk et la rédaction de pièces détachées, de « morceaux de bravoure », l'avaient approvisionné à nouveau. Cependant c'est plutôt à Londres qu'à Bungay, et en 1796 qu'en 1795, que l'œuvre achève de prendre tournure.

En effet, si quelques notes peuvent avoir été ajoutées après coup à la composition de certains chapitres, d'autres contiennent, dans leur texte même, des allusions qui se rapportent à des événements postérieurs à 1795. Il est question, dès le chapitre VI, du Directoire, de sa constitution, de ses « cohortes », de ses adversaires. Le chapitre XXII tire sa citation de Fon-

1. L. Audiat, *Revue de Saintonge et d'Aunis*, t. XXIII, p. 51 : « Chateaubriand apprenait à lire à un petit neveu, Loquet de Blossac, lequel à neuf ans gagnait quelques sous par jour chez les trappistes à chasser avec une gaule les corbeaux... »

tanes du *Paris* de Peltier du 24 octobre 1795 ; d'autres emprunts sont plus tardifs encore : une note du chapitre XLI est largement postérieure à juillet 1796. Parler des victoires révolutionnaires et nommer Lodi et non Arcole, c'est assigner au texte du chapitre XXVI une date intermédiaire entre mai et novembre 1796. Un note du chapitre VI parle de « l'insurrection de Drouet » : l'arrestation de Babeuf et de ses partisans est du 10 mai 1796. D'autre part, les *Œuvres complètes de Chamfort*, édition Ginguené (Paris, 1795), les *Mémoires de Dumouriez* (Hambourg, 1794), que cite expressément l'*Essai*, n'avaient guère chance de se trouver dans les bibliothèques de la province anglaise [1].

En tout cas, l'ouvrage achève de s'imprimer pendant l'hiver 1796-7 : l'auteur traverse une nouvelle crise de détresse physique, et espère pouvoir abandonner, pour se soigner, ces ennuyeuses leçons de français, qui font l'appoint de ses moyens d'existence [2]. Enfin, ce livre désespéré sort des presses de Baylis dans les premiers mois de 1797, après avoir été annoncé par une circulaire qui l'avait fait espérer pour la fin de 1796. Il est mis en vente chez les principaux libraires de l'Émigration, non-seulement à Londres, mais à Hambourg, où un journal parle de sa mise en vente le 12 avril ; il parvient aussi à Paris, d'où un neveu du poète Lemierre remercie l'auteur le 15 juillet 1797. Le *Times* du 18 mars con-

1. On pourrait admettre que Peltier fournissait de livres son ami. Cependant l'*Essai* se plaint (à propos des *Soirées littéraires* de L. Coupé qui commencent à paraître à Paris en 1795) des « inconvénients où l'on tombe à écrire loin des capitales et dans un pays étranger » (p. 237 de la 1re édition).

2. Le Braz, p. 32.

tient une annonce qui le concerne. Et dans une lettre adressée de Londres, le 20 mai 1797, au *Neuer teutscher Merkur* de Wieland, son correspondant londonien signale cet ouvrage, « le plus important et le mieux qualifié pour une traduction allemande », avec les écrits de d'Ivernois, des ouvrages publiés par l'Émigration française[1]. « L'auteur a fait durant la Révolution de longs voyages à travers l'Amérique du Nord et a sans doute mieux observé que la plupart de ses prédécesseurs. C'est un véritable cosmopolite, et c'est lui qui m'a fait *estimer* pour la première fois la nation à laquelle il appartient encore de toute son âme... »

« Cette date, écrit Chateaubriand, est celle d'une des transformations de ma vie. Il y a des moments où notre destinée, soit qu'elle cède à la société, soit qu'elle obéisse à la nature, soit qu'elle commence à nous faire ce que nous devons demeurer, se détourne soudain de sa ligne première, telle qu'un fleuve qui change son cours par une subite inflexion... » On pourrait croire que cette date de 1797, fatidique entre toutes, *annus mirabilis*, comme disaient les anciens tireurs d'horoscopes, désigne le retour de Chateaubriand à la foi. Mais non : il est entendu que ce n'est qu'après avoir reçu la lettre de sa sœur, qu'il publiera avec sa date de 1798, qu'il se résolut à « changer subitement de voie » ; d'autre part, l'indiscret « exemplaire confidentiel » de l'*Essai* est couvert aussi tard que 1798 de notes médiocrement religieuses, et c'est en septembre 1798 que M. Victor Giraud place la crise fameuse[2], que M. Bertrin situe un peu aupara-

1. Fascicule de juillet 1797, p. 284.
2. *Chateaubriand, études littéraires*. Paris, 1904, p. 121, note.

vant, mais dans la même année[1]. C'est donc plutôt, sans doute, parce que sa destinée a « cédé à la société », et que le sauvage désespéré s'est rapproché, en 1797, d'un groupe avec lequel il se découvre des affinités et des sympathies intellectuelles, c'est parce qu'une nouvelle conception des choses balayera son anarchisme, que l'époque qui suit la publication de l'*Essai* lui semble décidément un « tournant » important de sa vie. Il y a là une marque de sincérité en faveur de quoi bien des « fictions » biographiques lui seront pardonnées : la fameuse conversion, avec ses allures de miracle et de volte-face provoquée par une maternelle intercession, aura beau rester en apparence la crise essentielle qu'il a prétendu après son retour en France ; dans son for intérieur, en tête-à-tête avec lui-même, il rend la justice convenable à la « transformation de sa vie » qu'il place sans hésiter en 1797.

Après l'achèvement du volume, quelle joie d'aller se mettre au vert ! Mais au lieu de retourner à Beccles comme il y songeait encore le 16 janvier, il s'est avancé, au nord-ouest de la grande ville, sur la route de Hampstead, où il est le pensionnaire d'une veuve irlandaise : c'est là, sans doute, que, resté tout endolori de son grand amour, il compose diverses pièces de vers, ou les fragments des *Natchez* les plus analogues à son propre état d'âme[2]. Et une belle voisine ne peut s'empêcher de tenir au jeune Breton mélancolique, promeneur solitaire et rêveur absorbé ce propos shakespearien : « Vous portez votre cœur en écharpe ».

1. *La sincérité religieuse de Chateaubriand*. Paris, 1899, p. 100 et 115.
2. Cf., dans l'édition des *Œuvres* de 1857, t. IV, *Milton et Davenant*, *A Lydie* (qu'il remaniera plus tard), *Clarisse*;

Cependant son livre a retenu un moment l'attention du milieu émigré. Ne fût-ce que par leurs relations avec Deboffe, Debrette, Dulau, éditeurs et libraires ordinaires de cette importante colonie française de Londres, les « intellectuels » de l'Émigration connaissent cette curieuse élucubration d'un des leurs. Or, parmi ceux-ci, ce ne sont pas les royalistes irréductibles qui devaient être tentés de faire des avances à l'auteur d'un livre où un fond de sentimentalisme anarchique transparaît si souvent. Chateaubriand a demandé à Peltier de ne pas rendre compte de l'*Essai* dans son périodique : précaution utile, sans doute, autant qu' « amour de la tranquillité », car les publications de Peltier deviennent de plus en plus une sorte de moniteur du royalisme intégral. En revanche, le *Courrier de Londres*, dont le comte de Montlosier avait récemment pris la direction, rend compte « avec bienveillance et justice » de l'ouvrage de ce débutant inconnu. Déjà, dans une note de l'*Essai*, le gentilhomme breton faisait une avance aux publicistes qui représentaient une opinion qu'abominait à ce moment l'entourage des princes. Parmi « les gens de lettres émigrés », Peltier et Rivarol lui semblaient, à la vérité, occuper « une place distinguée » ; mais il mettait ces deux défenseurs de la royauté intangible comme en dehors d'un groupe plus digne de louanges : « MM. d'Ivernois et Mallet du Pan ne sont pas à la vérité français; cependant, comme ils écrivent dans cette langue, ainsi que le fit leur illustre compatriote Jean-Jacques, les émigrés peuvent s'honorer de grands talents. La plupart des membres de l'assemblée constituante, les Lally, les Mounier, les Montlosier, ont écrit d'une manière qui fait autant d'honneur à leur esprit qu'à leur cœur. Je

voudrais qu'on fût juste; comment l'être avec des passions?[1] »

Ces passions, cette injustice, Chateaubriand pouvait les reprocher, avec autant de droit et plus d'actualité qu'aux « gens de lettres restés en France », à tout ce qui, dans l'Émigration londonienne, n'avait que mépris et que haine pour la clairvoyance et la modération de ces monarchiens[2]. Lui-même reçoit, à propos de l'*Essai*, des injures anonymes d'un Français : celui-ci, vraisemblablement, le rangeait dans le même lot que les tristes Cassandre qui, dès le début de la Révolution, avaient vu clair dans la marche des événements et n'avaient cessé de donner des avis de sagesse à leurs intransigeants compagnons d'exil. Sur la nature même de la nouvelle république instaurée en France, avec le cercle vicieux qui lui semblait résulter d'une extrême indépendance d'idées coexistant avec une extrême corruption de mœurs — c'est un des *leitmotiv* de l'*Essai* — Chateaubriand était parfaitement d'accord avec les vues exprimées par plusieurs des membres de l'Émigration constitutionnelle.

La jonction, ou tout au moins le contact, n'avait donc rien que de normal et presque de fatal entre le solitaire écrivain et plusieurs compatriotes que bien des affinités préparaient à lui faire accueil. Chateaubriand parle dans les *Mémoires*, au sujet des nouvelles relations que lui vaut la publication de l'*Essai*, de la « haute Émigration » qui l'aurait recherché à ce moment. On pourrait s'y méprendre, et croire que le

1. Livre I, 1re partie, note du chapitre XVII.

2. Sur les différends qui séparent ces deux partis, cf. Bardoux, *Le comte de Montlosier et le Gallicanisme*. Paris, 1881, et B. Mallet, *Mallet du Pan and the French Revolution*. London, 1902.

baron de Rolle, l'évêque d'Arras, le duc d'Harcourt, les archevêques de Narbonne et de Bordeaux, tout le cercle des conseillers du comte d'Artois et les coteries aristocratiques qui jugeaient de bon ton d'imiter leur intransigeance, lui auraient fait des avances : attitude peu vraisemblable de la part de gens qui ne cessaient guère d'accabler de leurs récriminations quiconque était suspect de modérantisme et de « constitutionalisme ». C'est ainsi qu'en 1796, un véritable déchaînement des ultras s'était produit contre Montlosier, qui songe à ce moment à s'établir dans la Pologne prussienne[1]. Chateaubriand parle plus justement, un peu plus loin, des « émigrés de mérite » qui devinrent ses relations les plus ordinaires : c'étaient assez exactement les hommes qui, décriés auprès des Princes, formaient, selon leurs adversaires, un soi-disant prétendu « comité constitutionnel », que détestaient les « purs » de l'Émigration, mais où s'élaboraient en réalité bien des idées que l'avenir devait reprendre ou vérifier. Un nouveau déménagement rapproche l'auteur de l'*Essai* de ses nouveaux amis et de ces quartiers de l'ouest de Londres, les quartiers des « félicités exilées », où résidaient, comme disent les *Mémoires d'outre-tombe*, « les évêques, les familles de cour et les colons de la Martinique. »

Ce changement de résidence, qui s'opère probablement à l'automne de 1797, est confirmé par divers témoignages plus ou moins directs, sans qu'il semble possible de déterminer exactement le point topographique de ce dernier logis occupé par l'émigré à

1. Lettre à Frédéric-Guillaume II, du 8 septembre 1796, aux Archives de Prusse.

l'intérieur des barrières de Londres. C'est ainsi que « l'abbé » Delille habitera, en 1800, 28, South Molton Street, et que Chateaubriand se trouvera assez son voisin pour qu'on puisse passer en hâte de l'un chez l'autre. Mallet du Pan est logé à deux pas de là, 19, Woodstock Street, Oxford Street, avant d'aller s'installer, pour y mourir, à Richmond dans la maison de Lally-Tolendal; Montlosier a sa demeure dans Green Street, Leicester Square; Malouet est établi après 1794 Queen Street, Golden Square; le chevalier de Panat habite 35, Great Pultney Street, Golden Square. Peltier lui-même, qui reparaîtra vers ce moment, marié, réside plus loin du quartier de Soho qu'il ne fait d'ordinaire, et habite au n° 14 de Piccadilly West. Il y a là comme une concentration relative, au milieu d'une ville immense, d'un groupe d'hommes passionné d'idées, avide de discussion, et comme une reconstitution de la vie de société, sinon de salon, en plein milieu étranger et parmi une population assez indifférente. Le quartier général de l'Émigration ecclésiastique reste situé à portée de là, dans les environs de Tottenham Court Road (avant le transfert des fondations de l'abbé Carron à Somerstown en 1799). Enfin, les jardins de Kensington ne sont pas loin, et il y a là pour les désœuvrés comme pour les laborieux de l'Émigration, une promenade favorite et familière[1].

Ce fut peut-être la visite de remerciement faite par

1. J. B. Robertson, *ouv. cité*, p. 296. Les jardins de Kensington sont chantés par un des poètes de l'Emigration, un ami de Delille, le chevalier Dupuy des Islets. — L'importance de ces questions de topographie ne paraîtra pas aussi indifférente qu'il pourrait sembler à première vue, si l'on songe que les moyens de transport étaient plutôt coûteux et encore assez mal organisés dans le Londres de cette époque.

Chateaubriand à Montlosier, à la suite de son compte-rendu de l'*Essai*, qui l'amena à ce groupe. Il le retrouvait d'ailleurs chez Mme Lindsay, « attachée à Auguste de Lamoignon » : ce dernier et son frère Christian, l'un un peu plus âgé, l'autre un peu plus jeune que Chateaubriand, avaient avec celui-ci des relations communes. Les *Mémoires d'outre-tombe*, qui énumèrent un peu négligemment les membres de la société nouvelle que le jeune Breton fréquente à présent, citent ici Malouet, émigré en Angleterre depuis 1792, avec Mme de Belloy, la « femme digne d'attachement » qui avait soigné avec dévouement, durant une maladie, l'ancien député aux États généraux; le comte de Montlosier, qui avait rejoint Malouet à la fin de septembre 1794, et le chevalier de Panat. Mais ils sont muets sur Lally-Tolendal et sur la princesse d'Hénin, chez qui se réunissait le plus fréquemment ce groupe de bannis; ils ne disent rien non plus de Mallet du Pan, qui se décida au printemps de 1798 à s'installer à Londres, et qui retrouva parmi les « monarchiens » de l'Émigration londonienne quelques vieux amis, avec lesquels il organisa, près de Leicester Square, en 1798, un modeste « club des Étrangers » où il est possible que Chateaubriand ait fréquenté[1].

Il serait injuste de ne point associer à tous ces derniers noms, depuis longtemps notoires dans le monde de l'Émigration, et même auprès du gouvernement et du public anglais, celui d'A. Dulau, qui devient — d'imprimeur qu'il avait d'abord été — l'éditeur et le libraire par excellence de la colonie française

1. *Mémoires et Correspondance de Mallet du Pan.* Paris, 1851, t. II, p. 435.

émigrée à Londres. Son nom et son adresse de Wardour Street (Soho) figurent à partir du tome XII (1797) sur les titres des publications de Peltier; c'est chez lui que s'éditent les principales œuvres par lesquelles l'Émigration, et en particulier le clergé, trompe le vide des heures d'exil, fait des amendes honorables ou des projets de vie nouvelle : lorsque Dulau entreprendra l'impression du *Génie du Christianisme*, il ne fera que patronner l'œuvre la plus propre à accroître ses collections de « bons ouvrages[1] ». Cet ancien bénédictin du collège de Sorèze a eu, avec les « intellectuels » de la colonie royaliste, des rapports qui n'étaient pas uniquement d'homme d'affaires à gens de plume; et quelqu'un (qui se dit bien renseigné) n'avait pas si tort, dans l'entourage de Napoléon à Sainte-Hélène, de le traiter d' « homme d'esprit et de jugement » — expression reprise par Edm. Biré dans une note de son édition des *Mémoires*, — et de lui attribuer une influence extrême sur l'orientation nouvelle de l'auteur de l'*Essai sur les Révolutions*[2]. Il avait, certainement, un prestige particulier qu'il devait à une circonstance rare : neveu et, dit-on, secrétaire de Mgr Jean-Marie Dulau, archevêque d'Arles et ancien député aux États généraux, qui avait été massacré en septembre 1792, il savait, sur les derniers jours et la fin de ce prélat,

1. Voir les annonces de ses publications dans les journaux de l'Emigration et surtout le *Catalogue* de la maison Dulau en 1812.

2. Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène*. Paris, 1823, t. IV, p. 121. On peut se demander si l'interprétation analogue de Frénilly (*Souvenirs*, publiés par A. Chuquet, p. 249) a la même source ou si elle a été puisée à Londres. La volte-face de Chateaubriand est expliquée d'une façon analogue — mais plus méchamment — par F. R. de Toreinx, *Histoire du romantisme en France*. Paris, 1829, livre II, p. 195.

des détails émouvants qu'on voit paraître, dès 1797, dans les écrits de ce groupe. C'est ainsi que Lally-Tolendal, dans sa *Défense des Émigrés*, datée de Londres, janvier 1697, cite en exemple la mort héroïque de Mgr Dulau, et que Peltier, longuement et en grand détail, relate les circonstances où cet « Ambroise de l'église moderne », âgé et infirme, chrétien résigné, trouva une fin édifiante[1]. De toute façon, il faudrait se garder de voir dans cet éditeur de l'Émigration, — « fort connu dans la librairie », dira Chateaubriand en 1799 — un simple commerçant plus ou moins entreprenant.

Les *Mémoires d'outre-tombe* citent, sans trop préciser, des « personnages distingués de notre Église militante » que Chateaubriand doit avoir connus, et qui, eux aussi, sont des clients de Dulau ou vont l'être : l'abbé G.-T. Carron, le saint Vincent de Paul de l'Émigration à Jersey d'abord, puis à Londres à partir d'août 1796, et qui, outre ses fondations charitables, fait succéder aux *Réflexions chrétiennes pour tous les jours de l'année*[2] les *Pensées ecclésiastiques pour tous les jours de l'année recueillies par un prêtre français exilé pour la foi*[3]; Mgr Boisgelin de Cucé, qui va publier en 1799 son *Psalmiste*, avec un *discours préliminaire sur la poésie sacrée*[4], et que Chateaubriand excuse à sa manière, alors qu'en général on lui reprochera, dans l'Émigration anti-concorda-

1. *Tableau du massacre des ministres catholiques.* Paris et Lyon, 1797, p. 15.

2. Winchester, 1796. Une réflexion de l'auteur, assez courte, est suivie pour chaque éphéméride d'une citation d'auteurs chrétiens. Page 3, pour le 2e jour de janvier : *Esprit du christianisme.*

3. 3 vol. Londres, 1799.

4. Londres, 1799.

taire, d'avoir bien vite fait sa paix avec Bonaparte[1]. Il peut n'être pas téméraire de citer encore ici le nom d'un farouche contre-révolutionnaire, Clémenceau, qui sera en 1801 l'un des fournisseurs de Dulau en fait de poèmes irréductiblement anti-Bonapartistes et chouans, et qui se rattache peut-être autrement que par son nom à cette « affaire Clémenceau » qu'Edm. Biré a racontée[2].

En revanche, c'est certainement à un titre purement documentaire et sans qu'il faille croire à des relations de société qui auraient existé entre elles et Chateaubriand, que les *Mémoires d'outre-tombe* nomment Mmes de Boigne et de Gontaut parmi les habitantes du « quartier des félicités exilées » : elles n'auraient pas manqué, de leur côté, de nommer à son heure le futur ambassadeur et ministre dans les souvenirs où elles ont rapporté leurs impressions d'exil[3].

Quoi qu'il en soit, nous avons, sur la vie de société qui s'était tant bien que mal établie, entre ces exilés, dans l'ouest de la capitale anglaise, quelques témoignages qu'il n'est pas indifférent de rassembler. « Chateaubriand, écrit le fils de Mallet du Pan, donna un soir une séance de lecture chez Malouet : il y lut *Atala* et quelques croquis de son œuvre ultérieure, le *Génie du Christianisme*. Plusieurs personnages de marque de l'Émigration étaient dans l'assistance, et de Calonne et mon père se trouvaient présents. Après la lecture, mon père dit aux personnes qui étaient

1. Latreille, *L'opposition religieuse au Concordat de 1792 à 1803*. Paris, 1910, p. 232.

2. *Mém. d'o.-t.*, t. I, p. 460.

3. Cf. *Mémoires de Mme de Boigne*. Paris, 1907, t. I; *Mémoires de Mme la duchesse de Gontaut*. Paris, 1891.

près de lui : « Il y a du talent dans tout cela, mais je « ne comprends rien à ses harmonies de la Nature et « de la Religion »; et de Calonne fut d'accord avec « lui là-dessus[1]. »

Les mémoires inédits de Montlosier[2] parlent de leur côté des réunions qui se tenaient chez la princesse d'Hénin. « Là, nous disent-ils, — et le premier nom se rapporte à une date légèrement postérieure, — Delille lisait ses vers, Chateaubriand racontait ses voyages, Malouet parlait des colonies où il avait vécu. » La même source fournit à un autre biographe d'autres détails. « Ils dînaient ensemble tous les mercredis, écrit A. Bardoux de Montlosier et de Chateaubriand; le chevalier de Panat et Christian de Lamoignon étaient aussi des convives. En été, on allait dans quelque taverne solitaire, à Chelsea, sur la Tamise; on parlait de Milton et de Shakespeare... Dans la mauvaise saison, c'était Montlosier qui offrait l'hospitalité... Le samedi, on allait en affluence chez Chateaubriand, qui offrait du punch. Il donna un soir lecture d'*Atala*... Des femmes, dans l'auditoire, portèrent un jugement plus rigoureux que les hommes. Malgré toutes les critiques, on fut enlevé, entraîné malgré soi, par je ne sais quel charme ascendant et troublant. On sentait, pour parler avec le poète, que la flamme divine avait passé par les lèvres de Chactas et l'on emportait avec soi la flèche empoisonnée[3] »...

1. B. Mallet, *ouv. cité*, p. 301, note 1.

2. *Mémoires de Malouet*, publiés par son petit-fils le baron Malouet. Paris, 1874, t. I, p. 113, note citant ces mémoires inédits.

3. A. Bardoux, *le Comte de Montlosier et le Gallicanisme*. Paris, 1881, p. 128. — Voir aussi, à propos des réunions chez Malouet, L. Audiat, *Rev. de Saintonge et d'Aunis*, t. XXIII, p. 51.

On regrette que des dates plus précises ne soient pas jointes à ces indications; en voici d'autres, qui concernent la tonalité générale de ce milieu où Chateaubriand avait pénétré, et qui furent empruntées, malgré la forme toute romanesque de l'ouvrage où elles se trouvent, à des sources historiques, souvenirs personnels ou mémoires encore inédits :

Mme d'A*** était bien éloignée de toutes ces futilités [1]. Sa maison était le rendez-vous des membres les plus illustres du clergé, de la noblessse, de la magistrature, martyrs divers de la foi, de l'honneur et de la vertu : quelques orateurs célèbres des dernières assemblées, des écrivains de talent, proscrits de France, vinrent plus tard augmenter l'intérêt de ces réunions, auxquelles prenaient part aussi plusieurs Anglais de distinction et des membres de l'église anglicane.

Malgré la profonde douleur qu'inspiraient les crimes de cette époque, les entretiens étaient animés; il semblait que, ne pouvant se consoler de tant de malheurs, l'on cherchât à se distraire par l'exercice de la raison et l'examen des choses du temps. Le clergé, dont la conduite était si noble dans la persécution, reprenait sur les esprits un ascendant que les idées philosophiques lui avaient fait perdre...

La littérature de l'émigration était très forte. De grands poètes, de profonds publicistes, d'habiles et ingénieux critiques, longtemps à la mode dans les sociétés de Paris, vivaient alors de leurs travaux, inquiets, quelques-uns même avec exagération, sur leur propre subsistance [2].

A côté de noms déjà célèbres, une grande destinée littéraire se préparait; grâce à ce noble génie, le christianisme et la royauté si indignement outragés allaient enfin trouver

1. Les frivolités de toute une partie de l'Emigration.

2. Allusion aux angoisses de l'abbé Delille. Peut-être cette maréchale d'A*** correspond-elle à la présidente d'Outremont que retrouve à Londres Frénilly en 1815, et Chateaubriand est-il représenté par l'ingénieux Florville.

un vengeur, et cette même liberté, démocratique et sanglante, devait devenir un jour monarchique et secourable [1].

*
* *

Voilà donc, à partir de cette date de 1797, qui prend une si grande importance dans les *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand arraché à l'espèce de bohème aristocratique à laquelle il avait été réduit, et rattaché décidément à un nouveau milieu. Il est, dès lors, fort important de connaître les idées qui avaient cours dans ce district de l'Émigration : l'inévitable point d'honneur, aussi fort que n'importe quelle contrainte pour un Français du XVIII[e] siècle, devait tendre à les imposer à quiconque y pénétrait. Mme de Duras, dont le témoignage est doublement intéressant parce qu'elle a été l'amie du grand écrivain et qu'elle avait connu, elle aussi, les hasards de l'exil à Londres, caractérisait de ce mot prestigieux d' « honneur » la vertu la plus agissante du monde émigré : « Il a été pour nous la planche dans le naufrage, car il est remarquable que, dans la Révolution, c'est par l'honneur qu'on est rentré dans la la morale; c'est l'honneur qui a fait l'émigration; c'est l'honneur qui a ramené aux idées religieuses. Dès que le mépris s'est attaché à la puissance, on a voulu être opprimé; dès que le déshonneur s'est attaché à l'impiété, on a voulu être homme de bien [2] »...

Il est visible, en effet, qu'une sorte d'émulation ne

1. Valery, *Sainte-Périne, souvenirs contemporains*. Paris, 1826, p. 86. L'auteur est A.-C. Pasquin, administrateur des bibliothèques de la couronne sous Charles X.

2. Note finale d'*Edouard*.

tarda guère à agir sur ceux des émigrés qui n'étaient pas de ces simples inconscients auxquels le chevalier de Panat appliquait dès ce moment sa définition des gens « qui n'avaient rien appris ni rien oublié » — formule destinée à une si belle carrière historique. On a pu s'égayer de l'explication que Napoléon à Sainte-Hélène, — « fort amusé », nous dit-on, — entendit donner, de la fameuse conversion de l'auteur de l'*Essai*, par un de ses compagnons qui la tenait « d'un des successeurs de M. de Chateaubriand à la légation de Rome » : une heureuse prévision des effets prochains de l' « esprit nouveau » aurait dissuadé le jeune révolté de persévérer dans le philosophisme et l'aurait conduit à défendre ce qu'il venait d'attaquer. Ainsi simplifiée, l'explication est sans doute trop brutalement positive; mais c'est répondre à côté que d'écrire : « En 1798, rien ne faisait prévoir encore la restauration prochaine des ruines que la Révolution avait accumulées. Nul ne pouvait songer au rétablissement officiel du culte. En un mot, des circonstances qui ont favorisé le succès du livre apologétique de Chateaubriand, aucune ne se présentait encore aux regards de l'observateur [1]... »

Or il est certain, au contraire, que pour tous les membres du groupe émigré que fréquente désormais l'auteur de l'*Essai*, la persistance, en dépit de la Révolution, des traditions religieuses chez la majorité des Français ne fait pas doute; surtout, l'importance d'une foi commune, moyen de « lier ensemble tous les instants de la vie d'un peuple [2] », l'appui que l'État peut demander à l'autel, toute cette interprétation

1. Bertrin, *ouv. cité*, p. 106.

2. Expression de Montlosier dans ses *Mystères de la vie humaine*, 2e éd. Paris, 1833, t. II, p. 176.

uniquement sociale d'un christianisme traditionnel considéré comme une garantie contre-révolutionnaire est parfaitement admise et courante. Lally-Tolendal estime que la religion « est une base fondamentale tout aussi nécessaire à la morale publique, que cette morale elle-même est indispensable pour les magistrats du peuple et pour un état républicain... Posons donc pour vérité incontestable, pour fondement et pour faîte de l'édifice social, la nécessité d'une religion, plus pressante encore que le genre de gouvernement dont la seule garantie est la morale; nécessité qui, en admettant la tolérance de tous les cultes, impose un culte national[1] ». Peltier invoque, à l'appui de la nécessité de croire, des exemples tels que la mort héroïque des massacrés de septembre. « Philosophes mondains, qui depuis si longtemps essayez de répandre les germes de l'irréligion et de l'incrédulité, voyez comme la divinité se joue de l'œuvre de vos mains. En vain vous réunissez contre elle les futiles travaux de la philosophie ancienne et nouvelle, les sophismes de l'antiquité, le scepticisme, l'athéisme modernes viennent se briser devant un rayon de la toute-puissance de l'Être suprême. Un jour, une heure lui suffisent pour réduire en poussière l'édifice fragile de vingt siècles de corruption[2]. » Dans un *factum* qui fit grand bruit dans le monde émigré[3], contre lequel le comte d'Artois s'indignait en 1796 et qu'on appréciait d'autant plus parmi les « constitutionnels », de Calonne mettait au premier rang

1. *Défense des Emigrés français adressée au peuple français.* Paris, 1797, t. II, p. 109 et 117.

2. *Tableau du massacre...*, p. 31.

3. *Tableau de l'Europe en novembre 1795.* Londres, s. d., p. 73 et suivantes.

des « véhicules » d'une Restauration plus ou moins prochaine « le sentiment religieux qui, malgré tout ce qu'on a fait pour l'étouffer, vit encore dans le cœur des Français, et entretient le vœu du peuple pour un culte fixe, pour des secours spirituels, pour une règle de conduite fondée sur des préceptes divins ». L'ancien conseiller des Princes insistait sur la nécessité sociale d'un lien que la religion semblait fournir mieux que toute autre notion. « Oui, certainement, il vit encore au fond des cœurs français, ce sentiment que la nature y a placé, que la raison y a fortifié, que l'habitude y a enraciné. Ce sentiment protecteur de la sûreté publique, et consolateur de la faiblesse humaine, n'a pu être anéanti ni par cinq années de troubles, ni par les attentats qui ont renversé les objets de sa vénération, ni par les efforts systématiques d'une secte impie par intérêt plutôt que par opinion. » Et le *Rapport fait à S. M. Louis XVIII*, dans lequel Monthyon réfutait quelques-unes des suggestions politiques de Calonne, ne manquait pas de rester d'accord avec lui sur ce point au moins. « De toutes les mesures d'exécution à prendre pour rétablir l'ordre public en France, la plus nécessaire, la plus juste, la plus instante, la plus efficace, celle qui peut-être peut suppléer toutes les autres, et qu'aucune autre ne peut suppléer, c'est le rétablissement de la religion et des mœurs.... Il faut répéter ce qui n'eût jamais dû être méconnu, que la religion est le grand bienfaiteur de l'humanité... que la religion est la seule morale du plus grand nombre des hommes [1]. »

Il est donc certain que dans le milieu dont Cha-

1. *Rapport fait à S. M. Louis XVIII.* Imprimé à Constance, 1796.

teaubriand s'est rapproché en 1797, la nécessité sociale de la religion est une sorte d'article de foi, et que la persistance des dispositions catholiques chez un grand nombre de Français y semble assurée. Le scepticisme anarchique et désespéré qui subsistait chez l'auteur de l'*Essai* devait paraître plutôt suranné à ses nouveaux amis, et nous savons par eux que la philosophie de Chateaubriand était mise à une rude épreuve. « J'ai moi-même entendu, écrit Villemain, le chevalier de Panat se vanter de la bonne guerre qu'il avait faite dans ce temps, chez la belle Irlandaise (Mme Lindsay), au jeune émigré philosophe, et du secours qu'il empruntait aux impétueuses boutades de M. de Montlosier[1]. » D'ailleurs, la maîtresse de maison — la future Éléonore de l'*Adolphe* de Constant — semble avoir elle-même été en mesure de faire estimer et valoir la religiosité active et dévouée de son âme forte et grave.

Si les *Mémoires d'outre-tombe* sont sincères sur ce point, c'est aussi à cette date — sans doute en juin 1797 — qu'il faut rapporter la rencontre de Chateaubriand avec Burke, dans le collège que celui-ci avait fondé en 1796, à Penn, près de Beaconsfield, pour les fils d'émigrés : le grand orateur séjourne dans cette dernière résidence de fin mai, après son retour de Bath, à sa mort le 9 juillet. Enfin, il est possible que les publicistes que fréquente à présent Chateaubriand, et qui sont tous peu ou prou en relations avec les *leaders* du Parlement, lui facilitent l'accès de ces débats parlementaires dont il lui arrive de parler avec une insincérité évidente : car l'*Essai sur la littérature anglaise*[2] écrit : « En

1. Villemain, *Chateaubriand*, p. 71.
2. Article *Eloquence politique*.

1796 j'assistai à la mémorable séance de la chambre des communes où M. Burke se sépara de M. Fox... » Erreur de date que l'auteur rectifie d'un front serein dans les *Mémoires* : « En 1792, M. Burke se sépara de M. Fox... »

*
* *

A quel moment au juste Fontanes vint-il accentuer les dispositions de ce jeune ami qu'il avait connu en France avant son émigration, et qui éprouvait pour lui toute la déférence qu'un cadet de lettres peut avoir pour un aîné? La revue de Peltier, *Paris pendant l'année 1797*, ne manque pas de signaler, dans son numéro du 15 septembre[1], que le nom de Fontanes se trouve sur les listes de proscriptions du 18 fructidor : mais comme c'est en faisant un vaste détour par l'Allemagne que le rédacteur du *Mémorial historique, politique et littéraire* se réfugie à Londres, il est difficile de préciser la date de son apparition aux côtés de Chateaubriand et le début de cette intimité qui marque certainement une nouvelle phase dans la vie de notre émigré. « Il se logea auprès de moi; nous ne nous quittions plus, » disent les *Mémoires d'outre-tombe*; et l'on sait avec quelle effusion Chateaubriand a évoqué ses promenades avec Fontanes et les interminables conversations, le long de la Tamise, qui ramenaient les deux amis à Londres « aux rayons défaillants des étoiles, submergées l'une après l'autre dans le brouillard de la ville ». C'est dans les premiers mois de 1798 que se place le vif de cette grande intimité, qui ne pouvait manquer d'agir, sur

1. T. XV, p. 113 et suivantes, post-scriptum.

l'esprit de Chateaubriand, dans un sens analogue à celui que ses relations avec Panat et ses amis l'avaient déjà sollicité de suivre : Fontanes brouillé radicalement avec le XVIIIe siècle critique, Fontanes irrité contre le Directoire qui l'exilait, et très avisé de la fragilité réelle du régime actuel de la France, ne pouvait manquer d'apporter des arguments de plus en plus entraînants à l'appui de cette « conversion » qui se prépare. A côté des conseils d'ordre littéraire que Fontanes donnait à son ami [1], il ne se faisait certainement pas faute d'incliner la pensée du jeune écrivain vers des questions plus importantes qu'un détail de style, le choix d'une épithète ou l'alliance nouvelle de deux mots : et c'est évidemment dans ces entretiens intarissables que gît une certaine part du secret de la conversion de Chateaubriand.

Surtout, il semble que la présence de Fontanes en Angleterre marque, pour l'ami de Montlosier et de Malouet, un rapprochement avec les milieux légitimistes purs. Les lectures que fait à Londres vers ce moment Cléry, l'ancien valet de chambre de Louis XVI, du *Journal* de son maître au Temple, fournissent en effet à la piété royaliste un terrain admirable de communion et de ferveur. Lorsqu'en mai ou juin 1798 Baylis a fini d'imprimer ce mémoire [2], le périodique de Peltier rappelle ces séances douloureuses et émouvantes. « Si le journal de Cléry cause à la lecture une impression aussi profonde,

1. *Azakia, histoire canadienne* anonyme qui paraît tout à la fin de 1798 dans le *Paris* de Peltier (n° CLXXI, p. 141), ne serait-elle pas, avec son personnage de Coelario et son épisode de l' « épi rompu », un témoignage de cette activité renouvelée de Chateaubriand guidé par Fontanes?

2. La liste des souscripteurs est close le 25 mai 1798.

on peut ajouter avec quelque raison pour ceux qui viendront après nous : *Que serait-ce donc si vous l'aviez entendu de sa bouche?* Si vous aviez pu voir réuni, aux souvenirs que sa présence retraçait, à l'accent pathétique et vrai dont la nature l'avait doué, ce beau caractère extérieur qui présentait, sur les formes les plus parfaites, l'empreinte ineffaçable d'une douleur noble et sublime et d'une loyauté sans peur et sans reproche. Il semble que le génie de la Monarchie ait écrit dans les traits de M. Cléry : *C'est lui qui est resté avec moi jusqu'à la fin*[1]. » « Qu'on juge, disent de leur côté les *Mémoires d'outre-tombe*, de l'émotion d'un auditoire d'exilés, écoutant le valet de chambre de Louis XVI raconter, témoin oculaire, les souffrances et la mort du prisonnier du Temple[2]. » Ce fut, pour l'Émigration « fidèle », comme un acte de persévérance, d'application et de foi royaliste que cet applaudissement donné au récit des souffrances de Louis XVI et à l'entreprise de Cléry :

> Organe du malheur et de la vérité,
> Tu proclames l'arrêt de la postérité...

Il semble difficile d'admettre que Chateaubriand n'ait pas été sollicité, à ce moment, de mettre au service d'un projet plus accentué de restauration royaliste son talent d'écrivain et ce loyalisme de chouan qu'avait vanté Peltier lorsqu'il avait publié des vers de lui. On sait quelles espérances la visible agonie du Directoire éveillait dans le monde de l'Émigration; au milieu même des hommes en place de Paris, on

1. *Paris pendant l'année 1798*, 30 juin, p. 466.

2. T. II, p. 167. Cléry habite 29, Great Pultney Street, dans cette petite ruelle proche de Golden Square qui devient comme un quartier général de l'Emigration.

commençait à découvrir plus d'un symptôme propre à faire escompter un prochain rétablissement de l'ancien ordre de choses : serait-ce par un Monk nouveau, serait-ce par un César intérimaire que, Bourbons ou Orléans, les représentants de l'ancienne famille régnante allaient être rappelés en France[1] ? Les royalistes purs, au dire de leurs meilleurs informateurs, pouvaient à plusieurs reprises « concevoir de légitimes espérances[2] » : on sait qu'ils n'y manquèrent pas, et que, de Pichegru à Bonaparte, ils crurent n'avoir que l'embarras du choix de l'instrument. Le 18 fructidor avait contrarié pour un temps ces espérances; mais l'intrigue restauratrice n'avait pas tardé à renouer ses fils rompus ou enchevêtrés.

Assurément, Chateaubriand n'en était pas à avoir besoin d'un introducteur auprès des grands chefs londoniens du parti. Outre que l'*Essai* n'avait pas fait assez de bruit parmi les purs royalistes pour qu'on dût lui en tenir autant de rigueur qu'aux brochures de Mallet ou de Calonne, le jeune Breton trouvait aisément, dans sa famille même, des intermédiaires auprès des conseillers des Princes. Le grand-père de sa femme — à supposer que Chateaubriand fût disposé à se souvenir d'elle — n'avait-il pas obtenu naguère du comte d'Artois une promesse toute spéciale de bienveillance[3] ? Son beau-frère, le comte du Plessix de Parseau, n'était-il pas retiré en Angleterre, et n'allait-il pas être chargé en 1799 d'une mission importante par le comte d'Artois[4] ? Son cousin Armand de Chateaubriand n'était-il pas, depuis 1793

1. Cf. L. Madelin, *Fouché*. Paris, 1901.
2. Hyde de Neuville, *Mémoires*. Paris, 1888, t. I, p. 157 et 223.
3. *Mém. d'outre-tombe*, t. II, p. 4.
4. *Ibid.*, t. II, p. 548.

un des agents les plus actifs et les plus dévoués du prince de Bouillon à Jersey[1]? En dehors même de ces répondants naturels, la duchesse de Gontaut[2] ou le chevalier de Panat[3] pouvaient favoriser la jonction du jeune écrivain avec les directeurs londoniens de la politique légitimiste. Il est impossible de dire dans quelle mesure ce rapprochement avait été tenté avant l'arrivée de Fontanes à Londres : le séjour de celui-ci auprès de Chateaubriand, de la fin de 1797 à l'été de 1798, est marqué en tout cas par des démarches plus caractérisées.

Car Fontanes ne s'est assurément pas contenté de rêver le long de la Tamise avec son ami, de revisiter en sa compagnie la ville et ses environs qu'il avait vus en 1785-86, et de lui inculquer un peu de son mépris pour les idéologues. Polémiste avisé, défenseur célèbre déjà de la cité de Lyon suppliante, Fontanes n'a certainement pas laissé là, autant qu'on l'a dit[4], la politique pour la poésie après sa fuite hors de France : les instances mêmes que met Chateaubriand à le rappeler à la littérature, à le détourner d' « un métier indigne de vos talents, et qui troublerait le reste de votre vie et celle de vos amis[5] », témoignent d'arrière-pensées que la *Grèce sauvée* n'occupait point tout entières. Et c'est par lui que s'opère le rattachement, au moins provisoire, du prochain auteur du *Génie* au représentant officiel du royalisme intégral dans la capitale anglaise. « M. du Theil, chargé des

1. Cf. G. de Contades, *Emigrés et Chouans*. Paris, 1895.
2. Par ses relations de grande amitié avec Mme de Rosambo.
3. Il assistait en 1795 au contrat de mariage du comte de Vaudreuil.
4. Notamment Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, t. II, p. 247.
5. Chateaubriand à Fontanes, 15 août 1798 (*Mém. d'outre-tombe*, t. II, p. 553).

affaires de M. le comte d'Artois à Londres, s'était hâté de chercher Fontanes : celui-ci me pria de le conduire chez l'agent des princes. » Les deux amis se rendent donc au siège de l'agence royaliste londonienne, Great Pultney Street, et trouvent le « chargé des pouvoirs du Roi » environné de la foule des aventuriers, « vendeurs de contre-révolution », qui tournoyaient autour des espoirs légitimistes. Tandis que Chateaubriand, « dans la cohue du parloir », reste à contempler un paysan vendéen qui est venu apporter une lettre de ses chefs, Fontanes a obtenu « une audience particulière de celui qu'il appelait plaisamment le *contrôleur général des finances* ».

De cette audience particulière, Fontanes « sortit fort satisfait, car M. du Theil avait promis d'encourager la publication de mes ouvrages, et Fontanes ne pensait qu'à moi. Il n'était pas possible d'être meilleur homme : timide en ce qui le regardait, il devenait tout courage pour l'amitié [1] »... En d'autres termes, Fontanes avait — à une date qu'il faut vraisemblablement placer dans les premiers mois de 1798 [2] — obtenu de M. du Theil une subvention pour imprimer les écrits de son ami ; et l'assurance en fut même réitérée, puisqu'il pourra dire à celui-ci, dans sa lettre du 28 juillet 1798 : « J'espère que la parole si souvent donnée par le *contrôleur général des finances* est au moins acquittée en partie. Cette partie me console, car je ne puis soutenir l'idée qu'un bel ouvrage est arrêté faute de quelques secours [3]... » Et cette promesse de subvention se trouve liée à l'activité

1. *Mém. d'outre-tombe*, t. II, p. 171.
2. Chateaubriand donne lui-même cette date de 1798 dans le *Portrait d'un Vendéen* inséré dans *l'Essai sur la littérature anglaise*.
3. *Mém. d'outre-tombe*, t. II, p. 175.

qu'on attend de Fontanes; car, après son départ de Londres et durant son séjour d'Allemagne, tandis qu'il suit d'un œil attentif les intrigues souvent maladroites des agents royalistes en France, il reste en correspondance avec M. du Theil et ne néglige pas de lui rappeler son jeune ami l'écrivain : « Je parle encore de vous avec l'accent de l'amitié, et je souhaite du fond du cœur que les espérances d'amitié qu'on peut fonder sur moi réchauffent les bonnes dispositions qu'on m'a témoignées à cet égard, et qui sont si bien dues à votre personne et à vos grands talents [1]... »

De quel ouvrage s'agit-il donc? Fontanes connaît et admire des fragments manuscrits des *Natchez*; mais il est malaisé d'admettre que le « contrôleur général des finances » de Louis XVIII ait promis, et à plusieurs reprises, d'employer l'argent des coffres royaux à imprimer les fameuses deux mille trois cent quatre-vingt-treize pages in-folio, uniquement à cause des beautés descriptives qui y étaient renfermées, ou parce que l'épopée de l'homme primitif s'y inscrivait magnifiquement. Surtout de la part de l'auteur récent de l'*Essai sur les Révolutions* — en dépit de l'hommage que ce livre rendait çà et là à l'ancienne foi chrétienne — le « chargé des pouvoirs du Roi » devait attendre autre chose qu'une épopée ou des notes de voyage, qu'*Atala* même ou *René*, pour y employer en subventions des ressources financières de plus en plus raréfiées : c'est le moment où Joseph de Maistre, après fructidor, obtient de Louis XVIII une gratification de 50 louis pour les *Considérations sur la France*. Mais les allocations sont si rares, dans l'espèce, que le pauvre Chateaubriand ne voit rien

1. *Mém. d'outre-tombe*, t. II, p. 174.

venir, et que, le 15 août 1798, il peut écrire à son ami : « Le contrôleur des finances n'a point tenu sa parole, et je suis fort malheureux[1] ». Serait-ce que Fontanes, qui désapprouve à ce moment certains agissements, certaines imprudences des agents royalistes en France[2], inspirerait une moindre confiance — et aussi, par contre-coup, son *fidus Achates* de Londres — à ces « petites gens », qui, paraît-il, sont peu contents de lui[3] ?

Fontanes parti, Chateaubriand s'était trouvé d'abord plus solitaire qu'avant sa visite. Son ami l'avait certainement éloigné du groupe des publicistes constitutionnels — il détestait si fort la « philosophaillerie », dont Montlosier, Malouet et Mallet ne cessaient pas de se réclamer à leur manière[4] — et avait relâché quelque peu des liens qui tardent à se renouer; sans doute, en revanche, l'avait-il introduit dans quelques milieux anglais qu'il connaissait par son ancien séjour à Londres. La société de Christian de Lamoignon, que Mme Lindsay a quitté pour rentrer en France, semble être sa principale ressource d'amitié, et divers indices paraissent même nous inviter à antidater un passage des *Mémoires d'outre-tombe*[5], et à situer en 1798 toute cette partie de l'été de 1799 passée, selon Chateaubriand, à Richmond avec Christian de Lamoignon, avec les nagées sur la Tamise, les courses dans le parc, et l'apparition

1. *Mém. d'outre-tombe*, t. II, p. 554.
2. *Ibid.*, t. II, p. 174.
3. *Ibid.*, t. II, p. 553.
4. On connaît la thèse de Mallet du Pan : « Si l'esprit a été nuisible, il faut encore plus d'esprit que n'en ont les méchants pour les contenir et les vaincre ».
5. T. II, p. 214.

de Peltier qui entraîne Chateaubriand dans une excursion en voiture, poussée jusqu'à Oxford, Blenheim, etc. Il faut constater, en effet, que Peltier a été souffrant à la fin du printemps de 1798, et qu'on lui a conseillé le repos : *Paris* est interrompu (à la fin du tome XVI) et n'est repris qu'avec le numéro du 15 mai, et c'est peut-être dans cet intervalle que se place l'excursion dans la province anglaise. Rien de pareil, en tout cas, ne se passe en 1799, et le journal, bimensuel et serrant toujours d'assez près l'actualité anglaise et continentale, n'aurait guère permis à son rédacteur en chef et principal collaborateur une absence prolongée. D'ailleurs l'été de 1799 — qui fut, par parenthèse, particulièrement humide et froid et peu propice aux sports de plein air — fut marqué par une grave affaire entre Peltier et les *ultras* d'une part, Mallet et Malouet d'autre part; et il fallut que Monsieur vînt lui-même d'Écosse pour tenter de rétablir la paix entre les adversaires [1]. Enfin le combat d'Aboukir, qui valut à Chateaubriand des insultes dont le souvenir lui resta, est du 1er août 1798, et les rameurs anglais dont il parle, si indiscrètement patriotes, auraient contenu bien longtemps leur enthousiasme railleur s'ils avaient attendu à l'année suivante pour le manifester [2]. Chateaubriand a-t-il vu tout ce qu'il énumère dans les *Mémoires*? C'est fort admissible pour Oxford et Blenheim, de même pour les résidences et les parcs voisins de Richmond. Mais la visite à Herschell et à sa savante sœur à l'observatoire de Slough, et surtout les circonstances dans

1. Cf. B. Mallet, *ouv. cité*; le *Mercure britannique* du 25 juillet 1799; *Paris pendant l'année 1799* du 15 août.
2. T. II, p. 216.

lesquelles il voit George III comme une espèce de roi Lear, sont bien sujettes à caution [1].

Cependant la mère de Chateaubriand est morte dans les circonstances que l'on sait; et la lettre de Mme de Farcy, en date du 1er juillet 1798, ne semble pas encore avoir atteint l'exilé lorsque, le 15 août, il écrit à Fontanes cette lettre désolée qui est parmi les pages les plus sincèrement attristées qu'ait jamais écrites ce grand artiste en mélancolie. Lorsqu'il reçoit enfin la douloureuse nouvelle, l'émotion ou le remords n'ont guère qu'à achever une conversion virtuelle depuis longtemps accomplie : et l'on comprend parfaitement que la tristesse du fils repentant achève de mûrir une décision que tant de circonstances ont préparée : son prochain livre sera une apologie de la religion chrétienne, conçue par un « cœur sensible » et par une imagination de voyageur et d'artiste, mais ce sera un « livre d'émigré » au premier chef, soucieux à sa manière d'aider à créer l'atmosphère morale propice à une reprise plus ou moins nette des anciennes traditions [2].

1. Noter que Peltier avait publié, dans son numéro du 6 novembre 1797, quelques indications sur Herschell et sa sœur; cf. aussi le *Journal* de celle-ci : nulle mention d'une telle visite. D'autre part, Mme de Gontaut a pu voir George III à Windsor très facilement et sans grand subterfuge. (*Mémoires*, p. 75.)

2. On peut se demander dans quelle mesure le mouvement des idées, dans l'Angleterre de plus en plus « anti-jacobine » qui entourait Chateaubriand, agit sur la genèse du *Génie*. Peltier se trouve en relations avec Nares, rédacteur en chef du *British Critic*, et avec Mathias, l'éditeur des *Pursuits of Literature*. Les dernières années du XVIIIe siècle sont marquées en Angleterre par une floraison d'ouvrages qui tendent à donner au christianisme toute sa valeur active et présente. L'éditeur Dulau fera traduire, par exemple, en français le livre de Bailbey Porteus, évêque de Londres, intitulé *A Summary of the principal evidences for the truth and divine origin of the Christian revelation* (London, 1800).

*
* *

Chateaubriand est fort occupé, durant les premiers mois de 1799, à l'élaboration de ses matériaux et à la rédaction de son ouvrage. « Mes jours et mes nuits, dit-il dans les *Mémoires*, se passaient à lire, à écrire, à prendre d'un savant prêtre, l'abbé Capelan, des leçons d'hébreu, à consulter les bibliothèques et les gens instruits, à rôder dans les campagnes avec mes opiniâtres rêveries, à recevoir et à rendre des visites... Quelques lectures de mes premières ébauches servirent à m'éclairer.... » On voudrait savoir à quelle date au juste se place, à ce sujet, la lettre de Panat, citée par Chateaubriand[1], où le « sale chevalier » félicite « le grand peintre et l'homme sensible » de la manière nouvelle dont il montre « les charmes de cette religion admirable ». En tout cas, Dulau a déjà fort avancé, le 19 août 1799, la composition typographique de cette *Religion chrétienne par rapport à la morale et aux beaux arts*, puisque Chateaubriand prie Fontanes, à cette date, de lui trouver un éditeur parisien qui pourrait acheter les feuilles composées jusque-là.

C'est en ce moment même que se passe la dernière algarade qui mette sérieusement aux prises « monarchiens » et absolutistes : le 15 août, Peltier a publié dans *Paris* une réponse grossière à une lettre de

Il y a dans ce renouveau l'aboutissement d'une opinion exprimée au Parlement, dès le 21 janvier 1794, par le duc de Portland, à savoir que la guerre avec la France était « fondée sur un seul principe, la conservation du Christianisme ». C'est en 1796 que sont publiés les *Religious Musings* de Coleridge.

1. *Mém. d'outre-tombe*, t. II, p. 183.

Malouet insérée dans le *Mercure britannique* de Mallet du Pan[1]. La question de la Constitution future avait en effet, au plus fort des espérances suscitées par la défaite de l'armée française en Italie, été débattue plus passionnément que jamais dans les cercles d'émigrés. « En supposant au nouveau Roi la plus grande latitude pour faire sa volonté, avait écrit Malouet, il me paraît douteux qu'il voulût précisément tout ce qui existait en 1789; et quand il le voudrait, où trouverait-il les mêmes hommes, les mêmes dispositions, le même esprit, le même genre de talents et de moyens? » A quoi Peltier[2], parlant au nom des « vrais royalistes » et de l'Émigration fidèle, avait répliqué sur un ton si méprisant pour l'activité de « certains individus »

> — Et l'on dira toujours Malouet et Mallet,
> Comme on unit encor... qui donc... Blaise et Babet —

que l'évêque d'Arras engagea Monsieur à témoigner solennellement son indignation aux ultras indiscrets et sa bonne grâce à leurs victimes : « grande aventure qui a absorbé quinze jours le babil de nos sociétés françaises[3], » et point de départ d'une brouille irréductible entre Peltier et ses adversaires.

Il est assez probable que la date de la lettre adressée par Chateaubriand à son ami rentré en France se trouve en quelque corrélation avec ces événements, si fâcheux pour un homme qui s'était fait à la fois des relations amicales avec les deux partis. Même si l'on avance de 1799 à 1798 le voyage dans l'ouest avec

1. *Mercure britannique*, n° XXIII, 25 juillet 1799. La suite dans le numéro du 10 août.

2. *Paris pendant l'année 1799*, t. XXIII, p. 241.

3. Mallet à Sainte-Aldegonde, dans *Mémoires et Correspondance*, pp. Sayous, t. II, p. 404.

Peltier, il est certain que Chateaubriand restait en contact avec le remuant journaliste : *Paris* donne plusieurs fois, en 1799, des nouvelles de Fontanes que son fidèle ami de Londres a sans doute contribué à lui procurer. Le 28 février, on y insère des vers inédits, « fragments que le hasard a fait tomber entre nos mains » ; ailleurs [1] le récit détaillé de son évasion de Lyon est rectifié « par un ami, d'après des détails qu'il dit lui avoir été donnés par Fontanes lui-même » ; ou bien [2] l'accident dont il a été victime — le même dont s'informera encore Chateaubriand un peu plus tard — est raconté avec émotion par le journal de Peltier.

Une célèbre recrue littéraire vient d'arriver, sur ces entrefaites, en Angleterre, et c'est le parti des ultras qui va se l'annexer, en dépit des relations d'origine ou de rencontre qui le rattachent à quelques-uns des « monarchiens ». Delille, qui s'installe à Londres le 5 juillet 1799 avec sa « nièce », Mlle Vaudechamp, est accueilli avec enthousiasme par l'Émigration française, fière d'ouvrir ses rangs à son poète préféré, celui qui sans doute va faire dans ses vers une place à ses compagnons d'exil.

> Quoi! nous vous possédons! quoi! ces Goths inhumains,
> Si fiers d'exterminer les rois et le génie,
> Ont en vous respecté le dieu de l'harmonie :
> La lyre d'Apollon brille encor dans vos mains?
> . . . . . .
> La gloire enfin, sur un sol plus tranquille,
> Vole avec vous au bruit de vos accords :
> Et vos talents, immortels passe-ports,
> D'Albion vous ouvrent l'asile. [3]

1. T. XXI, p. 149.
2. T. XXIV, p. 611, note.
3. Chevalier du Puy-des-Islets, *Stances à Delille. Alm. des Muses*, 1818, p. 201.

C'est ainsi que le poète des *Géorgiques* est acclamé, à son arrivée en Angleterre, par un émule en Apollon; et Peltier, dans son journal[1], proclame « le bonheur que les Français réfugiés en Angleterre éprouvent aujourd'hui, en possédant parmi eux, dans la personne de cet illustre abbé, un des hommes les plus instruits et les plus aimables de l'Europe littéraire; un compatriote dont les talents font la gloire et l'ornement du nom français, et dont les sentiments purs et loyaux ont résisté à toutes les épreuves de la Révolution. » Chateaubriand se trouve tout naturellement mis en rapport avec le grand versificateur, qui « entendit aussi la lecture de quelques fragments » du livre en cours d'impression et qui « parut surpris » de la nouveauté d'une prose qui distançait si singulièrement le siècle finissant.

Quelques mois d'exil encore... Mme de Farcy, la sœur de notre émigré, est morte le 26 juillet 1799, et la nouvelle de ce deuil accentue la solitude morale où se débat Chateaubriand, et où Christian de Lamoignon, « cet admirable jeune homme », est à peu près seul à lui témoigner l'amitié ingénieuse dont son cœur a besoin. Il trouve — dans sa lettre à Fontanes du 27 octobre — des accents presque mystiques pour parler de la tâche qu'il s'est imposée, ou plutôt que Dieu lui a réservée. « Il aura désormais avec vous toutes mes pensées. Je dirigerai le peu de forces qu'il m'a données vers sa gloire[2].... »

Partage-t-il, après Brumaire, l'admiration de Lally, de Montlosier, pour Bonaparte[3]? S'imagine-t-il, avec les royalistes infatués, que le triomphant Premier

1. *Paris pendant l'année 1799*, n° du 31 juillet, p. 33.
2. *Mém. d'outre-tombe*, t. II, p. 559.
3. *Mémoires de Malouet*, t. II, p. 507.

Consul fait simplement le jeu de Louis XVIII, de connivence avec le roi légitime [1]? S'indigne-t-il plutôt, comme il arrive si souvent à Peltier, de l'attitude d'indifférence religieuse que se donne cette manière de « roi athée » qui, naguère, en Égypte, sur un sol illustré par saint Louis, a fait profession de respecter la foi musulmane? C'est difficile à dire. En tout cas, s'il est vrai qu'il a « entendu prononcer, dans un grenier à Londres, l'oraison funèbre » de Mmes Victoire et Adélaïde, les tantes de Louis XVI [2] — mortes l'une le 7 juin 1799, l'autre le 27 février 1800 — il témoigne assez nettement de sa fidélité à la maison de France. Et il est permis enfin de se demander si l'initiale du « citoyen du B. », qui figure assez mystérieusement dans sa dernière lettre d'exil, adressée à Fontanes le 19 février 1800, ne cache pas le pseudonyme de Dubois, c'est-à-dire du chevalier de Coigny [3], le plus actif intermédiaire entre Dutheil, l'agent londonien, et les émissaires royalistes en France : ce serait un autre indice d'un contact gardé avec la tête officielle du parti en Angleterre.

Enfin, sa décision est prise; au début de mai 1800, dans des circonstances bien connues, il quitte l'île hospitalière où il a passé sept années et où il laisse encore nombre d'anciens compagnons d'exil qui vont suivre de loin sa nouvelle carrière.

1. *Mémoires et Correspondance de Mallet du Pan*, t. II, p. 434.
2. Cf. son article de juillet 1807 sur le *Voyage en Espagne* de Laborde.
3. *Mémoires* de Hyde de Neuville. Paris, 1886, t. I, p. 277.

*
* *

Il n'est pas douteux que le retour de Chateaubriand en France, la signification et la portée des écrits par lesquels il ne tarde pas à s'affirmer comme écrivain, ont été interprétés par « l'Émigration fidèle » de façon assez inquiétante. Sans doute, ce n'était point faire acte d'intransigeance royaliste et d'inébranlable fidélité bourbonienne que de tirer ainsi sa révérence à ses frères en émigration : mais on suivit des yeux, d'abord, avec plus d'envie que de détestation, ceux qui étaient assez heureux pour pouvoir enfin céder à une nostalgie si longtemps contenue. D'ailleurs, les symptômes de restauration semblent se multiplier en France : et qui sait si l'œuvre littéraire du jeune écrivain, en démontrant avec éclat l'utilité sociale de la religion et les charmes poétiques du christianisme, ne va pas contribuer à sa manière à ramener la légitimité? C'est en 1802 seulement que le comte d'Artois, impuissant à retenir l'impatience de tous ces infortunés, leur donne une sorte d'*exeat* correspondant au décret d'amnistie du gouvernement français[1] : or c'est après cette date, lorsque Chateaubriand sera visiblement entraîné dans l'orbite de l'astre usurpateur, et apparemment infidèle et traître à son ancien parti, que Peltier, qui se pique de représenter le royalisme irréductible, lui reprochera avec plus ou moins de netteté sa palinodie et sa défection.

Pour l'instant, sa revue reproduit plusieurs des articles qui, dans le *Mercure de France* reconstitué,

1. Cf. L. Pingaud, *Correspondance intime du comte de Vaudreuil et du comte d'Artois pendant l'Emigration.* Paris, 1889.

font allusion au prochain ouvrage de Chateaubriand : le numéro du 15 juillet 1800 donne le texte du compte rendu consacré par Fontanes à la *Littérature* de Mme de Staël, avec la fameuse note annonçant « l'ouvrage qui n'est pas encore publié et qui a pour titre *Des beautés morales et poétiques de la Religion chrétienne*[1] ». Le 30 novembre, c'est l'article de Fontanes sur la *Morale religieuse* de Necker, et la phrase qui y faisait espérer l'« ouvrage inédit qu'on annonça dans le *Mercure* il y a quelques mois, et qui terminera peut-être la querelle littéraire entre les philosophes et les partisans de la religion. Cet ouvrage s'intitule : *Génie du Christianisme* ou *Beautés poétiques et morales de la religion chrétienne*[2] ». En 1801, le même ouvrage est encore une fois annoncé par allusion : dans le numéro du 14 février, une note de la rédaction promet à ses lecteurs, entre autres nouveautés « du plus haut intérêt », une lettre « extrêmement piquante » sur la *Littérature* de Mme de Staël, par « l'auteur des *Beautés morales et poétiques du Christianisme*[3] ».

Mais c'est *Atala*, bientôt, qui concentre sur elle tout l'intérêt que la clientèle émigrée de Peltier peut accorder au plus brillant de ses anciens membres. Le fameux « extrait » de Fontanes dans le *Mercure* est reproduit le 30 avril 1801. Dans le même numéro, entre deux articles sur le petit livre de Chateaubriand, cette note de la rédaction : « Nous apprenons par les derniers papiers de Paris que deux éditions de ce

1. T. XXVII, p. 295.

2. Déjà signalé par M. Giraud dans son *Chateaubriand*, note de la p. 124. C'est l'article publié par le *Mercure* du 22 novembre 1800.

3. T. XXX, p. 241. C'est évidemment la lettre de Chateaubriand sur la préface que Mme de Staël avait écrite pour la seconde édition de sa *Littérature*.

roman ont été épuisées en moins de quinze jours, et que la troisième était sous presse, ainsi que le grand ouvrage du même auteur, intitulé *Des Beautés Morales et Poétiques du Christianisme*, auquel M. de La Harpe a ajouté des notes. »

Est-ce là une façon de garantir à la fois l'orthodoxie religieuse de l'ouvrage attendu et sa bonne tenue littéraire? En tout cas, dans son numéro du 30 mai, Peltier ajoute, à des commentaires indifférents, cette justification qui est déjà significative : « M. de Chateaubriand a pu être exagéré, bizarre, incorrect dans ses écrits, mais il est gentilhomme Breton, il est plein d'honneur et incapable d'une action vile[1]. » Venant de quelqu'un qui a vécu dans la familiarité de Chateaubriand et qui s'adresse à un public tout disposé à comprendre à demi-mot, à quelles insinuations cette rectification ne répond-elle pas déjà?

Au cours de l'année 1801, le périodique de Peltier reproduit souvent des articles publiés par l'auteur d'*Atala* dans le *Mercure*, « dont il paraît que M. de Chateaubriand est aujourd'hui un des collaborateurs[2] » : *De l'Angleterre et des Anglais* (15 juillet); *Éloge des Médecins* (31 juillet); *Mœurs et Instincts des oiseaux* (15 août); il donnera, de même[3], en 1802, *Young* (15 mai); *Shakespeare* (15 juin).

Le public qui suivait la revue de Peltier était donc parfaitement préparé — tout comme, en France, la clientèle du *Mercure* — à accueillir de plain-pied l'ouvrage de Chateaubriand. Le *Génie* paraît à Paris le 14 avril, et, dès le 27 du même mois, le journal londonien en donne une série de fragments, en les

1. T. XXXI, p. 519.
2. T. XXXII, p. 179.
3. Signalé par M. Giraud, *Chateaubriand*, p. 148.

faisant suivre de cette note : « La police a fait faire à l'auteur de cet ouvrage de nombreuses corrections avant d'en permettre la publication ; ce dernier morceau [*Saint Denys*] entre autres a été étrangement mutilé ; nous le donnons tel qu'il a été composé originairement, et non point suivant l'édition qui circule[1] ». Le même numéro publie le fameux « extrait » que Fontanes, dans le *Mercure* du 15 avril, avait consacré au livre de son ami. C'est ici le point culminant de la notoriété flatteuse que le périodique de l'Émigration obstinée dispense au jeune écrivain.

Car Chateaubriand n'aura pas, jusqu'au moment où il se sera séparé de ce Bonaparte avec lequel on le voit à présent lier partie, d'adversaire plus tenace que son ancien compagnon d'exil. Dans le numéro du 15 mai 1802, Peltier donne encore quelques fragments du *Génie* ; mais il annonce en même temps la prochaine mise en vente d'un ouvrage qui est sous presse, à ce qu'il annonce, — un seul volume semble en avoir été imprimé — et dont le titre seul est une malice et un coup de revers : c'est le *Véritable Génie du Christianisme, ou Recueil des chefs-d'œuvre du grand Bossuet*, patronné par Peltier lui-même, chez qui « l'on pourra voir des échantillons des premières feuilles », et vendu par les libraires ordinaires de l'Émigration londonienne, Deboffe, Dulau, Prosper[2].

Voici, de plus, pour le journaliste devenu l'adversaire de Bonaparte après avoir été celui de la Révolution, une éclatante occasion de flétrir, devant un

1. Giraud, *Chateaubriand*, p. 169.

2. *Le véritable Génie du Christianisme, ou Œuvres choisies de J.-B. Bossuet.* Edition des royalistes français, retirés à Londres. Tome I, Londres, 1802. L'avis de l'éditeur annonce six volumes. L'ouvrage est dédié « au fils aîné de l'Eglise ».

auditoire de royalistes encore fidèles, les renégats, les déserteurs, ceux qui, sous couleur de pacification, vont faire leur cour à un pouvoir qui continue l'usurpation révolutionnaire. On sait que le Premier Consul avait obtenu, dans le court espace qui sépare la paix d'Amiens de la reprise des hostilités avec l'Angleterre, la suspension de l'*alien bill* et des poursuites contre Peltier. Dans l'*Adresse au Public* que le pamphlétaire breton publia à la suite du plaidoyer prononcé, devant le King's Bench, par sir James Mackintosh le 21 février 1803[1], il ne cacha point son interprétation :

Plusieurs royalistes français s'imaginaient que Buonaparte avait intention de profiter du pouvoir momentané dont il jouissait, pour faire la paix, calmer toutes les factions, remettre l'ordre dans les propriétés, faire renaître la tranquillité dans les consciences, et replacer ensuite le souverain légitime, auquel il devait son éducation et son existence, sur un trône agrandi et pacifié....

Il s'attaquait un peu plus loin à Lucien Bonaparte — chez qui Chateaubriand, à présent, allait dîner au château du Plessis[2], — Lucien, qui « fait maintenant le Mécène, et traîne à sa suite une bande d'artistes, de comédiens et de littérateurs, à qui il donne copieusement à boire et à manger pour être prôné[3] ». Une conclusion ironiquement contristée multipliait les allusions aux courtisans du régime nouveau; Peltier s'y accusait

... d'avoir préféré mon obscurité, ma pauvreté, mon exil, ma non-existence, mes peines de toute espèce, à l'honneur et

1. *The Trial of John Peltier, Esq. for a libel against Buonaparte.* London, 1803.

2. *Mém. d'outre-tombe*, t. II, p. 254 : « une maison de campagne... où j'étais contraint d'aller dîner... »

3. *Ouv. cité*, p. 223.

à l'avantage d'être jockey législateur, ou valet de chambre sénateur, ou commis conseiller d'état du héros de Saint-Cloud, ainsi que tel homme que j'ai eu le malheur de présenter au gouvernement, qui en a reçu des bienfaits nombreux, et qui fait aujourd'hui de beaux discours académiques au Consul, dans lesquels il l'excite à venir déchirer le pays qui lui avait fourni à lui-même asile, subsistance et faveurs pécuniaires....

J'en demande humblement pardon à Buonaparté-le-Grand... à Fontanes-le-Reconnaissant... J'en demande pardon au génie de la République, et même à tout le Génie du Christianisme de Messieurs les cardinaux, archevêques et évêques de Boisgelin, de Cicé, d'Osmond, et de Barral, sans en excepter celui de M. de Chateaubriand; j'ai passé ma condamnation... [1].

Presque aussitôt, l'*Ambigu*, la nouvelle revue lancée par Peltier contre l'usurpateur qui s'obstine à profiter pour lui-même de la restauration morale du pays, commence contre Chateaubriand une guerre de sarcasmes parfois assez amusante. Son premier numéro, dans une sorte de programme humoristique, admet que « le siècle de Buonaparte est le siècle du génie; ce qui est incontestablement reconnu depuis la sublime découverte que l'on a faite à Paris, à l'époque du Concordat, que *Dieu est le grand Solitaire de l'Univers, l'éternel Célibataire des Mondes*[2] ». L'attaque contre la défection de Chateaubriand est plus directe un peu plus loin, et elle se complique de plus en plus de rancunes anticoncordataires.

M. de Chateaubriand, auteur de l'ouvrage intitulé : *Génie du Christianisme*, dont ses amis de Londres croyaient qu'il

1. *Ibid.*, p. 254 et 256. Cf. la traduction anglaise que Peltier ajoutait à son *Adresse* en français.
2. *L'Ambigu*, n° 1, p. 2 et 17.

devait faire hommage à Louis XVIII, et que ses amis de Paris lui ont conseillé d'offrir au premier consul pour la fête de Pâques, M. de Chateaubriand, disons-nous, est attendu incessamment à Londres. Comme on assure qu'il a obtenu la place de secrétaire de légation de France à la cour de Rome à la suite de M. le chanoine Fecce, oncle maternel de Buonaparte, on croit que l'objet de son voyage est de venir faire un cours de politique ultramontaine chez M. l'abbé Barruel, afin de seconder puissamment le ministre français dans son ambassade et que le sacré collège trouve dans M. Fecce un digne représentant du premier consul....

Ailleurs, ce sont des plaisanteries sur les saintes ampoules que le *Génie* fournira pour 15 francs en abondance, si l'on en manque pour la cérémonie du sacre[1]; un dialogue entre Fontanes et Chateaubriand, chacun préparant sa petite politesse littéraire à l'adresse du Premier Consul[2]; la critique du *Génie* par M. de Villeterque, avec sa conclusion : « Je crois que tout ce qui tient à la religion, dans cet ouvrage, est absolument manqué; cette partie, la plus importante, celle qui caractérise le livre, et qui devait en être la meilleure, en est la plus faible.... Le livre de M. de Chateaubriand pèche donc par son plan, son but et ses moyens, et la religion n'y gagnera rien. La réimpression des bons ouvrages sur ce sujet fera plus de bien. » Comme pour donner acte de ce vœu, l'*Ambigu* reprend l'annonce ironique donnée naguère par Peltier dans *Paris*, et signale comme nouveauté intéressante le *Véritable Génie du Christianisme, ou Œuvres choisies de Bossuet, six volumes. Édition des royalistes Français retirés à Londres, dédiée au Fils aîné de l'Église, par J. Peltier*[3]. Le numéro 11 débute

1. N° 3, p. 68.
2. N° 5, p. 109.
3. N° 8, p. 200.

ainsi, à propos de la seconde édition du *Génie* dédiée au Premier Consul :

La première édition de cet ouvrage, dédiée au roi de France Louis XVIII, avait été imprimée à Londres, et y avait été convertie en maculatures, lors du départ de l'auteur pour [la] France. Une seconde première édition fut bientôt après imprimée à Paris, en cinq volumes....

Puis, après un extrait de la *Défense* du *Génie du Christianisme* :

Nous attendrons la troisième édition de cet ouvrage, pour voir comment l'auteur se justifiera vis-à-vis de nous de sa dédicace actuelle à Ali-Buonaparte [1].

L'*Ambigu*, tout en dirigeant cette petite guerre contre l'ancien émigré devenu fonctionnaire de Napoléon, ne se fait pas faute de reproduire des articles entiers de Chateaubriand. C'est ainsi que le numéro 27 publie son compte rendu du *Printemps d'un Proscrit* de Michaud [2], et, en même temps, cette *Variété* piquante sous sa forme de billet de part :

Mme de Beaumont, fille d'Armand de Montmorin, ministre des affaires étrangères sous le règne de Louis XVI, vient de mourir à Rome, à l'âge de trente-cinq ans. Les Français attachés au cardinal Fesch ont accompagné avec des torches le convoi de cette dame à l'église Saint-Louis où son corps a été déposé. L'auteur du *Génie du Christianisme* a pris le deuil pour deux ans à cette occasion. Mme de Chateaubriand a cru qu'elle pouvait se dispenser de donner les mêmes marques de douleur [3].

Mais c'est la question des dédicaces successives — ou plutôt des successives intentions dédicatoires — de

1. N° 11, p. 27.
2. *Mercure de France*, article de janvier 1803.
3. N° 27, à la date du 30 décembre 1803.

l'auteur du *Génie*, qui continue à inspirer à Peltier ses insinuations les plus plus malicieuses. En note d'une lettre parodique au *Général Dessalines, général en chef des troupes nationales de Saint-Domingue*[1], l'*Ambigu* du 20 janvier 1804 fait une récapitulation ironique où sont rappelées les variations passées, et annoncées les dispositions futures de Chateaubriand :

Progression du Génie du Christianisme, par M. de Chateaubriand. Numéro 1. Première édition, à Londres, en 1800, dédiée à Louis XVIII, 300 livres sterl.

2 Seconde édition, à Paris, en 1802, dédiée à Buonaparte. Une place de 15 000 francs par an.

3 Troisième édition, pour le général Dessalines au Cap, en 1804. Mille portugaises.

4 Quatrième édition à dédier à Barrère, en 1806. La guillotine et le paradis [2].

Contrairement à ce qu'on pourrait croire en lisant les *Mémoires d'outre-tombe*, l'attitude de Chateaubriand après l'exécution du duc d'Enghien ne modifie en rien l'animosité de Peltier. L'*Ambigu* du 30 juin 1806 écrit encore[3] :

La révolution marchait autrefois sous les enseignes de la liberté; elle marche aujourd'hui derrière une croix et une bannière; les Jacobins sont devenus Capucins, voilà toute la différence. M. de Chateaubriand, auteur du *Génie du Christianisme*, faisait dernièrement une analyse des *Mémoires de Louis XIV*; son imagination s'enflammant sur une phrase de ces mémoires, il l'a fait servir de texte à un commentaire très chaleureux sur ce que les Gaulois purent et furent

1. Rappelons les attaches de Peltier avec cette colonie, et la présence à Londres d'un certain nombre de propriétaires émigrés qui y avaient des plantations.

2. N° 29.

3. N° 117.

autrefois. Il semble, en lisant cette phrase, voir le peintre d'Atala conseiller et prédire à Napoléon la conquête de l'Univers.

Ce n'est guère qu'en 1807 que le ton change vraiment, et que Chateaubriand semblera, à ses anciens compagnons d'exil, revenu d'une coupable erreur. Le numéro du 30 août 1807 annonce avec une satisfaction visible que « M. de Chateaubriand vient de tomber dans la disgrâce du gouvernement impérial pour quelques digressions qu'il a introduites dans un compte rendu des deux premières livraisons du *Voyage en Espagne* de M. Laborde ». Voilà donc enfin le gentilhomme breton redevenu, grâce à la fameuse affaire de l'article du *Mercure* du 4 juillet 1807, un « émigré à l'intérieur », un protestataire légitimiste et un adversaire déclaré de l'usurpateur!

Enfin, dans l'*Ambigu* du 10 septembre 1818, au tome dernier de la longue série, et quand la Restauration aura recueilli le fruit d'une tenace attente, Peltier confiera à ses lecteurs un extrait d'une lettre affectueuse que Chateaubriand adressait en 1817 à son ancien compagnon d'exil, au moment où celui-ci avait suspendu la publication de son périodique[1].

« ...Cette époque si difficile de ma vie m'a donné la satisfaction d'empêcher beaucoup de mal et de faire quelque bien. Le temps de la justice viendra et je l'attends.

« Je voudrais bien qu'il fût venu pour vous. J'ai trois fois sollicité M. de Richelieu. Il se rappelle très bien votre nom, vos talents et vos services. Mais nos ministres ont une circonspection désespérante. Ils n'osent rien. Nous sommes bien punis d'avoir trop osé pendant vingt ans. Votre vrai lot serait d'être attaché au département des affaires étran-

1. Tome dernier, p. 559, n° du 10 septembre 1818.

gères. Vous pourriez, ce me semble, y rendre d'éminents services. Je ne me découragerai point, je reviendrai à la charge. Quoique M. de Langeron soit bien loin, ne pourriez-vous réchauffer son ancienne amitié pour vous? Il a près du ministre beaucoup d'influence....

« ... On me dit que vous avez toujours conservé la jeunesse de votre imagination et la gaîté de votre caractère. Il n'en est pas ainsi de moi. Je suis vaincu du temps. J'en perds les yeux. Mon écriture vous le prouvera. Je vois à peine ce que j'écris. Mais mon vieux cœur sera toujours sensible, et je n'oublierai jamais les moments heureux passés près de vous dans les jours d'exil, etc. etc. »

***

La parfaite défiance de Peltier à l'égard de la sincérité religieuse de Chateaubriand semble avoir été partagée par d'autres « intellectuels » de l'Émigration. C'est ainsi qu'une société d' « amis des lettres » entreprend en 1800, à Londres, la publication d'un *Mercure de France* — doit-il faire pièce à celui qui vient de se reconstituer en France? — qui paraît durant deux ans, et dont les six volumes[1], inspirés par un plan très conscient de reconstitution du sentiment religieux par la littérature, ne désignent même point par allusion l'entreprise analogue de Chateaubriand. « Pourquoi la religion, source des sentiments doux et des idées sublimes, ne serait-elle pas rappelée dans l'esprit des hommes par ces mêmes moyens qu'il a fallu dénaturer pour la détruire? On l'a calomniée pour la faire haïr. Il faut faire sentir tout ce qu'elle inspire pour la faire aimer... Il est digne

1. *Mercure de France*; *ou recueil historique, politique et littéraire.* Par une société de gens de lettres. Londres, 1800-1801, 6 vol. in-12.

des hommes de lettres les plus célèbres en France, et hors de France, de former cette entreprise qui devient la plus belle des conjurations.... » Ainsi parle, le 30 avril 1800, un rédacteur signalant le *Psalmiste* de Mgr. de Boisgelin, et il est curieux que rien, dans les numéros qui suivent, ne révèle l'entreprise dont le *Mercure* français, et *Paris* par contre coup, entretiennent si souvent leurs lecteurs. Ce périodique londonien disparaît trop tôt, d'ailleurs, pour que le *Génie* lui-même puisse y être apprécié.

Il n'en est pas de même du *Courrier de Londres*, dont le rédacteur en chef, Montlosier, est trop avisé, trop disposé à faire bon accueil à tout régime, même extra-bourbonien, qui sera capable de ramener la pacification des esprits et l'ordre dans les rapports sociaux[1], pour s'arrêter à des questions secondaires à ses yeux. Peu après le *Génie*, ce journal écrit, le 3 août 1802 : « M. de Chateaubriand (ce nom seul commande l'attention)... » et il cite à plusieurs reprises les articles de l'auteur d'*Atala*. Il ne faut pas moins que le retour définitif de Montlosier en France, et le passage du *Courrier* en d'autres mains, pour qu'on retrouve dans ce périodique l'écho des réserves qui furent faites si fréquemment, au sein de l'orthodoxie légitimiste, au sujet du christianisme du grand écrivain. Annonçant un discours d'émigré sur le *Couronnement de M. Buonaparté*, le numéro du 26 février 1805 se hâte d'ajouter : « Cet ouvrage sera dédié à tous les amis de la justice et de la vérité qui y retrouveront le véritable génie du christianisme qu'ils ne cherchent ni dans les mandements des évêques

1. Dès 1796, sa formule était (*Vues sommaires*) : « Il faut conserver les produits de la révolution, et non pas son mouvement. »

parjures, ni dans les romans de M. Châteaubriand ».

C'est pourtant dans ce milieu de l'Émigration tenace que va paraître la première anthologie française où le plus glorieux représentant de tout ce groupe trouve la place que la littérature ne manquera pas de lui faire. Il s'agit d'une importante publication de la maison Dulau : la *Bibliothèque portative des Écrivains français, ou choix des meilleurs morceaux extraits de leurs ouvrages*, publiée par Moysant en 1800, par Moysant et Levizac en 1803, en une nouvelle édition portée de deux à trois tomes. La première, qui faisait déjà sa place à Fontanes, ignorait Chateaubriand. La seconde, au contraire, s'ouvrait toute grande à celui-ci. Six « morceaux choisis » dans le premier volume et neuf dans le second, allant du fameux « Il est un Dieu... » à « Bossuet historien » et des « Bords du Mississipi » au « Caractère des nations modernes » ; une notice qui ne fait pas encore prévoir les enthousiasmes que le nom de Chateaubriand suscitera plus tard, mais qui accueille fort honorablement le jeune écrivain dans un florilège dont, par exemple, Mme de Staël est encore exclue : flatteuse admission, à tout prendre, d'une toute récente renommée parmi les auteurs dignes de prétendre à la qualité de classiques. Il est probable que les petits Français des institutions dues à l'initiative de l'abbé Carron ont appris à connaître la prose de Chateaubriand dans ces recueils de morceaux choisis, tandis que leurs parents — avec de nombreuses réserves — plaçaient sur les rayons de leurs bibliothèques les exemplaires du *Génie* que Dulau avait reçus de son confrère Migneret[1] durant la suspension

1. Le 9 juin 1802, Chateaubriand priait Migneret de délivrer 134 exemplaires à M. Michaud, à destination de la maison Dulau.

des hostilités entre la France et l'Angleterre. Comme la notice du troisième volume de la *Bibliothèque portative* est peut-être le premier article lexicographique dont Chateaubriand ait été l'objet, on nous permettra de la reproduire ici. Dans la liste des « grands écrivains » dont elle fait partie, elle n'est d'ailleurs pas tout à fait à sa place alphabétique, se trouvant après Chatelet et Chaulieu, comme si elle avait été insérée après coup dans l'ouvrage.

CHATEAUBRIAND (N.), né en Bretagne. M. de Chateaubriand, dans le temps de son émigration à Londres, a publié des ouvrages qui annonçaient beaucoup de connaissances en histoire, et une imagination forte et ardente. Rentré en France, il a publié à Paris le *Génie du Christianisme*, qui est une espèce d'apologétique de la religion chrétienne contre les attaques et les inculpations du philosophisme. On peut dire de cet ouvrage, qui fait honneur à son auteur, qu'il a mérité les critiques et les éloges qu'on en a faits : les critiques par des écarts d'imagination, quelquefois par trop d'enflure, et souvent par de grandes inégalités de style ; et les éloges, par un fonds d'idées sublimes, neuves ou intéressantes, par un style énergique et plein de feu, et par des tableaux à grands traits, dessinés avec hardiesse et peints avec force.

*
* *

Lorsque Chateaubriand rédige, à Londres où il est ambassadeur, la partie de ses *Mémoires* qui a trait à son émigration, le contraste entre sa splendeur présente et son ancienne misère ne laisse pas d'exercer

Le 10 décembre, il offrait à celui-ci de lui vendre le droit de reproduction du *Génie* pour l'Angleterre, mais il ne semble pas que l'éditeur londonien ait donné suite à l'affaire. Cf. A Pailhès, *Chateaubriand, sa femme et ses amis*. Paris, 1896, p. 97.

sur lui une hantise insidieuse. De même que dans la première préface d'*Atala* il se représentait « couvert du sang de son frère unique, de sa belle-sœur, de celui de l'illustre vieillard leur père », il exagère à plaisir son temps de bohême ou en singularise les péripéties. Et il convient de multiplier, autour des indications offertes par le grand écrivain lui-même, les certitudes qui atténuent ce caractère de « bloc erratique » qu'il nous invite à attribuer à son œuvre maîtresse, celle qui couronne à sa manière toute une partie de la littérature de l'Émigration.

ESQUISSE D'UNE HISTOIRE DE SHAKESPEARE EN FRANCE

En dépit de deux ouvrages de fort inégale valeur, l'*Influence de Shakespeare sur le théâtre français jusqu'à nos jours*, d'A. Lacroix (Bruxelles, 1856), et *Shakespeare en France sous l'ancien régime*, de J.-J. Jusserand (Paris, 1898), nous ne possédons pas d'étude d'ensemble consacrée à un sujet dont quelques aspects ont seuls été examinés avec la netteté désirable [1]. La fortune et l'influence que notre littérature a réservées à l'œuvre du grand poète anglais, les conflits d'opinion qui se sont élevés à ce propos, les résistances d'ordre esthétique, moral, national qui se sont émues à son endroit, les émancipations successives auxquelles contribuèrent, de ce côté du détroit, l'exemple et le spectacle de cette dramaturgie issue d'une civilisation différente et d'un âge aboli : autant de questions dont il est naturel que l'histoire littéraire se préoccupe. L'esthétique n'y est pas moins intéressée, s'il est vrai, comme l'observe

1. Cf. les n°s 1459-1585 de Betz, *la Littérature comparée*, 2e édition. Strasbourg, 1904.

M. Jusserand, que « le système classique et le système shakespearien ne sont pas simplement différents, ils sont opposés; l'un est la contre-partie, le contre-pied de l'autre.... »

Il s'en faut que les précisions nécessaires aient été apportées au détail de tous les épisodes d'une aussi longue histoire. La valeur des traductions, le degré de pénétration des commentaires, le sens des manifestations significatives n'ont pas encore été déterminés exactement. Du moins est-il possible d'esquisser, en attendant que des études fragmentaires plus poussées en permettent l'élaboration complète, l'histoire de deux siècles de scrupules ou d'enthousiasmes, d'ignorances ou de préventions, de dédains ou d'adhésions où Shakespeare se trouva mis en cause, en France, d'une manière continue, bien qu'avec des significations fort variables.

I

Le barbare de génie; le créateur ignorant, inculte et ingénument chaotique d'œuvres où étincelaient des merveilles aussi stupéfiantes que disséminées : tel fut le premier aspect de Shakespeare, dont s'étonnèrent les curiosités françaises jusqu'aux alentours de 1780. Diverses questions littéraires, plusieurs épisodes de notre vie intellectuelle durent quelques-uns de leurs éléments les plus vivaces à des influences émanées du poète d'outre-Manche.

Les premiers indices de sa notoriété en France — les pièces de Shakespeare cotées 1 sol dans l'*Inventaire, prisée et estimation des livres trouvés à Saint-Mandé appartenant ci-devant à M. Fouquet*, le

catalogue des imprimés de la Bibliothèque royale attribuant une fiche à l'exemplaire in-folio que possédait le Roi-Soleil, sont d'amusantes singularités au milieu de l'indifférence du grand siècle. Sans doute l'appréciation de Nicolas Clément, bibliothécaire royal, est-elle le premier jugement qui ait été formulé en France par écrit : « Ce poète anglais a l'imagination assez belle, il pense naturellement, il s'exprime avec finesse; mais ces belles qualités sont obscurcies par les ordures qu'il mêle dans ses comédies. » La petite cour de Charles II ou de Jacques II à Saint-Germain n'aurait pas donné un avis différent.

Les voyageurs français en Angleterre notent, à l'occasion des « spectacles anglais », la singularité, la brutalité ou la hardiesse des usages scéniques, sans faire mention de Shakespeare — même, on l'a observé, s'il leur arrive de passer par Stratford-sur-Avon. « Les poètes anglais, pour flatter l'humeur et l'inclination de leurs spectateurs, font toujours couler du sang sur leur théâtre, et ne manquent jamais d'orner leur scène des catastrophes du monde les plus cruelles[1]. » C'est là, avec la fréquence des changements de décors[2] et l'emploi courant de la prose au théâtre[3], la remarque ordinaire par où se manifeste, au XVII[e] siècle, l'antagonisme de deux formes d'art et de civilisation. Et comme, en Angleterre même, la renommée du grand poète traverse une longue éclipse, rien d'étonnant si chez nous son nom se détache à peine, çà et là, dans une énumé-

1. *Amitiés, amours et amourettes*, par M. Le Pays, 3[e] éd. Paris, 1665 (*Relation d'un voyage d'Angleterre*), p. 201.

2. *Journal des voyages de M. de Montconys*. Lyon, 1666, t. II.

3. Chappuzeau, l'*Europe vivante*. Genève, 1667. Cf. son *Théâtre français*. Lyon, 1674, p. 55.

ration indifférente d'écrivains anglais, celle que donne en 1685-86 Baillet dans ses *Jugements des Savants*; ou si le Bernois Muralt en 1694, Moreau de Brasey en 1712 s'en tiennent à des compliments peu circonstanciés : « L'Angleterre est un pays de passions et de catastrophes, jusque là que Shakespeare, un de leurs meilleurs anciens poètes, a mis une grande partie de leur histoire en tragédies [1]. » « Un certain Shakespeare, qui vivait dans le siècle dernier, a laissé une fondation de maître pour cela [le drame historique] dans ses excellentes pièces de théâtre [2].... »

Un Saint-Evremond, banni en Angleterre, très avisé d'ailleurs des différences qui séparent les deux nations et les deux théâtres, qui cependant juge des choses littéraires anglaises un peu par ouï-dire et selon le rapport de ses amis, cite Ben Jonson et non Shakespeare comme représentant du théâtre élizabéthain. Et l'on ne sait quelles notions nouvelles se cachent derrière un propos de la mère du Régent, réclamant le 10 décembre 1711 une traduction manuscrite allemande de pièces étrangères, « car j'ai toujours entendu dire à feu mon père que les comédies espagnoles sont bien supérieures aux françaises, mais que les anglaises les dépassent toutes, et de beaucoup [3] ». Encore n'y aurait-il là, si Shakespeare s'y trouvait en cause, qu'une dilection qui risquait, même à la Cour, de se trouver confinée dans le groupe exigu et presque suspect des familiers de Madame.

1. *Lettres sur les Anglois et les François et sur les voyages*. S. l., 1725, p. 57.

2. Cité par Jusserand, p. 131.

3. *Correspondance de Madame, duchesse d'Orléans*, ed. Jaeglé, t. II, p. 159.

*
* *

Les choses vont bien changer après la mort de Louis XIV, et les informations nouvelles que plusieurs de nos gens de lettres rapporteront d'un séjour outre-Manche, les indications offertes par des périodiques de Hollande, ne tarderont guère à divulguer une connaissance plus précise de ce grand poète que ses compatriotes, eux aussi, commencent à exhumer. Il reste entendu que les « pièces anglaises » pèchent par défaut de régularité. « Mais, écrit l'abbé Prévost dans les *Mémoires d'un homme de qualité*[1], pour la beauté des sentiments, soit tendres, soit sublimes, pour cette forme tragique qui remue le fond du cœur et qui excite infailliblement les passions de l'âme la plus endormie; pour l'énergie des expressions et pour l'art de conduire les événements et de ménager les situations, je n'ai rien lu, ni en grec ni en français, qui l'emporte sur le théâtre d'Angleterre. Le *Hamlet* de Shakespeare, le *Don Sébastien* de Dryden, l'*Orphan* et la *Conspiration de Venise* d'Otway, plusieurs pièces de Congreve, de Farquhar, etc., sont des tragédies excellentes, où l'on trouve mille beautés réunies. » Dans le *Pour et Contre*, en 1738, Prévost développe les plus favorables de ces jugements; il félicite le poète — dont il donnera jusqu'à une biographie circonstanciée — de n'avoir pas connu les Anciens. Et « il y aurait injustice à le juger par les règles de l'art, puisqu'il ne les a jamais connues[2] ».

1. Ed. d'Amsterdam, 1783, t. II, p. 270.
2. *Le Pour et Contre*, 1738, t. XIV, nos 194 et 195. En 1736, t. VIII, l'unité de lieu y était discutée.

Hamlet — comparé à *Électre* —, la *Tempête*, les *Joyeuses Commères*, *Othello*, sont l'objet spécial d'un examen sympathique. On est loin, avec Prévost, des préventions accoutumées, celles qu'expose par exemple, en 1717, le *Journal littéraire* de La Haye dans une « Dissertation sur la poésie anglaise » : génie déréglé s'il en fut, Shakespeare « n'a imité personne, et, tirant tout de sa propre imagination, a, pour ainsi dire, abandonné ses ouvrages aux soins de la Fortune, sans choisir les circonstances nobles et nécessaires de ses sujets et sans écarter celles qui étaient inutiles et indécentes. On ne voit pas même dans ses pièces que, par son propre raisonnement, il ait tiré, de la nature de la tragédie, la moindre règle fixe pour remplacer celles des anciens qu'il avait négligé d'étudier[1] ».

Mais déjà, quand l'abbé Prévost donne à son anglomanie sa libre expression, l'homme dont l'activité va remplir le siècle a commencé son rôle de héraut d'armes, d'introducteur précédant le poète qu'il doit un jour traîner aux gémonies. Voltaire, ayant tiré le meilleur parti possible de son séjour un peu forcé en Angleterre[2], des commodités de relations qui en rehaussent l'agrément, est admirablement disposé pour Shakespeare. Ses amis et ses hôtes lui ont fait connaître une partie de son œuvre; il a vu à la scène les quelques pièces qui sont alors au répertoire, et il semble en garder un sentiment mêlé : homme de théâtre, il ne peut s'empêcher d'être frappé par l'efficacité superbe de ces moyens dramatiques; homme de son siècle, de sa culture et de sa tradition littéraire,

1. Cité par Jusserand, p. 148.

2. Sur tout ce qui se rapporte à la préparation des *Lettres anglaises*, voir l'édition qu'a donnée de celles-ci M. Lanson.

il reste dépaysé devant l'irrégularité persistante de ces pièces, qui sont toujours pour lui des *tragédies*, non des *drames*, et qu'il juge sous l'angle de ses habitudes esthétiques; homme supérieur, enfin, il est saisi par la profondeur et le pathétique de l'inspiration shakespearienne. Ce ravissement mêlé de crainte apparaît déjà dans son *Essai sur la poésie épique*; Voltaire évidemment songe à Shakespeare en toute première ligne, lorsqu'il écrit : « Chez les Français, la tragédie est pour l'ordinaire une suite de conversations en cinq actes, avec une intrigue amoureuse. En Angleterre, la tragédie est véritablement une action; et si les auteurs de ce pays joignaient à l'activité qui anime leurs pièces un style naturel avec de la décence et de la régularité, ils l'emporteraient bientôt sur les Grecs et les Français. » Malgré d'expresses réserves, il admettait plus explicitement encore, dans son second chapitre, « le privilège du véritable génie. Il se fait une route où personne n'a marché avant lui, il court sans guide, sans art, sans règle, il s'égare dans sa carrière; mais il laisse loin derrière lui tout ce qui n'est que raison et qu'exactitude.... »

Ainsi parlait Voltaire dès 1727; la préface de l'édition d'*Œdipe* de 1730 ne laisse pas de taxer de barbarie les temps où la pratique des trois unités « était ignorée des plus grands génies, tels que don Lope de Vega et Shakespeare ». Enfin, quand parurent en 1734 les *Lettres philosophiques*, on eut, dans la 18e de ces lettres, le jugement circonstancié de Voltaire, avec preuves à l'appui, sur ces *monstres brillants*. « Shakespeare avait un génie plein de force et de fécondité, de naturel et de sublime, sans la moindre étincelle de bon goût, et sans a moindre connaissance des règles. Je vais vous dire une chose

hasardée mais vraie, c'est que le mérite de cet auteur a perdu le théâtre anglais; il y a de si belles scènes, des morceaux si grands et si terribles répandus dans ses farces monstrueuses, qu'on appelle tragédies, que ces pièces ont toujours été jouées avec un grand succès. Le temps qui seul fait la réputation des hommes rend à la fin leurs défauts respectables. La plupart des idées bizarres et gigantesques de cet auteur ont acquis au bout de deux cents ans le droit de passer pour sublimes.... » La dernière protestation de Desdemona mourante, les plaisanteries macabres des fossoyeurs d'*Hamlet* sont les deux exemples cités par Voltaire de ces « sottises » shakespeariennes. Pour faire une balance qu'il reproche à ses devanciers de n'avoir pas équitablement établie, il donne en revanche une traduction rimée du monologue d'Hamlet :

> Demeure; il faut choisir et passer à l'instant
> De la vie à la mort, et de l'être au néant....

L'ouvrage de Voltaire ayant eu la plus retentissante des réclames, l'appréciation dont Shakespeare y était l'objet bénéficia de la rumeur et de la diffusion qui accueillirent le premier ouvrage de grande polémique de cet infatigable batailleur. Les contradicteurs ne manquèrent pas d'attaquer, en même temps que d'autres irrévérences, sa manifeste hétérodoxie littéraire et la mollesse de sa foi classique. Le Coq de Villeray estima qu'un pays qui possédait Jacques Grévin n'avait nul besoin qu'on lui vantât un poète « totalement dépourvu de goût » et qui trouvait dans l'époque primitive où il vécut la seule excuse pour « toutes les sottises qu'il faisait représenter sur la scène[1] ».

1. Cité par Jusserand, p. 170.

Tandis que de plus en plus triomphe cette notion d'un poète suprêmement inégal, dont aucune œuvre n'est supportable dans sa totalité, mais qui doit à l' « impétuosité de son génie » d'incomparables beautés[1], Voltaire s'est mis à faire passer dans son propre théâtre tout ce qui, de la dramaturgie balbutiante et géniale de Shakespeare, semble de nature à infuser une vie nouvelle à la tragédie française, trop galante, discursive et verbeuse. Ce n'était pas une réforme qu'il entendait faire, mais un enrichissement qu'il voulait tenter; une action plus apparente, un redoublement de vie extérieure sur la scène et, s'il se pouvait, plus de « philosophie » dans les idées exprimées : telles étaient les nouveautés que le genre illustré par Racine pouvait emprunter à l'espèce de contrefaçon déconcertante qu'en offrait Shakespeare. *Brutus*, représenté le 11 décembre 1730, ouvre la série de la demi-douzaine de pièces où apparaissent les obligations directes que Voltaire poète dramatique eut à l'égard du poète de *Julius Caesar*. Une décoration pompeuse et animée, une exposition immédiate et pressante où des harangues remplacent la confidence ou le monologue, constituent le principal emprunt, et il est entendu que nulle vie dramatique profonde n'a galvanisé la forme consacrée de la tragédie. C'était beaucoup cependant que ce souci de l'action théâtrale et du spectacle scénique, et le *Discours sur la tragédie* adressé à lord Bolingbroke, qui précédait en 1731 l'édition de *Brutus*, pouvait

1. Cf. le *Mercure de France* de mai 1735, p. 839; le *Supplément au Grand Dictionnaire de Moreri*; l'opinion de Montesquieu dans ses *Pensées et fragments inédits*, t. II, p. 48; Riccoboni, *Réflexions historiques et critiques sur les différents théâtres de l'Europe*. Paris, 1738.

légitimement faire valoir l'avantage que la littérature française devait trouver à adopter les situations pathétiques de Shakespeare, « bien ménagées, représentées avec art, et surtout adoucies par le charme des beaux vers ».

Eryphile, un peu plus tard, transpose artificiellement la donnée initiale d'*Hamlet* et prétend faire passer sur la scène parisienne un peu de cette terreur à laquelle les théâtres de Londres se sont accoutumés; *Zaïre* tient à « couvrir de toute la bienséance possible » cette « passion de la jalousie » qui, dans *Othello*, animait d'une ardeur si farouche le more de Venise. La *Mort de César*, de l'aveu de Voltaire, renferme des nouveautés dont il est redevable au théâtre anglais : c'est « une tragédie, écrit de Cirey Algarotti le 12 octobre 1735, où les femmes ne priment pas, où l'on ne trouve que des sentiments de liberté, joints aux ressorts de la plus profonde politique... Dans cette tragédie, Voltaire s'est attaché à imiter la sévérité du théâtre anglais, et particulièrement Shakespeare... Vous pouvez bien juger que notre poète en a fait le même usage que Virgile faisait des ouvrages d'Ennius... En imitant le poète anglais, il n'en a emprunté que la sévérité seule, sans en adopter la férocité [1]. » Audaces de construction plutôt que hardiesses organiques et essentielles, elles n'en avaient pas moins l'avantage d'élargir les cadres d'un genre immobile et figé : Shakespeare restait d'ailleurs un simple fournisseur de situations émouvantes, non le représentant d'un autre système dramatique. *Mahomet*, de même, gardera des traces de *Macbeth*;

1. *Œuvres* du comte Algarotti, trad. de l'italien. Berlin, 1772, t. VII. Cf. des idées analogues, sans doute inspirées par Voltaire, dans une lettre au marquis Spada du 22 juin 1757.

Sémiramis reprendra à *Hamlet* le spectre, pure « machine » théâtrale, qu'*Eryphile* avait déjà fait sortir d'un mausolée royal. Ici « toute blanche, portant cuirasse dorée, sceptre à la main et couronne en tête », l'ombre de Ninus a eu bien du mal à traverser l'épaisse haie des petits-maîtres encombrant la scène : et puisqu'en 1759, à la suite d'incidents de plus en plus fâcheux pour l'illusion théâtrale, les banquettes sont supprimées sur la scène, c'est là un effet indirect, mais heureux, de l'initiation française à Shakespeare et, si l'on veut, une victoire imprévue de la « superstition » sur un abus de l'extrême sociabilité.

Ophélie et Desdémone ont peut-être contribué à déterminer, parmi les héroïnes dramatiques de Voltaire, ce « type anglais presque inconnu avant lui de féminine fragilité, un type faible et charmant de créature abandonnée à l'amour, moins morale et réfléchie que les Junie et les Aricie, moins énergique que les Hermione et les Roxane[1] ». Influence peu discernable, sans doute, aux yeux des contemporains, et qui paraissait moins frappante que des particularités presque indiscrètes de l'œuvre shakespearienne. Le style contrasté du poète anglais, qui « fit tout à la fois parler prose et vers, rire, pleurer et hurler Melpomène[2] », est l'objet d'un paragraphe assez neuf, dans la 30e des *Lettres d'un Français*[3], de l'abbé Leblanc. « C'est la partie qui distingue le plus Shakespeare des autres poètes de sa nation, c'est celle où il excelle. Il peint tout ce qu'il exprime. Il anime tout ce qu'il dit. Il parle pour ainsi dire une langue

1. Lanson, *Voltaire*, p. 102.
2. L. Racine, *Remarques sur la poésie de Jean Racine.*
3. Nouv. éd., Amsterdam, 1751, t. II, p. 85. Le séjour de Leblanc en Angleterre se place en 1738. Voir les lettres 59, 70, 73.

qui lui est propre, et c'est ce qui le rend si difficile à traduire... »

*
* *

« Des traductions complètes ou des extraits fidèles de ses meilleures pièces, affirmait Leblanc, feraient beaucoup de tort en France à sa réputation ». Voici enfin, après tant d'approches tâtonnantes et d'appréciations par ouï-dire, une timide restitution de quelques œuvres. Le *Théâtre anglais* de Laplace ne manque pas de faire l'accueil convenable, dans ses premiers volumes, à l'œuvre de l'écrivain qui « doit être regardé comme l'inventeur de l'art dramatique en Angleterre, qui le premier a donné, dans son pays, une espèce de forme à un spectacle qui n'en avait point avant lui. » La méthode de traduction adoptée par Laplace, « crayonner, par analyse, tout ce qui ne tend pas directement à l'action et à l'intérêt de ses tragédies, m'arrêter sur toutes les scènes et sur toutes les situations susceptibles d'une traduction tolérable, pour ceux qui ne sont pas à portée de connaître par eux-mêmes les vraies beautés de l'original », avait ses avantages et son opportunité. Grâce à cette espèce de resserrement, les « irrégularités » et les « monstruosités » de Shakespeare ne risquaient plus de choquer des classiques orthodoxes : ses « pièces », d'*Othello* au *Roi Lear*, de *Richard III* aux *Joyeuses Commères*, avaient quelque chance d'intéresser par leur intrigue et par la véhémence de quelques scènes détachées [1]. Le *Mercure de France*, en novembre 1745 et mai 1746, rendit compte des trois premiers volumes,

1. *Le Théâtre anglais*. 8 volumes répartis de 1745 à 1749.

sans enthousiasme d'abord, en admettant ensuite l'efficacité incontestable de ces nouveautés. « Il ne faut faire aucun doute que la plupart des beautés qui sont dans Shakespeare produiraient un grand effet sur notre théâtre, si elles étaient présentées avec assez d'art, et les mêmes gens qui s'élèvent contre, qui réclament l'autorité des règles dramatiques pour combattre la raison, seraient émus comme les autres, et reviendraient peut-être de leurs préventions. » Le *Journal de Trévoux*, moins favorable, fit les réserves usuelles sur le mélange des genres. Fiquet du Bocage[1] loua la modération de Laplace. Fréron ne manqua pas de souligner les analogies qu'offre *Zaïre* avec *Othello*.

L'adaptation de Laplace tombait en un moment d'effervescence et de désarroi dramatique. Tandis que le « comique larmoyant » réclamait sa place au soleil, d'autres variétés hybrides de l'art théâtral, plus voisines, elles, de l'usuelle tragédie, manifestaient çà et là une vie embryonnaire. Le *Chevalier Bayard*, « comédie héroïque », 1731, est en vers; *Thomas Morus, ou le triomphe de la foi et de la constance*, 1735, est déjà une « tragédie en prose ». Des sujets modernes, nationaux ou étrangers, *Marie Stuart*, *Gustave Wasa*, *Coligny*, le *Comte de Neuilly*, tentent de se conformer tant bien que mal à l'ancienne formule, ou d'adapter celle-ci à de nouvelles nécessités. La *Venise sauvée* d'Otway, traduite par Laplace, était jouée en 1746. Même dans des œuvres déférentes, quant au reste, pour l'ancienne esthétique, des innovations jugées téméraires marquaient l'effri-

1. Cité par Jusserand, p. 182, note.
2. *Opuscules*. Amsterdam, 1753, t. I, p. 228.

tement de la doctrine classique : l'*Édouard III* de Gresset, en 1740, risqua sur la scène « un coup de poignard, coup de théâtre dont un applaudissement général et réitéré a justifié la hardiesse, même sur notre théâtre[1] ». Déjà Melpomène pouvait se plaindre qu'on invoquât les « révolutions du goût » pour justifier tant de nouveautés, en alléguant

> Qu'il n'en est pas du goût ainsi que d'un état :
> Qu'un état n'est brillant qu'autant qu'il est durable,
> Que l'essence du goût est d'être variable,
> Qu'il dépend des saisons ainsi que des climats;
> Que ce qui plaît un jour dans l'autre ne plaît pas,
> Que Corneille vieillit, que le tendre Racine
> N'excite plus en nous une terreur divine....[2]

L'exemple de Shakespeare — et de ses drames historiques autant que des autres pièces — ne pouvait manquer de donner de l'audace aux révolutionnaires. C'est au théâtre anglais que songe l'abbé Yart, l'auteur d'une prochaine *Idée de la poésie anglaise*, lorsqu'il renvoie à la mythologie ou à la géographie « des Grecs, des Romains, des Américains et des Turcs, dont les vertus et les malheurs ont je ne sais quoi d'étranger pour vous », et qu'il réclame en revanche « Saint-Louis, Charles V et VII, Louis XII, François Premier, Henri le Grand, Richelieu, Colbert, etc., pour ne pas parler des femmes illustres dont l'histoire de France est remplie[3] ».

Un commencement de satisfaction était certainement offert, vers le milieu du siècle, à ces amateurs de drames historiques. Le président Hénault publie en

1. *Mercure de France*, avril 1740, p. 761.
2. *Melpomène*, élégie, par R** d'Aix. *Merc. de France*, juillet 1743, p. 1496.
3. *Ibid.*, déc. 1742, p. 2642.

1747 son *François II, roi de France*, œuvre d'historien et de parlementaire habile plutôt que de poète, suite de conversations d'État — au lieu des conversations d'amour de l'ancienne tragédie — que varient insuffisamment quelques détails mystérieux et comiques, mais qui se libère franchement des unités de lieu et de temps et s'en tient, pour l'unité d'action, à l'exposé d'une crise nationale [1]. Le duc de Broglie, deux ans plus tard, rédige sans la publier une *Prison du Prince Charles-Édouard Stuart*, « tragédie anglaise à l'imitation de Shakespeare », cinq actes en prose qui allaient jusqu'à prévoir des changements de décors dans l'intérieur d'un même acte [2].

Ajoutons à ces symptômes des épisodes plus manifestes encore d'une renommée croissante, *Macbeth* joué en anglais, en 1741, à Genève [3], Garrick interprétant, en 1751, dans les salons parisiens débordant d'enthousiasme, des scènes shakespeariennes, Macbeth surtout qui « croit voir un poignard en l'air qui le conduit à la chambre où il doit assassiner le roi », la grande déclamation majestueuse et pondérée du XVII[e] siècle refoulée par la mimique expressive ou la réplique sensationnelle. Ajoutons enfin l'anglomanie envahissant peu à peu les terrains les plus divers, joignant des engouements de surface à des curiosités plus profondes et plus explicables, la *frivolité*, comme dit Boissy [4], s'emparant de « Shakespir » et le mettant au-dessus de Corneille. Songeons surtout que le

1. Le compte rendu du *Mercure de France*, octobre 1747, est assez favorable.

2. *Rev. d'hist. diplomatique*, 1891, p. 553.

3. D'après F. Gribble, *Lake Geneva*. Westminster, 1901, p. 235.

4. Dans sa comédie de 1753. L'*Anglomane* de Saurin est de 1765.

siècle, avide d'émotions, fatigué de conventions, altéré de naturel, n'a point cessé de considérer le poète anglais comme un grand inconscient dont la barbarie a des lueurs géniales, et qu'il s'enthousiasme pour cette barbarie même. Voilà — beaucoup plus que tels indices accessoires d'influence, une imitation des *Joyeuses Commères*, un *Roméo* transformé en nouvelle [2], le *Journal étranger* s'employant, en juillet 1754, en décembre 1755, à faire mieux connaître, et « sans vernis », un poète dont « le génie est le génie de toute l'île », — voilà ce qui ne peut manquer de départager pour de bon les amateurs de littérature; voilà surtout de quoi émouvoir sérieusement la bile de Voltaire.

Ce qu'on a appelé sa volte-face ne s'explique vraiment qu'ainsi : en réalité, l'auteur des *Lettres anglaises* n'a guère varié dans son estimation du poète anglais; il a simplement mis un accent différent sur les deux parties de la formule, un *barbare de génie*, qui synthétisait les vues de son temps, et Villemain le comparait assez justement à un noble qui, en 1788, aurait demandé les États-Généraux et qui aurait émigré deux ans plus tard, simplement parce que les événements se seraient développés en dehors de lui. Il avait jadis appelé de ses vœux l'influence shakespearienne pour galvaniser l'antique tragédie, pour orner d'action et de mouvement la suite de conversations à quoi tendait à se réduire la forme illustrée par Racine : et voici que, la mode aidant, le navire qui portait Shakespeare et sa fortune, au lieu de débarquer un peu de sa cargaison, jetait sur les quais ce

1. Portelance, *A trompeur, trompeuses et demi* (vers 1760).

2. *Les Amours infortunées de Juliette et de Roméo*, par Feutry. *Merc. de France*, juin 1752.

qu'il avait à fond de cale! De corsaire, Voltaire se fit douanier.

Déjà, dans la préface de l'*Orphelin de la Chine*, dans l'*Essai sur les mœurs* [1], dans diverses conversations particulières [2], il avait repris ses anciennes objections contre l'irrégularité, l'absence de goût de Shakespeare. Les « cérébraux » lui faisaient en général écho [3], tandis que les grands émotifs du siècle, un Diderot, un Séb. Mercier, s'irritaient de toutes ces réserves proposées par un grand homme à l'estimation du génie. Enfin, en 1760, le *Journal encyclopédique* de Bouillon publia, dans ses numéros du 15 octobre et du 1er novembre, un parallèle, traduit de l'anglais, entre Corneille et Shakespeare, un autre entre Racine et Otway; Shakespeare, dans le premier, était mis au-dessus de son émule français, avec toutes sortes de considérants aggravants : « En un mot, l'on peut dire que Shakespeare avait trop de génie pour se soumettre aux règles du théâtre, et que Corneille, s'il avait été un grand génie, se serait moins soumis à ces règles... Shakespeare était incontestablement un grand génie poétique, et Corneille un excellent poète dramatique... » Voltaire, qui justement admonestait Mlle Clairon et Lekain pour leur faire abandonner aux Anglais « l'abominable tentation » de tendre le théâtre en noir et de dresser un échafaud au 3e acte de *Tancrède*, relève bien vite l'outrage fait à une tradition dramatique à laquelle il appartient. « Je suis fâché contre les Anglais, écrit-

1. Chap. CXXI, à propos du XVIe siècle.
2. Cf. une lettre de Patu à Garrick, 1 nov. 1755 (*Lettres de Mme de Graffigny*, éd. Asse. Paris, 1879, p. 249).
3. D'Argens, *Lettres juives*, t. V de l'éd. de La Haye, 1766, p. 275.

il le 9 décembre à Mme du Deffant. Non-seulement ils m'ont pris Pondichéry, à ce que je crois, mais ils viennent d'imprimer que leur Shakespeare, Madame, est infiniment au-dessus de Gilles... »

Désormais, la bataille est engagée[1]. « Le zèle de la patrie m'a saisi, écrit Voltaire à d'Argental, le 16 décembre ; j'ai été indigné d'une brochure anglaise dans laquelle on préfère hautement Shakespeare à Corneille. » Et il y a en effet quelque chose de patriotique dans son souci de replanter sur ce point menacé le drapeau qui a été abattu par l'ennemi : c'est, lui semble-t-il, l'emblème de la culture rationaliste, « éclairée » et sociable qui a été depuis plus d'un siècle la gloire de la société française.

Il emploie parallèlement deux tactiques. C'est d'abord l'attaque directe, malicieuse ou furibonde, injurieuse ou sarcastique, où tous les projectiles lui sont bons pour accabler ce Gilles de la foire, ce farceur très au-dessous d'Arlequin, ce séducteur de Velches, le plus misérable bouffon qui ait jamais amusé la populace...

C'est ensuite l'exaltation du grand écrivain national auquel des goujats ont le front de préférer un étranger : et Voltaire entreprend le *Commentaire de Corneille* qui devient, dans ces années de fièvre, une si grosse préoccupation pour lui, et qui est à la fois

1. Cf. surtout l'*Appel à toutes les nations de l'Europe des jugements d'un écrivain anglais, ou manifeste au sujet des honneurs du pavillon entre les théâtres de Londres et de Paris*, brochure du début de 1761, reprise en 1764 et insérée dans les *Contes de Guill. Vadé* sous ce titre plus simple : *Du théâtre anglais* ; les lettres à d'Argental, Mme du Deffand, Saurin, etc., *passim* ; les articles *Art dramatique*, *Baiser*, *Goût*, du *Dictionnaire philosophique* ; des épigrammes éparses dans l'*Ingénu*, l'*Homme aux quarante écus*, *Jenni*, etc.

une vraie bonne action et une esthétique, une grammaire et un lexique en marge du texte cornélien. Machine de guerre en même temps que tirelire; manifestation retentissante à laquelle Voltaire veut intéresser tout le monde, le roi, la reine, l'Académie française, les princes d'Allemagne et le parlement d'Angleterre; bréviaire de saint Pierre Corneille; mobilisation des forces françaises et peut-être continentales, le *Commentaire* n'esquive jamais la comparaison avec Shakespeare, non « pour égaler les irrégularités sauvages et pernicieuses de Shakespeare à la profondeur du jugement de Corneille, mais seulement pour faire voir comment des hommes de génie expriment différemment les mêmes idées ». Or, comme ces parallèles tournent parfois à l'avantage d'un poète dont les « monstruosités », à tout prendre, « n'ennuyaient pas », il n'est point dit que Voltaire n'ait pas abouti à un résultat opposé à celui qu'il espérait, et que Corneille, aux yeux de M. Tout-le-Monde, ne soit pas sorti un peu rapetissé des mains de son spirituel apologiste.

Pour prendre contre Voltaire la défense du monstre, il fallait avoir quelque aplomb, savoir démasquer les petites ruses employées par le maître. D'Alembert le remercie au nom de l'Académie, le 8 septembre 1762, pour la traduction soi-disant littérale qu'il lui a envoyée des trois premiers actes de *Jules César,* et a « peine à croire, pour son compte, qu'en certains endroits l'original soit aussi mauvais qu'il le paraît dans cette traduction ». Bernis y trouve un document « servant à l'histoire de l'esprit humain et du goût particulier des nations ». Diderot, le 29 septembre 1762, et dans une conversation rapportée par Métra et par Hérault de Séchelles, tente de faire admettre au vieux

classique la « rapidité », le « nombre » de cet « homme bien extraordinaire », et confond l'adversaire en prenant à la lettre son image méprisante, « le Saint Christophe de Notre Dame de Paris ». « Que diriez-vous cependant, Monsieur, si vous voyiez cet immense Christophe marcher et s'avancer dans les rues avec ses jambes et sa statue colossale? » C'est que déjà les « dramaturges », les « dramomanes », les partisans tumultueux des genres mixtes qui devaient réconcilier Melpomène et Thalie succédaient aux sectateurs de la tragédie « historique » moderne : Marmontel, dans son article *Drame*[1], pouvait qualifier Shakespeare de « grand modèle des dramaturges ». La « manière grande et aisée, simple, naturelle, forte, éloquente » du « fidèle interprète de la nature[2] » était proposée en exemple aux jeunes écrivains qui rêvaient de rendre pour de bon toute son énergie à la languissante Muse de l'émotion théâtrale.

A l'étranger, on se gênait moins pour railler la tenace résistance du vieil écrivain. Horace Walpole, dans la seconde édition de son *Chateau d'Otrante*, en 1764, avait manifesté par une préface tendancieuse sa réprobation; traduite en français en 1767, préface comprise, cette « histoire gothique » permit aux compatriotes du poète de lire dans sa propre langue des malices comme celle-ci : « Voltaire est un homme d'esprit, mais il s'en faut beaucoup qu'il en ait autant que Shakespeare... Je suis faché que son jugement s'affaiblisse, lorsqu'il devrait se fortifier[3]... »

1. *Eléments de littérature.* Ed. revue, Paris, 1787, t. III, p. 29. Shakespeare est à peine cité dans sa *Poétique française.* Paris, 1763.

2. Mercier, *Tableau de Paris,* t. IV : tragédies modernes.

3. *Le Château d'Otrante,* par M. Horace Walpole, trad. E[idoux].

Voltaire prit la mouche, montra sans se lasser ses chevrons d'ancien Shakespearien, que dis-je? du premier Shakespearien de France, mais n'en persista pas moins à pleurer la décadence du goût, de la scène, de la civilisation qui lui étaient chers. « Le théâtre s'en va au diable... l'Antechrist est arrivé... »

Une suprême occasion s'offre au tenace champion de la tragédie classique et de la culture rationaliste de frapper un coup désespéré. En mars 1776 paraissent les deux premiers volumes d'une nouvelle traduction de Shakespeare. Le principal auteur, Letourneur, a groupé sur la liste de ses souscripteurs autant de noms en vedette que Voltaire, jadis, pour son *Commentaire de Corneille*. De Ferney, le vieux lutteur s'inquiète et se désole. Il veut « venger les Français avant de mourir », négocie avec d'Alembert la lecture publique, à la saint Louis, le 25 août, d'un « petit écrit dans lequel il a essayé d'étouffer sa juste douleur pour ne laisser parler que sa raison ». Lue par le secrétaire, la *Lettre* où Voltaire ramassait une dernière fois tous les arguments, toutes les objections, toutes les railleries qui pouvaient faire balle, eut un grand succès dans le milieu académique : le triomphe ne fut troublé que par les protestations d'un jeune Anglais qu'on eut grand peine à faire tenir tranquille. Mais le vieillard dut demeurer sous les armes jusqu'à sa mort. Outre les manifestations de plus en plus nombreuses des curiosités shakespeariennes de la France « sensible », la polémique devenait européenne. La jeune littérature allemande opposait le culte de

Amsterdam, 1767. Un peu plus tard, l'*Année littéraire*, 1769, t. IV, p. 3, reproduisait, d'après l'*Evening Post*, un *Parallèle de Shakespeare et des poètes dramatiques grecs et français, avec quelques remarques sur les jugements faux portés par M. de Voltaire.*

Shakespeare aux anciennes dévotions; l'Angleterre et l'Italie manifestaient des tendances au schisme[1]; et l'on pouvait se demander si c'était en vain que Voltaire avait combattu, comme disait Laharpe dans sa *Correspondance littéraire*, « en brave général pour la gloire du théâtre français contre celui de Londres, et contre les sots enthousiastes qui ont voulu renverser notre scène pour y substituer les tréteaux de la barbarie... »

*
* *

Le « génie » et le « goût » s'étaient trouvés en cause et en conflit dans toutes ces luttes et ces polémiques. Ces deux notions étaient devenues les pôles autour desquels venaient s'agglomérer, au cours du XVIII[e] siècle, arguments théoriques, prédilections individuelles et dispositions sociales. La vérité artistique, la sincérité humaine dans l'expression, la philosophie de la vie ou l'évocation des choses lointaines ou passées sont assurément des considérations qui ne tardent pas à entrer en jeu; mais dans ces premières passes d'armes entre partisans et adversaires de Shakespare, ils cèdent le pas à la question de l' « imi-

1. Cf. Rutlidge, *Observations à MM. de l'Académie française au sujet d'une lettre de M. de Voltaire...* Paris, 1777, les *Mémoires secrets* du 1[er] janvier, le *Mercure* de mars, l'*Année littéraire* de 1776, t. VI, p. 145; l'*Apologie de Shakespeare en réponse à la critique de M. de Voltaire*, traduite de l'anglais de Mme Montagu, Londres, 1777, le *Mercure* de novembre, les *Mémoires* de Lauzun, l'*Année littéraire*, 1777, t. VI, p. 217; J. Baretti, *Discours sur Shakespeare et sur Monsieur de Voltaire*, Londres et Paris, 1777; Sherlock, *Lettres d'un voyageur anglais*, Londres, 1779 et *Nouvelles Lettres d'un voyageur anglais*, Londres et Paris, 1780; La Borde, *Lettres sur la Suisse*, Genève, 1783; Dr Moore, *A view of Society*... London, 1779, etc.

tation choisie », de l' « utilité des règles », de la « conformité aux modèles consacrés », ou des droits de l'inspiration, de l'inanité du bon goût. Il va sans dire que Shakespeare, considéré comme le type du « barbare de génie », de l'ignorant et de l'inculte poète qu'anime un frisson surhumain, fournit d'excellents arguments à l'appui ou à l'encontre de l'esthétique consacrée.

L'article *génie* de l'*Encyclopédie*, sous la plume de Diderot, opposait le goût au génie dans la plupart des manifestations littéraires. « Le génie est un pur don de la nature; ce qu'il produit est l'ouvrage d'un moment; le goût est l'ouvrage de l'étude et du temps; il tient à la connaissance d'une multitude de règles, ou établies ou supposées; il fait produire des beautés qui ne sont que de convention. Pour qu'une chose soit belle selon les règles du goût, il faut qu'elle soit élégante, finie, travaillée sans le paraître : pour être de génie, il faut quelquefois qu'elle soit négligée; qu'elle ait l'air irrégulier, escarpé, sauvage. Le sublime et le génie brillent dans Shakespeare comme des éclairs dans une longue nuit, et Racine est toujours beau, Homère est plein de génie, et Virgile d'élégance. »

Pour la plupart des écrivains qui, dans les Académies, les journaux, les salons, les cafés, donnent une diffusion considérable à des thèses que livres et brochures reprennent plus catégoriquement, il est entendu que le mélange des genres ou la distinction entre le comique et le tragique, le naturel du dialogue ou la pompe du langage théâtral, le bouleversement des unités de lieu et de temps ou leur maintien, le choix même d'un sujet moderne ou antique sont respectivement liés à la prédominance du « génie »

ou à l'observance des prescriptions du « goût ». De Trublet[1] à Voltaire[2], de Lefranc de Pompignan[3] à Morellet[4], de Rivarol[5] à Geoffroy[6] on prend parti contre le désordre, les « élans convulsifs »[7], les « irrégularités monstrueuses », la « folie » et la « barbarie » du poète anglais. La Harpe n'a que railleries pour

> cet Anglais, ce grand homme
> Qui fit parler les savetiers de Rome,
> Le Caliban, les fossoyeurs danois[8].

Dans le camp opposé, de Diderot à Barthélemy[9], de Mercier à Nicolas de Bonneville[10], parmi les « âmes sensibles » qui réclament les « droits du cœur » en face des prescriptions de la « froide raison », l'on tient au contraire pour les libres beautés du poète anglais, son énergie sublime, ses inventions qui sont « l'ouvrage du génie et de la nature ». Les plus conciliants, de l'abbé Denina[11] à Fontanes[12], de Saurin et Sedaine à Mme de Charrière, appellent de

1. *Essais sur divers sujets de littérature et de morale.* Paris, 1754, t. III, p. 128.

2. Ajouter, aux articles déjà cités, les articles *Génie* et *Goût* dans le *Dictionnaire philosophique.*

3. Cf. sa *Notice de deux tragédies anglaises* (*Othello* et *Hamlet*) dans les *Œuvres*, Paris, t. III.

4. *Observations sur la traduction de Shakespeare.*

5. Notes à la suite du *Discours sur l'universalité de la langue française.*

6. *Année littéraire,* 1780, t. I, p. 1.

7. *Lettre d'un jeune homme à son ami....* Amsterdam, 1779.

8. *L'ombre de Duclos,* 1773, dans les *Poésies légères.*

9. Lettre de Mme du Deffant à H. Walpole, 31 mars 1776 : « L'abbé m'a chargée de vous dire qu'il trouve Shakespeare supérieur à tout. »

10. Lettre à M*** à la suite du *Choix de petits romans imités de l'allemand.* Paris, 1786.

11. *Tableau des révolutions de la littérature ancienne et moderne,* trad. franç. Paris, 1767, p. 320.

12. Cf. son *Épître à Ducis,* ses lettres à Joubert.

leurs vœux une combinaison, peut-être irréalisable, entre les dons du « génie » et les exigences du « goût » : le « comble de l'art serait de renfermer dans les bornes d'une fable décente et régulière autant d'action, de spectacle, de mouvement, de variété et de situations qu'on en trouve communément dans les pièces de Shakespeare; mais peut-être n'est-il pas possible d'atteindre à ce degré de perfection[1] ».

Il va sans dire que ces points de vue ne disparaîtront jamais tout à fait de la perspective que prend chez nous la dispute shakespearienne. Dans la lutte qui se livre au XVIII^e^ siècle aux alentours de la citadelle classique, ils sont au tout premier plan : c'est là, peut-on dire, que se développent à l'extrême les éléments contenus dans la définition du *barbare de génie*. Et déjà la vraie signification de Shakespeare pour la littérature française est ailleurs, que l'on s'attarde à chercher ici le pivot du combat. « Quel est, écrit encore le *Mercure de France* du 26 mai 1781, l'état de la question entre les seuls Anglais d'un côté, et de l'autre les Français, appuyés de l'exemple et de l'autorité des anciens et du suffrage de tous les modernes? Le voici. Faut-il prendre la nature, telle qu'elle se présente à nos yeux, avec ce mélange confus d'objets nobles et vils, intéressants et rebutants, tragiques et burlesques qu'elle entasse autour de nous? Faut-il, sous prétexte de vérité, mettre à côté de ce que le pathétique a de plus touchant et de plus sublime, ce que le jargon des halles a de plus bas et de plus dégoûtant? Ou faut-il peindre une Nature choisie, séparer les genres, distinguer les styles, être vrai avec décence, et s'assujettir aux lois de la conve-

1. *Année littéraire*, 1778, t. VI, p. 73.

nance? Sans doute la règle gêne, et le goût met un frein au génie :

> Mais la règle qui semble austère
> N'est qu'un art plus certain de plaire... »

En réalité, le mélange des styles était déjà beaucoup moins en cause, dans les influences shakespeariennes auxquelles se prêtait avec complaisance une bonne partie du public de l'ancien Régime expirant, que le « sombre », l'exaspération violente des impressions théâtrales au moyen des ressorts les plus terribles.

II

La traduction Letourneur elle-même, par sa date, par le rôle que jouait en général, dans son office d'informateur franco-britannique, l'interprète d'Young, d'Ossian, de *Clarisse Harlowe*, précisait et alimentait ces curiosités qui n'avaient pas attendu jusque-là pour se manifester, et qui étaient sans doute plus grosses de conséquences que les nouveautés de facture qu'on avait çà et là demandées à Shakespeare. Le « drame », au lieu de se maintenir dans les lignes de la simple technique théâtrale et de représenter, en face de la tragédie régulière, les droits du génie, satisfaisait des tendances profondes; les inquiétudes du siècle, l'impatience des jeunes esprits « pour qui Quatre-vingt-neuf n'arrivait pas assez vite », la satiété qui, chez beaucoup de blasés, réclamait sans cesse des aliments plus forts, inclinaient vers une mélancolie singulière les prédilections d'une partie du public. Que la littérature anglaise fournît l'essentiel des nouveautés souhaitées, il n'y avait là rien que de

conforme à la signification donnée communément, par la France, à sa vieille rivale d'outre-Manche.

C'est par quoi Shakespeare devient le *poète du sombre* à l'heure où les discussions esthétiques paraissent le juger encore du point de vue des règles et du goût. Tandis que ses comédies restent à peu près inconnues et inappréciées, que des utilisations telles que les *Fausses infidélités* de Barthe, *Hylas et Sylvie* de Rochon de Chabannes, l'*Amant loup-garou* de Collot d'Herbois ne procurent qu'une médiocre diffusion aux *Joyeuses Commères* et à la *Tempête*, les pièces les plus dramatiques de Shakespeare deviennent, au gré de la moyenne de l'opinion française, caractéristiques d'une inspiration toute lugubre, d'une imagination qui aurait le vertige du crime et de l'horreur. Quoi d'étonnant à cela? « Les spectacles, en Angleterre, ne sont pas une ressource moins certaine pour entretenir la mélancolie nationale, ou plutôt pour l'exalter... Aux représentations de *Macbeth*, de *Richard III*, du *Roi Lear*, et autres pièces de Shakespeare... le spectateur a sous les yeux tout ce que peut exécuter, tout ce que peut imaginer la cruauté la plus brutale et la scélératesse la plus raffinée. Ce qui manque à ces pièces du côté des règles est abondamment compensé par le choix des situations les plus attendrissantes et les plus capables de déchirer l'âme. Si l'amour s'y montre, c'est dans ce que peut produire de plus fort et de plus énergique l'amour filial ou conjugal[1]. » Et la lutte est engagée, aux environs de 1770, entre la vieille « gaîté française » et tous ces excitants nouveaux dont Young,

1. Grosley, *Londres* (1770). T. I, p. 355 de l'édition de 1788. Cf. la note de la page 361.

Hervey, Ossian, *Werther* démontraient tour à tour l'efficacité, et que les âmes françaises, intellectualisées jusqu'à l'aridité, accueillaient avec reconnaissance.

L'adaptation de *Roméo et Juliette* que le chevalier de Chastellux présente au château de la Chevrette en 1770 fait goûter à un public nombreux « la pièce la plus tragique du tragique Shakespeare[1] » : ce n'est qu'une des transpositions où s'efforcent amateurs ou professionnels, Watelet, Moustier de Moissy, Ducis enfin en 1772. Son *Hamlet*, en 1770, s'abstenant de faire paraître le spectre paternel, s'était interdit un moyen de pathétique violent que ne remplaçait guère l'urne tirée du tombeau et portée par le prince de Danemark. Au contraire, le *Roméo* que donne le Théâtre Français le 27 juillet 1772, et qui respectait l'unité de lieu en représentant le palais de Capulet, puis « la sépulture commune aux deux maisons », offrait une lamentable histoire d'amour et de mort, de haines familiales et de fatalités douloureuses, terminée par « une des plus terribles catastrophes qu'aucun auteur tragique ait jamais imaginée[2] ». Le *Comte de Comminges* de Baculard d'Arnaud, sur ces entrefaites, se hasarde en librairie, prétend formuler dans sa préface et justifier par son exemple les règles du *sombre*, système dont Eschyle et Shakespeare sont les vrais patrons, et qui ne néglige aucun des procédés favorables à un maximum d'effet scénique.

1. Lettre de Mme Necker, citée par d'Haussonville, *Le Salon de Mme Necker*, t. I, p. 273; cf. Aug. Rey, *Le château de la Chevrette et Mme d'Epinay*, Paris, 1904; la *Correspondance littéraire*, avril 1771; les *Lettres* de Mlle de Lespinasse.

2. *Année littéraire*, 1772, t. V, p. 289.

En dépit du recul que subissent, vers 1774, l'anglomanie ténébreuse et le goût de la mélancolie, en dépit des défections qui se produisent dans les rangs des auteurs gagnés au parti novateur, il y a là une tradition qui commence à s'organiser et à s'installer, et Shakespeare devient pour le genre dramatique l'équivalent de ce que Young et Ossian sont de plus en plus dans les modes élégiaques et lyriques. La traduction de Letourneur a sans doute, malgré d'incontestables défauts, des mérites dont l'histoire littéraire doit lui tenir compte, et qui justifient dans une certaine mesure la fierté qui respire dans l'Introduction. Cependant, bon gré mal gré, le *Shakespeare* de Letourneur devient le fournisseur préféré des « mélancoliques » : cette publication de grand luxe, dédiée au roi, honorée de la souscription de souverains, de princes, de gens de lettres nombreux[1], et dont les préparatifs furent très longs, comme il convenait à une entreprise qui voulait être, non « une copie, une idée, une approximation, mais le poète, Shakespeare... lui-même[2] » et qui avait le courage « de le délivrer de ces faux brillants qu'on avait substitués à sa vraie richesse, et d'arracher ce masque, qui en étouffant l'expression vivante de ses traits, n'offrait de lui qu'une physionomie morte et sans caractère » ; cette « copie ressemblante » dont la « barbarie » émouvait la bile de Voltaire, de Marmontel et de Laharpe et qui cependant, pour ne pas « être infidèle à la vérité et trahir la gloire du poète », ne se faisait pas faute d'atténuer les expressions basses et ridicules ; ces

1. Voir les listes en tête des tomes I, III, V.

2. *Année littéraire*, 1772, t. IV, p. 69, annonçant la prochaine impression ; le privilège est du 11 février 1775, le 1er volume du commencement de mars 1776.

vingt volumes qui, selon un contemporain, étaient « entre les mains de tout le monde », et qui conquéraient de haute lutte, en tout cas, les membres de la société cultivée, ravitaillèrent surtout en inspirations « lugubres » les hommes de lettres habiles à saisir l'actualité. La « manière noire » sembla trouver, dans cette œuvre si variée, de précieux modèles. Cubières touchait assez juste quand, éditant en 1777 sa *Manie des drames sombres*, il témoignait expressément, dans une lettre préliminaire « à une femme sensible », qu'il en voulait à ces farces sépulcrales où « les fossoyeurs de cimetière font de froides plaisanteries sur les crânes de leurs aïeux, où l'on voit des spectres, des revenants, encore couverts du drap mortuaire, venir faire des discours pathétiques aux assistants, où l'on prodigue les échafauds, les cercueils, les potences, les coupes empoisonnées et mille autres ressorts puérils de terreur ».

Le bon Ducis, continuant la série des adaptations shakespeariennes qui pliaient aux conventions françaises, après *Hamlet* et *Roméo*, *Lear* en 1783, *Macbeth* en 1784, *Othello* en 1792, offrait à la fois au public la satisfaction de son goût persistant pour la sentimentalité, de sa dilection plus passagère pour le lugubre, de ses habitudes théâtrales les plus invétérées ou à peu près. Ce sont des « tragédies », rédigées en alexandrins traînants et incolores, accueillantes aux confidents et aux expositions en récits, impitoyables aux épisodes secondaires et aux intermèdes du drame shakespearien, et qui eurent ainsi un succès que des adaptations plus intégrales n'auraient certes pas rencontré. En revanche, Ducis croyait « tremper sa plume dans l'encrier de Dante » lorsqu'il transformait Montaigu en Ugolin et que, plus tard, il

ajoutait quelques horreurs supplémentaires au dernier acte de son *Hamlet*. Du moins la parodie, un *Roméo* du Cousin Jacques[1], un *Roi Lu*, un *Richard*, faisait-elle des gorges chaudes de toutes ces horreurs accumulées. Mais Ducis n'en avait pas moins trouvé le chemin du cœur — ou des entrailles...

> Eh! qui peut s'empêcher de répandre des larmes,
> Quand l'auguste Léar, couvert de cheveux blancs,
> Au milieu de la nuit, sans secours et sans armes,
> Dans le sein des forêts porte ses pas errants;
> Sous un arbre ébranlé par les vents en furie,
> Incline avec effroi sa tête appesantie,
> Et de son tronc noueux se formant un appui,
> N'attend que le trépas prêt à fondre sur lui?... [2]

Othello, en attendant l'adaptation de Ducis en 1792, jouit d'un vogue spéciale. Traduit par « M. Douin, capitaine d'infanterie » en 1773, il l'est encore en 1776 par Chaillet de Neuchâtel, par Butini en 1785, par un anonyme vers le même temps[3]. Vinezac donne en 1778 son drame des *Époux malheureux*, nouvelle adaptation de *Roméo*, et en renforce le sens par une héroïde, *Montaigu à l'archevêque Roger son tyran*[4].

Combatif autant que Ducis était paisible et conciliant, Mercier ne pouvait manquer d'ajouter l'exemple à des préceptes qu'il ne se lassait pas de clamer depuis fort longtemps. La morale, chez lui, entend le disputer à l'horreur, et à ce frisson qui devait friper les nerfs délicieusement. Il projetait un *Othello*, lui aussi, et l'*Imogène* qu'il tira de *Cymbeline* est restée

1. Dans les *Étrennes de mon cousin*, année 1788.
2. Mlle de Gaudin, *A M. Ducis, sur sa tragédie du Roi Léar. Alm. des Muses*, 1784, p. 13.
3. Collection Soleinne, Bibl. nat., ms. fr. 9263.
4. Laharpe se défend de devoir quoi que ce soit à Shakespeare pour son *Coriolan* (1784).

inédite. En revanche, ses *Tombeaux de Vérone* en 1782, son *Vieillard et ses trois filles* en 1792, son *Timon d'Athènes* en 1794 prétendent offrir un « tableau moral, rapproché de nous, appliquable surtout à la vie domestique », mais ne réussissent guère qu'à acheminer délibérément vers le mélodrame l'effort que le XVIII^e^ siècle avait tenté de faire vers plus de vérité, de naturel et de vie.

Le « sombre » en arrive à être uniquement, non pas le tragique profond qui résulte de l'enchaînement des actions humaines et de ce déterminisme implacable qui constitue au théâtre une *destinée*, mais un moyen de produire et d'amener telles scènes épisodiques dont le spectateur soit bouleversé physiquement : la douloureuse angoisse d'un Hamlet, inférieur à la mission que les événements lui imposent, le pitoyable écrasement des amours de Juliette et Roméo entre les haines de leurs familles rivales, — voilà qui importe moins, pour cette dramaturgie de Grand-Guignol avant la lettre, que l'évocation de la jalousie sur la face d'Othello, le double suicide des amants de Vérone ou les plaisanteries macabres des fossoyeurs d'Elseneur...

*
* *

« Jamais homme de génie ne pénétra plus avant que Shakespeare dans l'abîme du cœur humain ». Cette proposition de la préface de Letourneur, indépendante des questions strictement esthétiques et théâtrales, attendait un développement et l'adhésion efficace d'un public de choix. On peut dire que les confins du XVIII^e^ et du XIX^e^ siècles, en reléguant dans

les bas-fonds ou les à-côtés de l'art l'action directe du drame shakespearien, en aggravant de susceptibilité nationale les anciennes objections faites au poète anglais par Voltaire ou Marmontel, permettent à cette sagesse intuitive de Shakespeare de se dégager. Toute une pléiade de critiques, nourris des traditions les plus strictes de l'ancienne observance, a ramassé les débris de la férule classique. Les curiosités moins orthodoxes encouragées par l'Émigration et par les guerres européennes restent occultes et timides. Du moins pourra-t-on chercher dans une œuvre aussi variée et sincère que celle de Shakespeare des réflexions profondes sur l'homme et sur la vie, issues, sans doute, de « cette disposition de l'âme, source de toutes les passions généreuses, comme de toutes les idées philosophiques », qui est « le sentiment douloureux de l'incomplet de la destinée[1] ».

André Chénier défendant contre son frère, Joubert soutenant contre Fontanes les mérites du grand Anglais songent moins assurément à ses qualités proprement scéniques qu'aux éclairs illuminant d'un jour saisissant le tréfonds des âmes, laissant dans l'esprit ébloui une trace fulgurante. Shakespeare se crée ainsi, à l'écart des simples amateurs de théâtre qui restent défiants, une clientèle enthousiaste dont les critères ne sont plus ceux de l'ancienne esthétique. « Quand on juge les talents des grands poètes, c'est par les beautés seules, ce nous semble, qu'on les doit comparer... » Qui parle ainsi? Ce n'est pas encore Chateaubriand, c'est l'ardent girondin N. de Bonneville, dévot de Shakespeare, auquel il « ne connaît pas de supérieur », et qui traduit le mono-

1. Mme de Staël, *De la Littérature*, I, XI.

logue de *Richard III* en vers blancs, une scène de *Jules César* en prose, qui adapte pour une représentation populaire des motifs shakespeariens, et chante enfin, dans un sonnet enthousiaste,

Le Poète divin, l'Homme de tous les temps[1]...

Souvent, de nouvelles informations, plus précises, alimentées par l'exégèse shakespearienne renaissante d'Angleterre et d'Allemagne, contribuent à cette valeur imprévue accordée au visionnaire, à l'étrange psychologue clair-obscuriste. Mme de Boigne, en exil dans le Yorkshire, écoute les lectures et les commentaires du chevalier Legard. Mme de Staël ne semble pas avoir rapporté de sa courte émigration en Angleterre le même bénéfice; en revanche, son ami Bonstetten, initié dès 1770 par Gray, à Cambridge, au monde surnaturel de Shakespeare, a pu l'éclairer sur ce point. Elle parlera, dans sa *Littérature*, de ces particularités en même temps que de quelques autres, l'idée de « nécessité », la terreur de la mort, l'isolement de l'infortune, la folie causée par le malheur, la pitié témoignée même à des comparses ou à des personnages méprisables. Léonce et Delphine citeront du Shakespeare : de même Corinne, qui l'aime comme un ami « puisqu'il connaît tous les secrets de la douleur » et Oswald, qui révère en lui « le poète qui a le mieux approfondi l'histoire et les passions de l'homme ». Le comte d'Erfeuil a beau protester, et l'*Allemagne* aura beau faire les réserves accoutumées du goût sur les erreurs et les indécences de Shakespeare : il est entendu que ce génie « possède encore

1. Cf. *De l'esprit des religions*. Paris, 1792, Appendice, et les *Poésies*. Paris, 1793.

plus la connaissance du cœur humain que celle du théâtre ».

Chateaubriand ne dit pas autre chose, en avril 1801, dans le *Mercure de France*. « Je ne sais si jamais homme a jeté des regards plus profonds sur la nature humaine. Soit qu'il traite des passions, soit qu'il parle de morale ou de politique, soit qu'il déplore ou qu'il prévoie les malheurs des États, il a mille sentiments à citer, mille pensées à recueillir, mille sentences à appliquer dans toutes les circonstances de la vie. C'est *sous le rapport du génie* qu'il faut considérer les belles scènes isolées dans Shakespeare, et non *sous le rapport de l'art dramatique*. Et c'est ici que se trouve la principale erreur des admirateurs du poète anglais; car si l'on considère ces scènes relativement à *l'art*, il faudra savoir si elles sont *nécessaires*, si elles sont bien liées au sujet, bien motivées, si elles forment partie du tout, et conservent les unités. Or, le *non erat hic locus* se présente à toutes les pages de Shakespeare[1]... »

Pour être ainsi conditionnelle, et pour donner satisfaction aux critiques de l'ancienne doctrine, cette appréciation ne laisse pas de faire la part assez belle à la perception poignante de la destinée, telle que la retrouvait, dans Shakespeare, une génération que les événements inclinaient au fatalisme. Poète du « sombre », il intéressait dès lors, malgré ses fautes de goût, ceux qui gardaient l'obsession d'un temps où l'on avait vu « des reines pleurer comme de simples femmes », ceux aussi que stupéfiaient les vicissitudes auxquelles étaient soumis les États et les for-

1. *Mélanges littéraires*, éd. 1857, p. 170. Cf. le commentaire dont Chateaubriand fait suivre sa critique de Shakespeare, lorsqu'il la publie en 1836 dans son *Essai sur la poésie anglaise*.

tunes. On dit que Bonaparte, qui plus tard devait n'aimer que les « genres tranchés », n'entendit pas sans trouble le « Tu seras roi! » de *Macbeth*[1], entre Campo-Formio et le départ pour l'Égypte : c'était, dans la bouche des sorcières shakespeariennes, une manifestation de ce sens fatidique, supérieur et presque extérieur à la dramaturgie du poète.

Talma suscita, surtout à partir de 1800, quelques fortes impressions analogues à ces curiosités; il aidait, en même temps, à faire passer sur la scène française un certain nombre de nouvelles interprétations dont son séjour à Londres avait permis au jeune tragédien d'enrichir son répertoire. A travers toutes les mollesses et toutes les veuleries des transpositions de Ducis, apparaissaient grâce à lui les « fureurs jalouses » d'Othello, les « accès de frénésie » d'Hamlet, la hantise ambitieuse de Macbeth : outrance dangereuse, disaient les partisans de l'ancienne déclamation tragique; admirable entente des moyens les plus rares, répondaient les précurseurs du romantisme; et Mme de Staël, après une représentation d'*Hamlet* à Lyon, lui écrivait le 4 juillet 1809 : « Votre talent m'est apparu dans ce rôle d'Hamlet, comme le génie de Shakespeare; mais sans inégalités, sans ses gestes familiers, devenus tout à coup ce qu'il y a de plus noble sur la terre. Cette profondeur de nature, ces questions sur notre destinée à tous, en présence de cette foule qui mourra et qui semblait vous écouter comme l'oracle du sort; cette apparition du spectre, plus terrible dans vos regards que sous la forme la plus redoutable; cette profonde

1. Roger, Préface de la *Dupe de soi-même*, dans les *Œuvres diverses*. Paris, 1835, t. I, p. 117.

mélancolie, cette voix, ces regards qui décèlent des sentiments, un caractère au-dessus de toutes les proportions humaines, c'est admirable, trois fois admirable [1]!... »

Mais de cette intuition très approfondie des mérites du poète anglais, il ne passe que peu de chose dans la partie la plus active de la littérature française : peut-être quelques nuances de cette amertume particulière qui, dans les œuvres du tournant du siècle, témoignaient du désarroi des croyances et des sensibilités : littérature d' « émigrés à l'intérieur » ou de vrais proscrits, qui va des grands protagonistes aux écrivains de second plan comme Senancour et Ch. Nodier. Ce dernier avait publié en 1801, à très peu d'exemplaires, des *Pensées de Shakespeare extraites de ses ouvrages*, où le jeune Comtois, dans cinq pages d'*Observations préliminaires* et 190 aphorismes isolés [2], dressait un modeste monument à l' « ami » que tout cœur inquiet ne pouvait manquer de trouver dans le poète anglais : lui-même, dès l'hiver 1793-4 où M. de Chartrans lui traduisait Shakespeare à la volée, s'était senti transporté pour lui d'un amour reconnaissant qu'il saura transformer bien souvent en efficace propagande.

La scène du Théâtre Français vit aussi, dans le *Shakespeare amoureux* d'Al. Duval, une tentative de reconstitution psychologique du père spirituel d'Othello et de Roméo. Pauvre reconstitution et mince psychologie, que seul le talent de Talma

1. Opposer aux objections persistantes de Geoffroy le *Publiciste*, 17 janvier 1806, 25 mai 1807, etc.

2. Cf. Sidney Lee, *Shakespeare and the modern Stage*. London, 1906, p. 211. Cf. *Quelques pensées de Shakespeare* dans le *Bulletin de Lyon*, 20 thermidor an XII et 4 brumaire an XIV.

animait de la vie scénique! Ce poète qui venait faire une scène de dépit amoureux, puis de jalousie, à l'actrice Clarence (« O Shakespeare! tu peins les passions et les faiblesses des hommes, et tu ne saurais t'en garantir! ») prenait une place assez quelconque dans la galerie des personnages historiques dramatisés que le début du XIXe siècle se plut à voir défiler. Duval cependant connaissait bien une partie de l'œuvre de son héros. Il a su s'en souvenir dans *Montoni*, *l'Enfant prodigue*, *Guillaume le Conquérant*. Népomucène Lemercier, autre écrivain de transition, tâchait de transiger, dans son *Christophe Colomb* en 1809, entre un plan quasi-shakespearien et une forme pseudo-classique : tentative qui paraissait, au public du théâtre de l'Odéon, tellement inadmissible que, la politique aidant, il y eut tumulte, bagarre et mort d'homme. C'est au mélodrame, en effet, que semblaient réservés ces artifices de mise en scène et de changement de décor.

*
* *

C'est là, de fait, que s'étaient réfugiés, en même temps que mille ingrédients commodes et grossiers de l'art dramatique, de très nettes influences où Shakespeare a sa part. Le fils illégitime et méprisé de la Melpomène tragique a rencontré, au long de ces années stériles pour la haute littérature dramatique, d'incroyables succès que les « législateurs du Parnasse » daignaient lui passer, pourvu qu'il consentît à ne mener son existence tumultueuse et facile que sur les scènes des boulevards. Mélodrames *à poignard* ou mélodrames historiques pouvaient égale-

ment faire leur profit de ce qui, dans Shakespeare, offrait d'indéniables affinités avec une dramaturgie avide de contrastes et d'effets violents, « grand fracas de spectacle, de mouvement sur la scène, de changement de décoration, et tous les brillants accessoires qui concourent à frapper les sens[1]. » Évocations de carton peint et mise en scène de bric-à-brac, assurément, mais qui donnaient satisfaction au goût de l'exotisme, de l'archaïsme, du dépaysement, par où se prépare le romantisme : ajoutons-y cet obscur fatalisme, ces événements déclanchés par l'homme et dont il ne peut ensuite arrêter les conséquences ; ajoutons-y l'opposition fort simpliste entre le héros et le traître, l'ange et le démon, et une facile juxtaposition d'effets comiques et de pathétique, et nous aurons l'essentiel de ce qui, dans cette forme hybride, pouvait se réclamer du poète anglais.

Shakespeare fournit à Pixérécourt, Cuvelier, Ducray-Duminil et leurs émules, des effets de mise en scène, forêt qui marche à la *Macbeth* dans *Robinson Crusoé*, manœuvre à bord, dans *Christophe Colomb* comme dans la *Tempête*, spectre parent d'*Hamlet* dans *C'est le diable*, soldats de garde sur les remparts, camps opposés comme dans *Richard III*. Puis ce sont quelques geôliers (*Héroïsme des femmes*), des enfants, des niais, qui réalisent à leur manière, pour la joie ou l'attendrissement du public, ce « mélange des genres » que les théâtres classés ne cessent pas de réprouver. Çà et là, une inspiration moins superficielle : la *Marguerite d'Anjou* de Pixérécourt doit beaucoup à *Richard III*; le Damoisel,

1. Cf. A. W. Schlegel, 12e leçon du *Cours de littérature dramatique*.

dans *Palmérin ou le Solitaire des Gaules*, par Victor, ploie comme le prince de Danemark sous une lourde mission vengeresse; *Adélaïde de Bavière*, par Loaisel de Tréogate, bénéficie de revirements d'émotions qui agitent Frédéric comme jadis Othello. Et c'est enfin, dans les *Francs-Juges* de Lamartelière et dans mainte pièce de Pixérécourt, la prétention manifeste de s'être servi, à la manière du Shakespeare des *Histoires* et du Gœthe de *Gœtz*, des chroniques du temps pour documenter un réel drame historique. Le *Journal des Débats* voyait assurément un peu gros, mais il n'avait pas si tort d'écrire, le 1er mai 1804, à propos du mélodrame : « Ce genre convient à un peuple sombre, ennuyé, blasé, sans goût, sans délicatesse : c'est à peu près le caractère que les philosophes anglomanes avaient essayé de donner au peuple français; c'était du moins l'effet que devaient produire des imitations indiscrètes des monstrueux ouvrages de Shakespeare, tels qu'*Othello*, *Hamlet*, le *Roi Lear*, *Macbeth*, *Roméo et Juliette*, etc. Voilà les modèles et les types des mélodrames du boulevard... »

Il arrivait même qu'on dût descendre plus bas encore pour trouver du Shakespeare sur la scène française. Certains livrets d'opéras ou de « tragédies lyriques », l'*Imogène* de Dejaure en 1796, les *Roméo* de Ségur en 1796, de Molène et Cubières en 1806, délayaient pour des fins vaguement musicales les originaux anglais. Et que dire enfin de *Macbeth ou les Sorcières de la forêt*, pantomine en quatre actes de 1817, du *More de Venise*, pantomine en trois actes entremêlée de dialogues, de 1818, qui entraînaient jusqu'aux confins de l'art des sujets auxquels le poète élizabethain avait conféré, à force de génie, d'admirables apparences de vie?

III

« Si nos auteurs de mélodrames s'avisent d'avoir du style, nous sommes perdus. » M.-J. Chénier exprimait sous cette forme inutilement désespérée une vérité que beaucoup de ses contemporains apercevaient comme lui. D'anciennes affinités continueront à lier l'activité des mélodramatistes aux aspects les plus extérieurs et les moins nobles de l'œuvre shakespearienne ; Ducange, F. Soulié, Anicet Bourgeois, pour ne parler que de ceux-là, n'abandonneront pas leurs droits de chasse — ou de braconnage — sur les domaines du poète anglais. Cependant, durant la Restauration, le nom de Shakespeare prendra pour d'autres raisons la valeur d'un mot d'ordre, d'une devise et presque d'un programme. « La tragédie historique et libre n'est pas à coup sûr le *romantisme* tout entier, écrit le *Globe* du 24 mars 1825, mais elle en est l'une des branches les plus importantes, celle peut-être vers laquelle la direction actuelle des esprits nous pousse le plus irrésistiblement » : et comme la tradition shakespearienne fournit le plus d'arguments et d'exemples à l'appui de cette nouveauté dont il semble bien que l'heure enfin ait sonné, il n'est pas surprenant que l'auteur des *Histories* devienne, chemin faisant, le patron par excellence du romantisme au théâtre.

Les partisans de la routine s'en rendent bien compte ; et l'*Anti-romantique* de Saint-Chamans comme les *Promenades d'un solitaire* de Ch. d'Outrepont s'inscrivent en faux contre tout éloge immodéré du poète anglais, tandis que la satire au jour

le jour et la polémique des « Romains du lustre » le renvoient décidément à sa barbarie d'insulaire du XVI^e^ siècle. Mais il a pour lui des circonstances qui deviennent de plus en plus favorables : l'initiative des acteurs anglais qui, malgré une tentative manquée en 1823, le jouent dans l'original, à Paris, en 1827 et 1828; l'incurable affadissement de la production tragique du pseudo-classicisme; l'élan d'une jeune génération libérale d'artistes et de poètes que ne saurait satisfaire le romantisme de demi-sang des Casimir Delavigne, des Soumet et des Lebrun; et surtout, peut-être, durant la période la plus agitée de la lutte, une entente implicite qui semble imposer à la fois ce grand nom et cet illustre précédent à quatre tendances fort divergentes en réalité, mais que réunit tout au moins, avec l'admiration de Shakespeare, la partie négative de leur programme.

Au *Globe*, puis à la *Revue française*, on est surtout persuadé de l'opportunité d'un drame historique *en prose*, qui « ne mutile pas les événements et leur conserve, non pas une minutieuse fidélité dans les détails, mais la vérité historique, c'est-à-dire ce caractère d'effets composés de la volonté et des circonstances, du conseil et du hasard. » Héritiers de Mme de Staël, ces « doctrinaires » plus intelligents qu'artistes, plus historiens que poètes, appellent de leurs vœux ce « nouveau système dramatique » que les vicissitudes des temps n'allaient pas manquer de faire surgir; et pour le hâter, Shakespeare offrait, non un modèle absolu, mais « les plans d'après lesquels le génie, écrivait Guizot en tête de sa revision de la traduction Letourneur, doit maintenant travailler ». Comme résultat de cet effort auquel les encourage d'autre part le précédent de Goethe dans

son *Goetz*, de judicieux articles dans le *Globe*, des études, excellentes pour l'époque, sur les conditions matérielles ou intellectuelles où s'offre le théâtre de Shakespeare, et des drames purement livresques, l'*Insurrection de Saint-Domingue* de Rémusat et surtout la trilogie de Vitet, *Barricades*, *États de Blois*, *Mort de Henri III*....

Très voisin de ce groupe, ceux qui pensaient avec Stendhal que le romantisme devait procurer le maximum de « plaisir » et d'illusion théâtrale par la vérité psychologique et l'expression directe des caractères et des tempéraments : le drame en prose était encore impliqué dans leur programme, mais avec une recherche de la vérité caractéristique plutôt que des enchaînements historiques. Les pamphlets de Stendhal, *Racine et Shakespeare*, une partie du Mérimée du *Théâtre de Clara Gazul* et de la *Jacquerie* ont leur point de départ dans ces revendications.

Mais les poètes que groupe le Cénacle n'abandonnent pas leurs droits. En face de ces *desiderata* de la prose et de ces prétentions du drame-chronique, ils maintiennent un point de vue esthétique que leurs alliés d'occasion sacrifient trop aisément. Que le vers français se libère, lui aussi, de quelques-unes de ses entraves, et rien n'empêchera plus le drame qu'appellent tant de vœux de rester fidèle à la forme poétique. Shakespeare offre, par la variété même de sa forme, d'incomparables modèles à l'émulation des jeunes novateurs. L'aisance avec laquelle il passe de la prose aux vers familiers ou au lyrisme est à elle seule un encouragement : puisqu'en français une telle variété de ton serait inadmissible, qu'on s'efforce au moins de faire admettre, sur l'ancienne scène tragique, pareille combinaison de « modes »

divers dans le commun alexandrin. La traduction de Bruguière de Sorsum, éditée en 1826, ne pouvait faire école : cependant elle poussait à l'extrême la démonstration de cette variété souhaitable, puisqu'elle n'hésitait pas à suivre l'original à travers toutes les sautes de la prose au vers blanc, du vers blanc aux morceaux rimés. Le groupe des poètes se rallie, comme de juste, autour de la *Préface de Cromwell* où Victor Hugo revendique si fièrement pour l'alexandrin libéré le droit à l'existence dans le drame nouveau. L'injouable *Cromwell* offert par Hugo à l'appui de sa théorie démontre, à tout le moins, de quelles fantaisies est capable notre vers national : c'est bien ainsi que le prennent les adversaires de la jeune école[1]. Mais la vérification reste à faire à la scène : le *Roméo et Juliette* de Vigny et Deschamps, l'*Othello* et le *Marchand de Venise* du premier de ces poètes visent avant tout à transporter en français des exemples juxtaposés de ce que Vigny appelait le mélange du *récitatif* et du *chant*, à offrir de la nouveauté authentique « dans la peinture individualisée des caractères..., dans la naïveté du langage ou le coloris poétique », comme disait la préface des *Études françaises et étrangères*.

Enfin il va sans dire que les amuseurs sans prétention, à la Dumas, font cause commune avec les poètes : le mélange des genres, la suppression des unités, quoi de plus favorable à leur propre dessein? L'auteur *d'Henri III* a comparé son émoi, devant les comédiens anglais jouant du Shakespeare,

1. Cf. A. Jay, *La conversion d'un romantique*. Paris, 1830, p. 98 et suivantes, et sur la question du style shakespearien, *Roméo et Juliette de L. da Porto, traduite en français et suivie de quelques scènes de la Juliette de Shakespeare*, par Delécluze. Paris, 1827.

à la sensation d'un aveugle-né recouvrant la lumière ; entendons que les effets de théâtre les plus saisissants lui sont révélés, garantis et authentiqués par un écrivain reconnu et classé, et aussi qu'il comprend avec gratitude, comme il le dira dans un article de *l'Artiste* de 1838, par quelle « merveille sont tellement rivées l'une à l'autre, et fondues l'une dans l'autre la réalité et l'imagination qu'il est impossible de les séparer. »

*
* *

Le succès *d'Hernani* ne fait assurément triompher qu'une partie des revendications qui semblaient grouper, dans une dépendance parallèle à l'égard de Shakespeare, des ambitions hétérogènes : les partisans du drame-chronique, en particulier, n'ont jamais pardonné au lyrisme, à la splendeur verbale et à l'arbitraire historique de les avoir évincés. Shakespeare, allié, quoi qu'il en eût, des novateurs pendant la phase héroïque, se trouva associé à leur triomphe. La « liberté dans l'art », le « grotesque » avaient paru sanctionnés par son œuvre au même titre que le lyrisme et la fantaisie.

> Quand l'homme d'Albion que l'univers réclame,
> Quand le barde eut créé d'un souffle de son âme
> Le sylphe aux ailes d'or, le brillant Ariel,
> Il voulut à la fois, par un contraste étrange,
> Placer l'impur démon face à face avec l'ange,
> Et l'enfer près du ciel [1].

Cependant — quelques esprits plus avisés s'en rendirent compte de bonne heure — Hugo ne faisait

1. Ed. Turquety, *Caliban* (*Annales romantiques*, 1835).

guère que « multiplier par elle-même la tragédie », c'est-à-dire présenter, en les répartissant sur plusieurs actes, ces *crises* que le classicisme concentrait et précisait. Quant à Dumas et à ses émules, il reste entendu que leur shakespearianisme est fait du mouvement extérieur, du pittoresque plus ou moins expressif du langage, des coups de théâtre que pouvait offrir, en effet, le poète anglais.

Si bien que par un singulier retour de fortune, et en dépit de nombreuses dépendances de détail[1], les dramatistes romantiques vont s'écarter de leur patron à l'heure où la carrière est déblayée de tous ses obstacles. Ou plutôt, une fois admis le principe de la liberté de l'art, Shakespeare restait, en dehors de toute étude dramaturgique sérieuse, le symbole du créateur affranchi des règles, échappant aux déterminations et aux explications, encourageant le Romantisme français à « traverser la liberté » et à la dépasser pour rester maître souverain de sa matière et de sa forme, en dépit des exigences de la vérité ou de la vraisemblance. « Shakespeare comme Michel-Ange, déclare la préface de *Marie Tudor*, semble avoir été créé pour résoudre ce problème étrange dont le simple énoncé paraît absurde : rester toujours dans la nature, tout en en sortant quelquefois. Shakespeare exagère les proportions, mais il maintient les rapports. Admirable toute-puissance du poète! il fait des choses plus hautes que nous, qui vivent comme nous... » Vu à travers cette lentille grossissante, le dramatiste anglais prendra de plus en plus les dimen-

1. Surtout, chez Hugo, le développement lyrique de certaines situations, la drôlerie des fous et des *clowns*, l'élan qui disculpe ou qui trahit les amoureux, l'ahurissement d'un comparse, et aussi la frêle suavité de quelques amoureuses.

sions gigantesques que V. Hugo, de son exil, tiendra plus tard à proclamer; mais son influence, en fait d'art théâtral, cessera d'être vraiment bienfaisante : les *Burgraves*, en 1843, accuseront la divergence de toutes ces lignes qui avaient paru, quinze ans auparavant, se croiser et se joindre si heureusement.

Ou bien, c'est la sinistre vague du fantastique hoffmannesque dont est touchée, en plein romantisme triomphant, la signification de Shakespeare. Le « merveilleux » de son théâtre avait paru inadmissible aux contemporains de Laplace : mais les temps sont changés. « Avec ses sorcières dansant sur la bruyère au clair de lune, avec ses esprits infernaux, lutins, fées, farfadets, préparant dans les cavernes de noirs enchantements... ; avec ses peintures convulsives d'une existence toute d'action, du destin, de la fatalité, ces questions solennelles et redoutables dont il interroge la vie future, Shakespeare ressuscite pour moi les siècles qui l'ont précédé, et, supérieur au moyen âge, il m'en paraît comme le plus noble effort, le plus magique reflet, la plus pathétique réverbération. En un mot Shakespeare me semble le représentant de l'art, de l'humanité, de la nature et du dieu de cette immense période[1]. » C'est ainsi qu'en 1833 un ami de Lamartine entend restituer au moyen âge — entre Homère et Gœthe symbolisant l'un l'antiquité, l'autre les temps nouveaux — un écrivain que le romantisme *montant*, naguère, avait dressé au contraire sur un haut piédestal comme le représentant par excellence de l'ère moderne.

1. J. M. Dargaud, *Solitude*. Paris, 1833, p. 32.

*
* *

L'efficacité réelle de Shakespeare pour l'activité dramatique de la jeune école paraît usée quand se fait sentir — mais en dehors de toute réalisation scénique — l'effet de deux autres aspects de l'universalité shakespearienne : et notre patrimoine artistique en sera plus définitivement enrichi, que des toiles inspirées à la peinture romantique par *Hamlet* et *Lear*, ou même que des interprétations colorées de Berlioz.

Balzac a trop souvent rencontré, dans les cercles de son *Enfer*, les ambitieux et les jaloux pour ne pas donner mieux qu'un souvenir au « Tu seras roi » de *Macbeth*, au spectre de Banquo, à la détresse du roi Lear, à la jalousie du More de Venise; et sa conception de la délicatesse féminine ou de l'amour plus fort que la vie s'est aiguisée parfois à l'évocation de *Roméo et Juliette*. On ne saurait dire que sa *Comédie humaine* se soit proposé de rivaliser avec la variété dans la synthèse des trente-six drames shakespeariens, car son émulation était tournée d'un autre côté; et cependant une sorte d'endosmose a fait pénétrer dans son *pandaemonium* une telle abondance de tragique ou de grotesque humanité que la comparaison est, aujourd'hui, une de celles qui s'imposent le plus naturellement à l'esprit[1].

A l'opposé de ce réalisme de visionnaire, la plus délicate fantaisie vient apparenter le Musset des comédies et des proverbes aux œuvres romanesques

1. Cf. G. Moore, *Shakespeare et Balzac.* (*Revue bleue*, 26 février et 5 mars 1910).

d'un poète qui avait toujours été pour lui « le grand ami Shakespeare », et qui fournit à sa mélancolie et à son caprice des décors, des situations, des personnages de féerie, un humour résigné d'âmes meurtries que console un esprit alerte, ou les frais enchantements d'une région intermédiaire entre le rêve et la vie[1]. Et toutes les pièces d'un répertoire dont la France n'avait jusque-là goûté que la partie sérieuse ou « grotesque », trouvent enfin leur réhabilitation. Grâce à elles, il y aura tout un coin de poésie ou de fantaisie française que baignent la fraîcheur bocagère de *Comme il vous plaira*, le clair de lune du *Songe d'une nuit d'été*, où Gautier et Banville feront des incursions moins heureuses que Musset, mais qui démentent à leur tour le sceptique pronostic de H. Heine : « si les Français ont grand peine à comprendre les tragédies de Shakespeare, l'intelligence de ses comédies leur est presque entièrement interdite. La poésie de la passion leur est accessible; ils perçoivent aussi jusqu'à un certain point la vérité de la caractéristique... Mais toutes ces notions d'expérience leur sont de peu de secours dans le jardin enchanté de la comédie shakespearienne... »

Or de ces enrichissements de la poésie dramatique française, les auditoires ordinaires des salles de spectacle ne tiraient pas grand profit. Et Gérard de Nerval pouvait constater, à propos de nouvelles représentations anglaises à Paris, en 1844, lorsque l'échec des *Burgraves* avait rendu manifeste le déclin du théâtre romantique : « Les acteurs anglais nous reviennent avec Shakespeare, et nous trouvent retournés au point où ils nous avaient laissés!... Ce

1. Cf. L. Lafoscade, *Le Théâtre d'A. de Musset*. Paris, 1901, p. 70.

qu'on craint à Paris, c'est le mot propre, c'est l'action vraie; mieux vaut la gravelure déguisée, ou le coup de poignard académique[1]. » Un autre poète le constatait sous une autre forme :

> Mais un souffle a changé l'arène :
> Dans les murs d'une cité reine
> Sophocle rentre pâlissant[2].

Le goût croissant du grand public pour cette « gravelure déguisée » dont se plaignait Nerval, et une résurrection plus ou moins sincère, mais assez brève, du grand art classique, surtout la sollicitation directe d'un répertoire moderne, pratique et bourgeois, oblitèrent pour longtemps la signification de Shakespeare pour la scène française. Sa valeur *ésotérique* s'en accroît : il y paraît lorsque Philoxène Boyer, en 1859, organise des conférences pour « apprendre à Paris ce que c'est au juste que Shakespeare » et pour distribuer autour de lui la doctrine presque hermétique dont la lecture de « quatre cents volumes » et des méditations spéciales lui ont permis de se rendre maître, sans qu'il eût besoin, comme son ancien camarade bousingot Jules Vabre, de s'installer à Londres à demeure pour cela...

IV

L'âge des audaces et des intransigeances est bien passé : ce sont des adaptations très sages qu'offrent au public des salles de spectacle les traducteurs et

1. *L'Artiste*, 22 décembre 1844.
2. *Ibid.*, 2 novembre 1845.

les librettistes, F. Dugué en son *Juif de Venise* de 1854, G. Sand même dans *Comme il vous plaira* en 1856, J. Lacroix dans *Macbeth*, le *Roi Lear*, Dumas et Meurice dans *Hamlet*; et le bon Viennet retardait un peu en anathématisant encore en 1865, à l'Institut,

> Les Eschyles crottés, les Molières bâtards
> Qui, depuis deux cents ans, dans trente capitales,
> Ont fait rire et pleurer les Huns et les Vandales.

Sur deux points cependant, Shakespeare se trouve bénéficier auprès du public français, grâce au livre et au « spectacle dans un fauteuil », d'un effort nouveau que les théâtres ne sauraient accueillir. C'est de ces années-ci que datent quelques traductions de son œuvre qui laissent loin derrière elles l'antique version de Letourneur, même remaniée par Guizot et A. Pichot, celle de M. Michel, celle de B. Laroche. Des approximations plus poussées sont offertes par Fr.-V. Hugo et par Em. Montégut, celui-là coloré et truculent, celui-ci précis et consciencieux, non sans que l'un et l'autre expie ses qualités mêmes par leur contre-partie. L'inexactitude et l'à-peu près balancent les mérites de mouvement et de couleur du jeune romantique; la gaucherie dans l'expression accompagne souvent le souci d'exactitude du critique.

D'autre part, l'individualité du poète anglais constitue, pour cette période plus positive, un problème que le Romantisme n'avait guère envisagé; et l'examen des causes ou des conditions qui « déterminent » son œuvre apporte quelques réponses à des curiosités légitimes dont Vigny seul peut-être, parmi les hommes de la génération antérieure, avait gardé la hantise :

Quel fut jadis Shakespeare? — On ne répondra pas...
...Quel fantôme il suivait de ceux que l'homme embrasse,
Gloire — fortune — amour — pouvoir ou volupté!

Sans doute l'activité critique de Sainte-Beuve, de plus en plus vouée à la recherche de l'*homme* dans une œuvre et dans un écrivain, contribue-t-elle à aiguiser l'attention : l'absence de documents confidentiels assurés ouvre au large le champ de la conjecture, et il n'est pas surprenant que les poètes s'y risquent autant que les historiens. F. Dugué fait jouer en 1857 un drame intitulé *Shakespeare*, où il utilise diverses traditions relatives à l'écrivain anglais : le pivot de l'intrigue est l'abandon, par le futur dramatiste, de sa femme qu'il a laissée à Stratford et avec laquelle il finit par se réconcilier. En 1864 paraît le *William Shakespeare* de V. Hugo, testament du grand romantique en matière de génie, d'inspiration, de maîtrise intellectuelle, apothéose mystique de l'artiste absolu et type de ce qu'on pourrait appeler la critique par équivalences : elle consiste moins à donner des explications et des appréciations qu'à instituer des séries de *doubles* et comme des équations infinies. Hugo affirme, dans l'exégèse shakespearienne, une sorte de théorie de la révélation, faisant de l'œuvre du poète élizabéthain une chose donnée — prolongement des forces naturelles, dirait-on, ou manifestation d'un principe supérieur — à laquelle les procédés moyens d'explication ne sauraient convenir. Paul de Saint-Victor à sa suite s'en tiendra, dans les *Deux Masques*, à cette thèse du « génie-monstre ».

En face de cette magnifique apologie de la « bouche d'ombre », de nombreuses tentatives d'interprétation. Le 15 juillet 1856, Taine avait publié dans la

Revue des Deux-Mondes l'étude sur Shakespeare qui, dûment remaniée, prendra place dans l'*Histoire de la littérature anglaise*. Génie « sympathique » doué d'une imagination extrême : telle serait la formule à laquelle aboutirait, appliquée à ce grand créateur d'êtres imaginaires, la théorie de la « faculté maîtresse ». « De là cette psychologie involontaire et cette pénétration terrible qui, apercevant en un instant tous les effets d'une situation et tous les détails d'un caractère, les concentre dans chaque réplique du personnage, et donne à sa figure un relief et une couleur qui font illusion. »

Avec moins d'éclat et des vues nullement systématiques, A. Mézières publiait, un peu plus tard, ses études sur Shakespeare, et suivait la route ouverte par l'érudition avisée de Ph. Chasles[1] : divers travaux d'approche l'avaient familiarisé avec l'état où se trouvaient, en Angleterre et en Allemagne, les questions shakespeariennes. Son ouvrage de 1861, *Shakespeare, ses œuvres et ses critiques*, a le mérite de rompre nettement avec les explications trop unitaires et de proclamer « le double aspect de son caractère répondant exactement au double jugement que nous devons porter de son génie. » Et tandis que V. Hugo semblera faire de l'œuvre shakespearienne un magnifique bloc erratique, ne tenant à rien et devant commander une admiration stupéfaite, tandis que pour Taine « les circonstances et les dehors n'ont contribué que médiocrement à développer » l'auteur d'une telle œuvre, Mézières tâche de suivre l'effet de diverses conditions extérieures sur la men-

1. Cf. la séance d'ouverture de son cours à l'Athénée, 17 janvier 1835 et ses recueils d'*Études*.

talité du poète anglais, — sentiment de la nature et influence du pays natal, état du théâtre à son arrivée à Londres : d'autres volumes, sur les prédécesseurs, les contemporains, les successeurs de Shakespeare, complèteront ce rattachement d'une cime éminente à tout le relief de la région voisine.

Ces préoccupations, désormais, resteront plus ou moins présentes à l'esprit de tous ceux qui s'occuperont de Shakespeare. Edmond Scherer à propos des livres de Mézières, Gandar préparant en 1857 son cours sur Shakespeare au moyen d'un voyage en Angleterre, P. Stapfer plus tard : tous sont d'accord pour examiner désormais l'écrivain en fonction de son temps, et Littré, résumant dans un article de 1860 les travaux de la *Nouvelle Exégèse de Shakespeare*[1], marquait expressément l'actualité des explications qui « conditionnent » le poète génial, au détriment des admirations qui semblent renoncer à tout appel à la causalité. On peut dire que l'extrême aboutissement de ce souci, ce sera une esquisse de biographie psychologique comme le *Voyage de Shakespeare* de L. Daudet (1896) : à défaut du paradoxe baconien, qui n'a pas eu grand succès de ce côté de la Manche, c'est une des tentatives les plus ingénieuses qu'on ait faites pour retrouver les êtres possibles à qui le grand magicien aurait donné une existence poétique plus réelle que la vie. « Le monde s'incline vers mon âme, de sorte qu'il s'y reflète tout entier. La vie me traverse et me laisse ses empreintes aux suites innombrables... »

1. *Revue des Deux-Mondes*, 15 nov. 1860, et dans *Littérature et morale*. Il conviendrait d'indiquer ici les études françaises consacrées aux *Sonnets*, considérées assez longtemps comme une clef psycho-biographique.

Tentation bien excusable, et bien attrayante en un temps qui prétend laisser indéterminées le moins possible des démarches de l'esprit! L' « œuvre expliquée par la vie » est une formule si engageante! « Je veux bien admettre qu'un poète ne copie aucunement les faits de sa vie, et que, dans toute son œuvre, on ne puisse découvrir un événement qui lui soit arrivé, ni le portrait d'une personne qu'il ait connu. Je me refuse à comprendre qu'il écrive la scène entre Hamlet et sa mère, et l'acte de la Tempête dans le *Roi Lear*, s'il n'a pas connu dans toute leur âcreté les sensations qui servent de thème à ces deux morceaux : celle de voir tachée, à ne jamais se pouvoir laver, l'âme la plus aimée; — celle d'avoir subi, ou commis, quelque irréparable injustice[1] ». Et pourtant, l'un des derniers venus et des mieux informés des exégètes de Shakespeare. J.-J. Jusserand, écrit de son côté : « Peu de dramaturges laissèrent moins paraître de leur personnalité dans leurs œuvres de théâtre. Ce qui se reflète dans les pièces de Shakespeare, en dehors de ce qu'elles contiennent d'éternel, c'est son temps et son public bien plus que lui-même... » Longtemps aussi — jusqu'au jour où l'histoire littéraire démontrera leur caractère d'imitation et de pastiche — les *Sonnets*, dont Ch.-M. Garnier nous donnera une artistique version, paraîtront renfermer une partie du grand secret.

Tandis que le répertoire shakespearien sincère, entre 1845 et 1885, était à peu près exclu de la scène française, une bonne partie de l'influence psychologique de ce grand créateur aidait le roman réaliste à affermir dans ses héros la dépendance du moral

1. P. Bourget, *Etudes et Portraits*, t. I, p. 364.

au physique, à faire agir l'être de sang et de nerfs qu'il entendait ressusciter. Lectures enthousiastes de Flaubert, surtout en 1846, 1856, 1875; enchantement de Zola en 1860; jeunes émotions de Maupassant et culte fidèle de Daudet : qui pourrait démêler au juste cet apport qui provient de Shakespeare dans l'élaboration d'une humanité littéraire faite surtout d'obéissance à des tempéraments, à des névroses, à des idées fixes, à des hérédités obscures? Et cette influence se continue dans le même sens, au-delà de l'âge dominant du réalisme : chez les Rosny par exemple, qui transposent parfois des données shakespeariennes dans le modernisme le plus aigu; chez P. Bourget, qui reprend la situation anxieuse d'*Hamlet* en son *André Cornelis* et qui anime souvent les définitions de Spinoza, dans sa *Physiologie de l'amour moderne*, d'une vie émanée des drames du poète anglais.

* * *

Mais déjà, dans cette région de la littérature, quelques éléments nouveaux palpitaient obscurément. La part de l'inconscient, ou du subconscient, de quelque chose, en tout cas, dont nos personnages dramatiques semblaient à peu près dépourvus, se reformait loin de la scène : or les *dessous* inquiétants, suggérés par les procédés mêmes de l'art de Shakespeare et par l'indéterminable de tels de ses personnages, sollicitaient une nouvelle génération littéraire. Une sorte de révélation « métapsychique » s'offre ici à des curiosités parfois exacerbées. Pour un Marcel Schwob, pour un Jules Laforgue, un art de suggestion et d'indication, une atmosphère enveloppée où passent des

fantômes d'humanité et se manifestent des vérités toutes fragmentaires, sont évidemment le meilleur de Shakespeare. *Moralités légendaires*... Maurice Mæterlinck va peupler ses drames de personnages analogues aux plus rudimentaires, balbutiants et pitoyables des héros shakespeariens, jeunes filles « qui agissent, sans que rien de leur âme intervienne », enfants douloureux qui dorment enlacés comme les enfants d'Édouard, vieux rois dont le caprice est limitrophe de la folie comme chez le roi Lear, méprises, pactes singuliers, pressentiments, ressemblances.

De cet art mystérieux aux crudités de la rampe, qu'il y avait loin! Et qu'il y aurait eu loin d'un Shakespeare à peu près intégral, vers 1885, à l'oreille d'un moyen public parisien, à en juger par les répugnances de Sarcey devant l'*Hamlet* de Meurice et Dumas en 1886 ou le *Shylock* d'Haraucourt en 1889! « Je ne peux pas venir à bout de m'y plaire... Les trois premiers actes m'ont saisi par leur grandeur triste... Le reste m'a ennuyé », avoue-t-il du premier; et du second : « La pièce est comme qui dirait à présent une opérette, ou, si vous aimez mieux, une féerie-opérette »...

Pour rendre possible une jonction sur quelques points, ce ne fut pas trop d'une puissance nouvelle, la musique. Précisément à cause de la part d'inconscient et d'incommunicable qu'offraient des personnages moins discursifs que nos protagonistes ordinaires, l'intervention de l'art imprécis par excellence, la médiation heureuse de l'harmonie et du rythme furent singulièrement efficaces. De bonne heure, Berlioz avait cherché dans Shakespeare des tableaux à colorer; mais sa musique ne faisait qu'ajouter

précisions somptueuses à quelques détails très suffisamment matériels. Au contraire, quelle que fût leur valeur intrinsèque, le *Roméo* de Gounod, le *Hamlet* de Thomas, les partitions dont s'agrémentèrent le *Songe d'une nuit d'été* de P. Meurice, le *Conte d'avril* de Dorchain, *Beaucoup de bruit pour rien* de Legendre accentuèrent, à la représentation, le caractère immatériel de ces pièces. Jouée par des marionnettes, l'adaptation de la *Tempête* par M. Bouchor tendait aux mêmes fins. « Ce n'est en somme, écrivait J. Lemaître à ce propos, qu'une lecture « illustrée » par les mouvements de petits personnages, d'une silhouette simplifiée et d'une vie incomplète. On les voit comme en rêve. Ce genre de représentations est peut-être ce qui convient le mieux à des drames très lointains, très singuliers et irréels ».

Cependant, à l'autre pôle des réalisations scéniques, le réalisme shakespearien bénéficie quelque peu de l'endurcissement que le « Théâtre Libre » ou le « Grand Guignol » peuvent avoir produit sur les nerfs du public. Du moins, le *Roi Lear* de 1904, le *Jules César* de 1906 permettent-ils à Antoine, acteur et directeur tout ensemble, de faire apparaître tout ce qu'il y a, dans ce répertoire vieux de trois siècles, de jeunesse, de verdeur et de sève. Cela veut-il dire qu'un public français goûte sincèrement, au début du XX^e^ siècle, la forme d'art qui se manifeste dans ces pièces, et surtout qu'il serait enfin possible de lui faire entendre intégralement et tout ensemble, comme disait Vigny, le récitatif et le chant, le réalisme truculent et le chatoyant lyrisme? E. Faguet reste sceptique et croit que le jour où Shakespeare réussirait dans ces conditions, « nous aurons un signe certain que la race française se sera absolument modifiée,

et, pour parler plus franc, aura été remplacée par une autre[1] ».

C'est peut-être beaucoup dire, puisque aussi bien le système dramatique sur lequel nous vivons date à peine du XVI^e^ siècle, et que nulle substitution ethnique de ce genre ne paraît s'être effectuée alors. Mais qu'il y ait là des habitudes invétérées que mille circonstances ont favorisées, qui pourrait en douter? Nous nous intéressons plus à une *crise* qu'à une *destinée*; nous sommes tentés de rejeter comme des « longueurs » les développements qui ne concourent pas à l'action principale; nous en voulons aux personnages de ne se point présenter à nous munis d'un caractère déterminé et fixe, et de se trouver simplement dans l'état de « devenir » qui est l'ordinaire aspect de la vie.

Quoi qu'il en soit des dernières rencontres constatées de Shakespeare intégral et du grand public parisien, il est avéré que ses traducteurs de l'heure présente, Rosny et surtout G. Duval, n'ont pas de plus grand souci que l'équivalence de la version française et de l'original britannique, afin que l'aspect multiforme du poète apparaisse dans tout son relief. C'est « avant tout la qualité dramatique » qu'essaie de mettre en lumière E. Legouis, dans d'attentives *Pages choisies* précédées d'une sobre introduction; c'est l'effet saisissant des tableaux shakespeariens que fait comprendre Maeterlinck dans sa reconstitution de *Macbeth* à Saint-Wandrille; c'est la totalité, s'il est possible, d'une dramaturgie qui a pu aller de *Coriolan* à la *Tempête* que la société de Camille de

1. Cité par Ad. Brisson dans son feuilleton du *Temps* du 5 décembre 1904.

Sainte-Croix veut enfin révéler à des spectateurs français. Et, s'il est vrai que l'écho en France des attaques de Tolstoï contre Shakespeare a indiqué un certain fléchissement dans les admirations pour l'homme et le moraliste, le dramatiste en revanche reprend toute sa valeur, et ne tardera peut-être guère à exercer à nouveau une bienfaisante influence...

V

Un besoin de logique et de clarté qui attend d'un auteur dramatique une simplification et une détermination absolues des caractères et des événements; des habitudes hostiles à la fois à l'entière fantaisie et au réalisme sincère, une « âme des foules » tout ensemble assez narquoise et passablement pudibonde : telles sont les dispositions moyennes que les auditoires des salles de spectacle apportent chez nous devant le rideau. États d'âme fort estimables, propices à l'élaboration d'un art dramatique où la « scène à faire » sera l'inévitable point culminant, où les personnages n'auront rien d'indéterminé, d'hésitant ou de contradictoire dans leur psychologie; mais habitudes qui risquent, la routine et l'accoutumance aidant, de laisser une gangue immobile se déposer autour des formes théâtrales les plus vivantes à l'origine.

C'est cette gangue que l'influence shakespearienne a si souvent aidé à briser. Bien que le camp des « hommes de théâtre » ait, chez nous, moins sincèrement goûté ses drames que nos psychologues, ses comédies que nos poètes, ses histoires dialoguées que nos historiens, c'est encore la scène qui est le plus

redevable au poète anglais d'un secours comme en apportent, par delà les frontières, les grands écrivains. Supposer le théâtre shakespearien ignoré ou détruit, c'est modifier la courbe même de notre histoire dramatique, rendre plus incertains et plus tâtonnants des efforts comme ceux de Voltaire en 1730, de Mercier en 1780, d'Hugo en 1830, de Musset en 1840; c'est supprimer bien des escarmouches, des combats d'avant-garde, des contre-attaques et des mouvements tournants où Shakespeare s'est trouvé engagé quoi qu'il en eût.

Il reste douteux, assurément, que la forme d'art qu'il représente parvienne à s'imposer à l'acceptation de nos salles de spectacle, — et même à la dévotion d'un grand public de lecteurs. Ces Welches que tançait Voltaire, quand ils se rassemblent dans un amphithéâtre, se plient à une sorte de moyenne dans la bienséance, dans la poésie, dans la profondeur, au-delà de quoi un auteur a mauvaise grâce à vouloir les entraîner : et c'est peut-être pourquoi les seules époques qui aient vu applaudir avec persistance des pièces offrant sur certains points la désinvolture du répertoire shakespearien — l'âge de 1795-1805 avec le mélodrame, la période 1826-1835 avec le drame romantique — sont celles qui recrutent parmi des couches sociales nouvelles une importante portion du public. Vienne une suffisante assimilation de ces éléments effervescents : les conversations sous le lustre, les mots d'auteur, les récits au confident ont chance de retrouver l'oreille d'un public redevenu docile; la psychologie consciente des héros, la présentation analytique des caractères se transposera peut-être dans des formes théâtrales différentes, sans se modifier profondément. Dans la même salle, souvent, et

devant la même pièce d'un type divergent, sans que les expériences antérieures fassent sentir leur effet, des préventions ou des répugnances identiques se manifesteront. Du moins la part de l'auxiliaire étranger, en chacune des adaptations successives de la formule française aux tendances du moment, reste-t-elle acquise : elle s'inscrit autant dans la défaite et l'abandon d'un répertoire suranné que dans l'effort nouveau de la faculté dramatique. Et dans chaque révolution de notre théâtre, c'est plutôt, ainsi, l'espérance que la réalisation qui porte la marque de la bienfaisante et libératrice influence du grand dramatiste.

D'ailleurs, en dehors des salles de spectacle et des occasions où Shakespeare s'est offert à des publics nombreux, des affinités croissantes ont lié au monde évoqué par lui des catégories flatteuses de lecteurs français. Artistes et politiques, musiciens et poètes, réalistes et rêveurs lui doivent des satisfactions toujours renouvelées : et par là encore il est devenu une portion de notre patrimoine. Il faudrait, pour que cette dépendance-là pût cesser, que la conception fondamentale de l'Art, dans notre occident, subît une de ces métamorphoses comme il ne s'en produit guère qu'une ou deux tous les millénaires. Et des transformations de ce genre laisseraient subsister pour Shakespeare bien des chances d'une persistante renommée, tant son œuvre est saturée des sèves mêmes de la vie.

TABLE DES MATIÈRES

La Société précieuse de Lyon au XVII^e^ siècle. 1
Les théories de Lavater dans la littérature française. . . . 51
Chateaubriand et l'émigration royaliste à Londres. 93
Esquisse d'une histoire de Shakespeare en France. 155

475-10. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 6-10.

34820

PQ 139 .B26
Baldensperger, Fernand, 1871
-1958.
ГEtudes d'histoire
littГeraire (2e série)

Discarded